

#### 4. *Amélie Mansfield (1802) :*

##### a. Introduction :

*Malvina* ayant bénéficié d'un accueil favorable<sup>1131</sup>, la position littéraire de Sophie Cottin se trouva confortée suffisamment pour que la romancière songeât à réaliser le projet qui lui tenait à coeur : écrire un livre de la même envergure que *La Nouvelle Héloïse*. C'est dire combien le roman de Rousseau avait marqué les esprits, s'ancrant durablement dans le champ littéraire, par-delà les générations, comme une véritable référence, incontournable.

Pour mériter pleinement le titre d'écrivain ne fallait-il pas rivaliser avec Jean-Jacques, le grand maître de la littérature sensible et, sinon le surpasser, du moins tenter de l'égaliser ? Nombreux avaient été les épigones qui s'y étaient essayés : sans doute était-ce prendre le grave risque de figer l'évolution formelle du genre en produisant de pâles copies d'une oeuvre qui, désormais reflétait l'esprit du siècle précédent.

Ce n'était pas le moindre des mérites de Chardel de Laclos que d'avoir su dépasser son modèle<sup>1132</sup> pour produire une oeuvre

---

<sup>1131</sup>Cinq mois après sa publication à 1500 exemplaires, le second roman de Sophie Cottin était épuisé et Maradan annonça son intention de lancer une deuxième édition. Pour Colette Cazenobe, dans *Malvina*, « roman beaucoup plus complexe que le précédent, le public a aimé la poésie des paysages écossais, la peinture exacte et précise de la vie de château. [...] une grande variété de portraits de femmes à travers lesquels l'auteur s'exprime sur son sexe, ainsi qu'une analyse de l'amour et de la jalousie [...] » (*op.cit.*, page 185).

<sup>1132</sup>René Pomeau (*Laclos, « Connaissance des Lettres »*, Paris, Hatier, 1975, page 70) signale que « par l'épigraphe [Laclos] plaçait son livre sous le patronage de *La Nouvelle Héloïse* dont le succès inouï, vingt ans plus tôt,

véritablement originale. Son admiration pour son maître, toujours intacte en 1803, lui faisait définir le chef-d'oeuvre de Rousseau comme « le plus profond de nos romans<sup>1133</sup> ». Il n'est pas indifférent de constater que ce jugement est exactement contemporain de la publication d'*Amélie Mansfield*.

On sait que Sophie Cottin, dès le début de sa carrière, avait nourri le projet ambitieux d'écrire un grand roman épistolaire<sup>1134</sup> : « un roman en lettres, où chaque style doit être aussi distinct que le caractère de ceux qui écrivent » ; or, à son gré, *Claire d'Albe* ne remplissait pas ce contrat, étant, par sa nature même, trop intimiste et trop court : ce premier ouvrage correspondait, comme nous l'avons signalé, à une évolution naturelle du roman épistolaire vers davantage de simplicité et de dépouillement. Et bien qu'il se fût agi d'une parfaite réussite, saluée par les lecteurs, cela ne pouvait contenter un auteur occupé à conquérir une position dans le champ littéraire : l'« écrivain-modèle » que portait en elle Mme Cottin ne pouvait se contenter de l'image que lui renvoyaient ses premières oeuvres : il y avait effectivement, pour la féminité, sinon une revanche à prendre, du moins une réputation à conquérir, du côté de Rousseau.

---

avait donné à cette forme romanesque sa plus brillante illustration ». Laurent Versini souligne cette admiration profonde de l'auteur des *Liaisons* pour Rousseau. À la fin de sa critique de « *Cecilia ou les Mémoires d'un héritière* » (Laclos, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1979, page 469), Chordelos de Laclos cite les oeuvres qui l'ont marqué durablement : « Nous pensons enfin que ce Roman doit être compris parmi les meilleurs Ouvrages de ce genre, en exceptant toutefois *Clarisse*, celui des Romans où il y a le plus de génie ; *Tom Jones*, le Roman le mieux fait ; et *La Nouvelle Héloïse*, le plus beau des Ouvrages produits sous le titre de Roman. »

<sup>1133</sup> Voir à ce sujet la note de la page 469 (Laclos, *Oeuvres complètes*, *op.cit.*, page 1476).

<sup>1134</sup> Voir à ce sujet l'« Avertissement » de *Malvina*.

Mme Cottin avait parfaitement démontré son aptitude à suivre les fluctuations du feuillet de réception. Après l'Écosse d'Ossian, les Allemands étaient en passe d'apporter un souffle nouveau à notre littérature : Mme de Staël, qui avait noué des relations avec Goethe et Guillaume de Humbolt, désormais brouillée avec le Premier Consul, allait entreprendre, en 1803, un voyage Outre-Rhin. Aussi, la publication, en 1802, d'*Amélie Mansfield*, dont l'héroïne Amélie de Lunebourg appartient à une vieille famille saxonne, s'inscrit-elle parfaitement dans les modifications qui affectent le champ littéraire et manifestent un nouvel intérêt pour des « objets » exogènes pénétrant dans le champ de représentation collectif.

Le système de représentation français fonctionnait encore sur un certain nombre de stéréotypes concernant le monde germanique ; la contribution de Voltaire à cette image singulière de la noblesse allemande, dans la dixième lettre « Sur le commerce » des *Lettres Philosophiques*, est bien connue : alors que l'aristocrate anglais s'adonne sans préjugé au négoce, « Cette coutume [...] paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs *quartiers* ; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince ; on a vu jusqu'à trente Altesses du même nom n'ayant pour tout bien que des armoiries et de l'orgueil.<sup>1135</sup> » L'aristocrate allemand apparaissait comme un individu imbu de ses titres nobiliaires. Sans doute est-ce ce trait précis qui incarne le destin de la nouvelle héroïne de Sophie Cottin, Amélie, dont la famille est plus entichée de ses quartiers et de ses alliances que de sa fortune. Toute l'intrigue repose sur cet élément qui apparaît bien, dans le roman, comme un ressort fatal : le comte de Woldemar fait peser sur sa descendance une

---

<sup>1135</sup> *Lettres Philosophiques*, Paris, Gallimard, « Folio », 1988, page 76.

terrible malédiction puisqu'il impose, par testament, des unions obligatoires. L'orgueil familial et la transmission patrimoniale régissent, de manière implacable, la destinée des individus.

Le monde germanique d'*Amélie Mansfield* se circonscrit géographiquement à trois villes principales : Dresde, Prague et Vienne, où s'achève l'intrigue ; ces cités se trouvent disposées sur un axe de communication naturel et les personnages, comme les lettres, vont et viennent sur ce parcours, sans grandes difficultés.

Les soldats de la Grande Armée sillonneront cette région à la fin de 1805 comme en témoigne la proclamation que Napoléon adressera à ses troupes, à cette époque<sup>1136</sup> : « Soldats ! il n'y a pas quinze jours que nous avons passé le Rhin, et les Alpes wurtembourgeoises, le Neckar, le Danube et le Lech, barres si célèbres de l'Allemagne, n'ont pas retardé la marche d'un jour, d'une heure, d'un instant. <sup>1137</sup>» L'on ne peut certes affirmer que cette expédition militaire privilégiait un pèlerinage littéraire aux sources du dernier roman à succès de Sophie Cottin, mais l'on peut imaginer que nombre d'officiers<sup>1138</sup>, dans les fontes de leurs

---

<sup>1136</sup>*Amélie Mansfield* a été publié(e) en 1803 : on ne peut, à vrai dire, parler de « prescience » de la part de notre romancière. Disons simplement que les Allemagnes font une intrusion remarquable dans le système de représentation collectif français, à tel point qu'elles se trouveront, pour un temps, organiquement phagocytées (Le monde germanique se trouvera rattaché à l'Empire directement ou indirectement - jusque dans les titres conférés à la noblesse d'Empire française, Ney, par exemple, devenant duc d'Elchingen - et Napoléon, lui-même, épousera Marie-Louise, princesse autrichienne, de laquelle il aura un héritier).

<sup>1137</sup>Georges Blond, *La Grande Armée*, Paris, Laffont, 1979, page 59. Cette proclamation, adressée à la mi-octobre aux soldats, est à rapprocher de la vision géographique des Allemagnes telle qu'elle apparaît dans notre roman.

<sup>1138</sup>Rappelons, si besoin est, que - s'il est vrai que chaque grenadier peut, grâce à sa bravoure, trouver dans sa giberne un bâton de maréchal - le moindre grade dans l'Armée de Napoléon n'est attribué qu'à condition de savoir lire et écrire. Les fameux *Cahiers* de Jean-Roch Coignet en donnent une parfaite illustration.

selles ou dans leur giberne, emportaient un tel livre, ne fût-ce que pour y trouver les paroles brûlantes dont s'ornaient les lettres aux maîtresses de leurs coeurs.

L'importance stratégique des régions envahies témoignait de leur rayonnement économique et culturel. Vienne, notamment, était déjà une capitale mythique, et sans doute manque-t-il, dans le roman de Sophie Cottin, une description stéréotypée de la patrie idéale de la musique, à l'image de celle que nous fournit l'historien Georges Blond :

« Vienne, plus de 250 000 habitants à l'époque, était la troisième ville d'Europe (Londres, un million d'habitants, Paris 500 000) et de loin la plus gaie. Les dames de la noblesse allaient à l'église en robes garnies de fourrure de Pologne, les hommes en habit de velours noir doublé de satin rose et ouvert sur un gilet doré. Les palais de théâtre de cette aristocratie s'élevaient au milieu du dédale de ruelles de la ville surpeuplée, souvent juste à côté de maisons bourgeoises ou même de pauvres demeures. Les ouvriers acclamaient les carrosses lorsqu'ils les trouvaient beaux ; un seigneur arrêtait sa voiture pour acheter des fleurs à une bouquetière au tablier bariolé. Des fleurs, des plantes grimpantes, des oiseaux chanteurs à toutes les fenêtres ; et les Viennois et les Viennoises chantaient eux aussi, dans les cafés, dans les auberges sur les collines, ce peuple était fou de musique.<sup>1139</sup>»

Les officiers de la Grande Armée, en 1805, visitaient la ville et se rendaient à l'Opéra où *La Flûte enchantée* était à l'affiche. En 1803, Sophie Cottin savait déjà parler des palais lambrissés où se donnaient de somptueux bals masqués, du Graben où circulaient les carrosses, des

---

Cette mesure a probablement contribué à augmenter le lectorat durant la période impériale et à en modifier la composition.

<sup>1139</sup>Georges Blond, *op.cit.*, page 68. Le film *Ludwig Van B.* (Film tchèque de Bernard Rose, 1995), sorti dans les salles au moment où nous rédigeons ces pages, restitue admirablement l'atmosphère de cette époque et de cette ville ; il est assez étrange que pour relater la biographie de Beethoven, le réalisateur ait cru bon de « fabriquer » une fiction romanesque qui semble sortir tout droit d'un roman de Sophie Cottin. Soulignons que l'élément moteur de cette intrigue est une lettre (réelle), comme il se doit.

ruelles malfamées chichement éclairées par la lueur vacillante des réverbères, du Danube, bordé de cabanes de pêcheurs. Si le romanesque était une caractéristique précise de cette cité, le romantisme de la Suisse, autre contrée « germanique<sup>1140</sup>», se fondait davantage sur le décor : montagnes sauvages et hivers glacés, fonte printanière des neiges, précipices insondables. La Suisse constitue, dans ce roman, le territoire de l'apaisement, de l'amour et de l'exil, c'est-à-dire un espace encore vierge qui préfigure le paradis où les amants trouveront l'éternel bonheur. Une troisième zone revêt une importance symbolique dans le fonctionnement narratif. À l'orée de l'Italie, au nord de Milan, les lacs viennent border les montagnes proches de Bellinzona : c'est là que les corps s'uniront voluptueusement<sup>1141</sup>, que l'héroïne ne cédera au charme ténébreux du pseudo Henry Semler. Ces bassins lacustres des confins transalpins sont célébrissimes depuis que l'élite aristocratique et fortunée du XVIII<sup>e</sup> siècle y venait échapper aux brumes hivernales et aux chaleurs étouffantes de l'été milanais : après Catulle et Dante, ces rives recevront la visite de Sophie Cottin, Chateaubriand, Goethe, Heine, Stendhal, Fogazzaro, d'Annunzio, entre autres voyageurs,

---

<sup>1140</sup>Nous donnons à ce terme un sens large ; l'Italie du Nord et la Suisse italophone (donc Bellinzona où se déroule en partie *Amélie Mansfield*), à cette époque, peuvent passer pour des contrées « germaniques » (ou, tout au moins, sous influence). L'Autriche fait encore partie de la Confédération germanique dont elle revendique la direction et veut exercer sa suzeraineté sur le Royaume des Pays-Bas. Le Congrès de Vienne (1814-1815) permettra à l'Autriche de s'agrandir, effectivement, en Italie du nord, en Galicie et en Dalmatie - vers le sud et l'est, en sacrifiant ses prétentions au nord et à l'ouest ; désormais État multinational, l'Autriche (l'Empire Austro-Hongrois) ne fera plus partie des Allemagnes, ce qui laissera le champ-libre à la Prusse pour en prendre la tête. Ces données doivent être prises en compte pour comprendre la « géographie » particulière d'*Amélie Mansfield*.

<sup>1141</sup>Pour Chateaubriand, Côme et ses rives étaient « l'asile de tous les adultères ». Peut-être songeait-il à cette princesse de Galles qui vint s'y déshonorer dans les bras de son postillon, aux amours d'Anne-Marie de Wagram et du prince Belgioioso à la villa Pliniana ou encore à celles de Liszt et de Marie d'Agoult à Bellagio.

séduits par le parfum des jasmins et le clapot discret des barques sous les terrasses chargées de glycines des villas.

Les trois espaces essentiels se trouvent ainsi délimités, assumant un rôle précis et fonctionnel dans la narration : espace naturel et sauvage de la montagne vierge, dangereuse, mais sublime, où l'individu se ressource et renoue avec le ciel, où les sentiments prennent leur dimension véritable, où la passion grandit à la dimension illimitée de la voûte céleste ; espace sensuel de la volupté, de l'érotisme et de l'abandon, celui des lacs italiens avec leurs terrasses fleuries et leurs parfums entêtants ; espace corrompu et corrompueur de la ville, où règnent les faux-semblants, où domine le « paraître », où les classes sociales cohabitent, pauvreté et richesse mêlées, or des carrosses, masques des bals, baraques de pêcheurs, mendiants, filles légères : ce dernier est mortifère ; M. Mansfield a péri de s'être approché de cette flamme brillante : à Prague, loin d'Amélie, attiré par la société, il s'est laissé prendre aux leurres d'une vie vouée à la fête ; c'est à Vienne, enfin, déguisée en pauvre, puis sous le couvert d'un domino de satin, qu'Amélie ira à la rencontre de son destin fatal.

b. Résumé analytique du roman :

1 <sup>ère</sup> génération.	2 <sup>ème</sup> génération.	3 <sup>ème</sup> génération.
<p><b>Le Comte de Woldemar :</b></p> <p>sa descendance est constituée de trois familles illustres.            Décédé, il a laissé un testament qui pèse sur le destin de ses petits-enfants.</p>	<p><b>Mme de Woldemar.</b>            C'est le chef de famille dont le caractère tyrannique déterminera le malheur de son fils.</p>	<p><b>Ernest.</b>            Il apparaît d'abord sous le masque d'un voyageur, Henry Semler, puis sous celui de son ami Adolphe de Reinsberg.</p>
	<p><b>M. et Mme de Lunebourg.</b>            Les parents d'Amélie mourront d'une maladie rapide qui les emporte au début du roman.</p>	<p><b>Amélie</b> a épousé en premières noces M. Mansfield.   <b>Albert</b>, son frère, aime sa cousine Blanche de Geysa.</p>
	<p><b>M. et Mme de Geysa.</b></p>	<p><b>Blanche.</b>            Aime son cousin Albert de Lunebourg.</p>
<p><b>PRINCIPAUX PERSONNAGES.</b></p>	<p><b>Mme de Simmeren.</b>             Parente de Mme de Woldemar.            Mal-mariée, elle a trompé son mari avec l'homme qu'elle aimait.</p>	<p><b>Adolphe de Reinsberg.</b>            Enfant adultérin de Mme de Simmeren ; il incarne la vertu. Élevé par Mme de Woldemar qui en a fait le compagnon d'Ernest, il exerce sur celui-ci une bonne influence.</p>
	<p><b>M. Grandson.</b>            Vieux marin, il se fixe en Suisse où il prend sa retraite.</p>	<p><b>M. Mansfield.</b>            Artiste et neveu de Grandson, il meurt en duel après avoir trompé sa femme.</p>



L'action commence au mois de mai, à Dresde. Dans un court billet qui sert d'« incipit » au roman, la vertueuse Amélie Mansfield demande son avis à Albert de Lunebourg, son frère : elle vient de recevoir une lettre de son oncle (par alliance), Grandson. Après avoir passé de longues années sur la mer, il s'est fixé en Suisse, à Bellinzona ; trop âgé pour se marier (il a soixante ans), Grandson propose à sa nièce qu'elle vienne lui tenir compagnie. Il est disposé à lui laisser sa fortune en héritage ; surtout, il se sent une obligation envers la jeune femme :

« Je sais que vous êtes très malheureuse ; que votre orgueilleuse famille vous ayant accablée des plus cruelles persécutions, à cause de votre mariage avec mon neveu, ne les a point cessées depuis sa mort. <sup>1142</sup>»

Par ailleurs, ce Mansfield qu'Amélie a épousé, contre l'avis de sa famille, n'a pas tardé à la tromper sans vergogne, avant de la laisser veuve : « ainsi, ma chère nièce, puisque vous avez dû tous vos chagrins à l'alliance que vous avez formée dans ma famille et à l'ingratitude de mon plus proche parent, je sens qu'il est de mon devoir de vous dédommager [...] <sup>1143</sup>»

Cependant, Grandson demande à sa correspondante de lui assurer qu'elle n'a eu aucune responsabilité dans l'infidélité de son époux : « car, dans un lien comme celui du mariage, où tous les avantages comme tous les inconvénients doivent être mis en commun, rien n'est plus insupportable qu'une femme qui affecte une sorte de supériorité sur son mari. <sup>1144</sup>» Ayant pris des informations, il connaît le principal défaut de la famille d'Amélie : l'orgueil ! « Peut-être est-ce une faiblesse ; mais de

---

<sup>1142</sup>A., VI, Lettre I, page 3.

<sup>1143</sup>A., VI, Lettre I, pages 3-4.

<sup>1144</sup>A., VI, Lettre I, page 5.

tous les défauts, l'orgueil est celui que je pourrais le moins supporter dans la personne avec laquelle je vivrais.<sup>1145</sup>»

Albert rassure sa soeur : la Suisse n'est pas le bout du monde. S'il parvient à obtenir la main de Blanche (de Geysa), cousine et meilleure amie d'Amélie, « son coeur s'entendra avec le mien pour partager notre temps entre notre patrie et celle dont tu auras fait choix.<sup>1146</sup>» Aussi Amélie s'emploie-t-elle aussitôt à rédiger une réponse destinée à Grandson : « Oui, mon oncle, j'irai vous trouver, je vivrai près de vous, j'emploierai tous mes soins à embellir vos jours et à me rendre digne de cette amitié que vous me promettez.<sup>1147</sup>» Elle lui annonce l'envoi d'un long récit biographique, auquel elle s'attelle immédiatement : « Ah ! mon oncle, vous verrez combien j'ai souffert, et peut-être verserez-vous quelques pleurs sur mon sort [...]»<sup>1148</sup>»

La Lettre IV constitue un long récit (un « cahier » d'environ soixante pages), inclusion qui permet, sous forme d'analepse narrative, de rappeler un segment temporel antérieur – en fait de conférer une épaisseur psychologique à un personnage, Amélie, dont nous apprenons, par le biais de cette « anachronie » explicative, l'histoire personnelle.

« Le comte de Woldemar, mon grand-père, enorgueilli de tenir à une famille qui avait donné des souverains à la Saxe et des rois à la Pologne, jura une haine immortelle à ceux de ses descendants qui altéreraient, par mésalliance, la pureté d'un sang aussi illustre. Après avoir uni son fils unique, le baron de Woldemar, à la fière et riche héritière des comtes de Kybourg, et ses deux filles, l'une au comte de Lunebourg mon père, et l'autre au baron de Geysa, il craignit que s'il ne pouvait veiller lui-même

---

<sup>1145</sup>A., VI, Lettre I, page 5.

<sup>1146</sup>A., VI, Lettre II, page 8.

<sup>1147</sup>A., VI, Lettre III, page 9.

<sup>1148</sup>A., VI, Lettre III, page 10.

aux mariages de ses petits-enfants, ils ne formassent des noeuds indignes de leur naissance. <sup>1149</sup>»

Voici pourquoi Amélie Mansfield a été destinée par le testament de son grand-père à épouser son cousin Ernest de Woldemar qui appartient, comme elle, à la haute aristocratie de Saxe. En cas de refus de la part d'Amélie, outre le fait que la jeune fille perdrait automatiquement sa portion d'héritage, Ernest épouserait alors Blanche de Geysa. Cependant, si Ernest refusait l'une et l'autre des cousines, le titre et la fortune du comte de Woldemar reviendrait à Albert, lui-même obligé d'épouser Blanche !

Dans ces conditions, il pouvait sembler naturel que les quatre enfants, destinés à s'unir, fussent élevés ensemble à Dresde. Mais la petite Amélie, âgée de neuf ans, prit en haine son arrogant cousin :

« Quoique ce dernier n'eût que dix ans, et que j'en eusse à peine neuf, nous étions déjà instruits de notre future union, et déjà mon coeur se révoltait contre elle ; le caractère violent et emporté d'Ernest le rendait le fléau de tout ce qui l'entourait : insolent avec ses gens, il prétendait exercer le même empire sur ses petits compagnons, et il ne se passait guère de jour que Blanche et moi ne fussions les victimes de sa tyrannie : aussi le détestions-nous toutes deux. <sup>1150</sup> »

Un jour, Ernest voulut obliger Amélie à s'agenouiller devant lui, la frappant. L'aîné du petit groupe, Albert, vint à la rescousse :

« [Ernest], furieux, s'élança sur mon frère ; Albert, maître de ses sens, et usant de la supériorité que l'âge lui donnait sur son adversaire, lui saisit les mains, le poussa contre la porte et l'allait chasser de l'appartement, lorsque Ernest, dont la colère doublait les forces, parvint, par un mouvement brusque et inattendu, à reprendre sa liberté, et saisissant un gros livre, il le jeta avec tant de violence à la tête de mon frère, qu'à l'instant je vis celui-ci, couvert de sang, tomber sans mouvement sur le

---

<sup>1149</sup>A., VI, Lettre IV, page 12.

<sup>1150</sup>A., VI, Lettre IV, pages 13-14.

plancher. Je le crus mort, et dans mon désespoir je parcourais la chambre en criant : *il est mort ! il est mort !* Ernest, effrayé, me conjurait de me taire et de l'aider à secourir Albert ; mais loin de l'écouter, je continuais de crier : *Au secours ! au secours !* Ernest, irrité du bruit que je faisais, et craignant d'être surpris, mit ses deux mains contre mes lèvres avec tant de fureur, que je sentis aussitôt ma bouche en sang : « Ô, le méchant ! m'écriai-je, il veut me tuer aussi. » Cependant ma tante, dont la chambre n'était pas éloignée de celle où se passait cette scène, m'ayant enfin entendue, se hâta d'accourir ; elle fut effrayée de l'état où elle nous trouva tous trois.<sup>1151</sup>»

Voilà une très belle page où la psychologie enfantine est mise au service d'une scène mouvementée. Sans que l'on puisse parler de plagiat, elle n'est pas sans rappeler, par son atmosphère, « l'épisode de l'aqueduc », du Livre premier des *Confessions*<sup>1152</sup>(au demeurant, elle mériterait de trouver place, dans une anthologie, au côté de la fameuse « aventure de la pie », relatée par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*<sup>1153</sup>).

Cette querelle d'enfants n'est pas sans conséquences : « Votre méchant fils a tué mon frère, je ne l'épouserai jamais, je mourrai plutôt que d'être sa femme.<sup>1154</sup>», jure la fillette. Ainsi les enfants furent-ils séparés, Ernest partant pour Leipsick suivre ses études ; le père d'Amélie, un aristocrate libéral, s'établit avec sa famille sur sa terre de Lunebourg, loin de Mme de Woldemar, restée veuve : vertueux, il éleva Amélie et Albert en conformité avec ses principes. La terre de Geysa jouxtant celle de Lunebourg les liens avec Blanche se consolidèrent.

---

<sup>1151</sup>A., VI, Lettre IV, pages 14-15.

<sup>1152</sup>Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, « Livre Premier », Paris, Livre de Poche, 1963, page 49.

<sup>1153</sup>Chateaubriand, *M.O.T.*, *op.cit.* (Édition du Centenaire), tome I, page 80.

<sup>1154</sup>A., VI, Lettre IV, page 16.

Les années s'écoulant, le caractère brutal et indiscipliné d'Ernest s'affirma :

« [...] malgré les progrès extraordinaires qu'il faisait dans les sciences, et les témoignages qu'on ne pouvait s'empêcher de rendre à la supériorité de son intelligence, ses maîtres, fatigués de ses dédains et de son indocilité, le menacèrent de le renvoyer à sa famille : il ne put souffrir qu'on en eût seulement la pensée, et, secouant un joug qui lui semblait avilissant, il quitta l'université et revint chez sa mère.<sup>1155</sup>»

Mme de Woldemar décida alors de guérir son fils de sa superbe en le laissant voyager : Edmond s'étant attaché à un jeune homme plus âgé, vertueux, capable de lui résister, sa mère le confia à la garde de ce dernier. Cette compagnie fit merveille : les lettres d'Ernest témoignaient d'une totale conversion. Lorsqu'elle rendait visite à sa tante, Amélie manifestait peu d'enthousiasme ; elle était convaincue que « ces éloges n'étaient que l'effet de l'aveuglement d'une mère<sup>1156</sup>». Sans nul doute, Mme de Woldemar cherchait-elle à dissiper l'aversion tenace que sa nièce nourrissait à l'égard de son fils afin de rendre possible l'union prévue. Bien pis, l'atmosphère du salon de sa tante était trop guindée au gré de la jeune fille :

« [...] je ne rencontrais jamais qu'une société composée de la plus haute noblesse du pays, subjuguée par les mêmes préjugés, et soumise à une étiquette ridicule, dont madame de Woldemar aimait mieux supporter l'ennui que de sortir du cercle que l'orgueil avait tracé autour d'elle [...] <sup>1157</sup>»

Amélie ne retrouvait ses aises qu'auprès de son père, gentilhomme ouvert aux idées nouvelles : aimant les arts et les lettres, il accueillait volontiers, chez lui, les hommes de mérite, artistes et savants.

---

<sup>1155</sup>A., VI, Lettre IV, page 20.

<sup>1156</sup>A., VI, Lettre IV, page 21.

<sup>1157</sup>A., VI, Lettre IV, page 22.

Or, parmi les habitués qui revenaient régulièrement au château de Lunebourg figurait un jeune homme de grand talent, poète et compositeur, M. Mansfield, pour lequel le père d'Amélie s'était pris d'une vive sympathie :

« Étonné de voir dans un âge aussi tendre le talent de la poésie porté à un aussi haut degré, il ne tarissait point sur tout ce que promettait un si rare génie ; mais, lorsque après quelque temps de séjour à Lunebourg, il découvrit que M. Mansfield était encore peintre et musicien, l'affection qu'il prit pour ce jeune homme fut si ardente, qu'elle devint communicative.<sup>1158</sup>»

Âgée de quinze ans, Amélie qui ne « voyait que par les yeux de son père », ne tarda pas à manifester une attirance inconsciente pour le jeune homme. Mme de Woldemar, de passage à Lunebourg, faisant preuve d'une grande perspicacité, se montra aigre envers M. Mansfield. Or, un matin, Amélie étant en train de dessiner dans une galerie contiguë au cabinet de son père, mais sans autre issue, M. Mansfield, venu chercher des crayons, s'approcha d'elle pour la regarder travailler. La mère d'Amélie et Mme de Woldemar entrèrent dans le cabinet voisin ; leur discussion portait sur l'attitude de la jeune fille, bien trop révélatrice au gré de Mme de Woldemar :

« - [...] Amélie n'a point été élevée comme son rang l'exigeait : entourée, depuis son adolescence, de gens sans nom, de littérateurs, de baladins, auxquels elle vous voyait, ainsi que son père, prodiguer inconsidérément vos éloges et votre amitié, comment aurait-elle appris à respecter sa naissance ? Aussi qu'en est-il arrivé ? C'est que, n'ayant point le sentiment de sa dignité, elle s'est avilie, elle, Amélie de Lunebourg, l'épouse destinée à Ernest de Woldemar, jusqu'à aimer un M. Mansfield ! » À ce nom, le crayon échappa de ma main ; M. Mansfield la pressa entre les siennes ; je ne la retirai pas.<sup>1159</sup>»

---

<sup>1158</sup>A., VI, Lettre IV, page 23.

<sup>1159</sup>A., VI, Lettre IV, pages 28-29.

L'originalité de cette situation réside dans le fait que les deux personnages prennent conscience de la véritable nature du sentiment qui les rapproche au travers d'un discours étranger (et extérieur à eux), qu'ils se trouvent obligés d'écouter (ils ne peuvent pas sortir de la pièce, ce qui les oblige à se montrer indiscrets). Ce discours externe a pour fin de provoquer la « transgression » qui, autrement, serait impossible.

Mme de Woldemar va plus loin dans ses accusations, mettant en garde Mme de Lunebourg : M. Mansfield n'a d'autre visée que de séduire la jeune fille !

« À ces mots M. Mansfield tomba à mes genoux, et m'entourant de ses deux bras, il me dit d'une voix étouffée : «Oui, je vous aime mille fois plus que ma vie ; mais le ciel m'est témoin que je suis si éloigné de vouloir vous séduire, que, sans un événement qui me met dans l'impossibilité de me taire, mon respect pour votre rang m'eût fait renfermer mon secret dans mon coeur, et que je serais plutôt mort que de vous le révéler.<sup>1160</sup>»

La mère d'Ernest exige une séparation immédiate et puisqu'il n'était pas question de chasser ignominieusement M. Mansfield, elle s'engage à emmener chez elle Amélie, jusqu'au départ du jeune homme. Les propos de Mme de Woldemar font impression sur Mme de Lunebourg qui se range à cet avis : mais dans la pièce voisine, les deux jeunes gens, encore sous le coup de l'émotion, sont en proie à une émotion pathétique. Amélie, jure de n'appartenir qu'à celui qui vient de lui déclarer son amour. Cependant, le père d'Amélie, mis à son tour au courant de l'affaire, accepte de mauvais gré le départ de sa fille. Une ultime conversation entre Amélie et M. Mansfield donne un ton déchirant à leur séparation :

---

<sup>1160</sup>A., VI, Lettre IV, page 29.

« Amélie [...] tout nous sépare, la naissance, la fortune, la volonté de vos parents, les engagements qui vous lient : puis-je espérer trouver dans un si jeune cœur assez d'énergie, d'élévation et d'amour, pour surmonter tant d'obstacles et vaincre tant de préjugés ? Serez-vous supérieure à tout votre sexe par la force de votre caractère, comme vous l'êtes par les charmes tout puissants qui vous ont rendue l'objet de mon adoration ? Et quand il s'agira de vous donner à un homme que vous abhorrez, et de prononcer l'arrêt de ma mort, aurez-vous le courage de résister ?<sup>1161</sup>»

Durant le voyage, Mme de Woldemar accable Amélie d'éloges concernant Ernest, renforçant son aversion pour un mariage aussi contraire à sa volonté. Deux mois après, Mme de Lunebourg est emportée par une fièvre maligne. Amélie et sa tante se mettent aussitôt en chemin. Mme de Woldemar propose à sa nièce de remplacer sa mère et se montre sarcastique au sujet des hôtes qu'accueillait le père de la jeune fille dans son château. Amélie tient tête à sa tante qui la menace :

« Prenez garde à vous, Amélie ; quoique vous me soyez aussi chère que mon propre fils, il est des erreurs que je regarderais comme si coupables dans une fille de mon sang, qu'un repentir de toute la vie ne pourrait me les faire pardonner.<sup>1162</sup>»

Lorsque les deux femmes arrivent au château, M. de Lunebourg est alité, avec, à son chevet, M. Mansfield. Mme de Woldemar prend à part le jeune homme qui, aussitôt après cet aparté, quitte la pièce précipitamment. Le jeune homme parvient néanmoins à obtenir une ultime entrevue avec la jeune fille, à l'insu de Mme de Woldemar. Il lui fait part des humiliations reçues : la tante d'Amélie l'a menacé d'une scène publique, sans le moindre égard ni pour la réputation de la jeune fille, ni pour l'état de son père. Mansfield demande à Amélie de l'oublier, la délivrant de la promesse qu'elle lui avait faite de

---

<sup>1161</sup>A., VI, Lettre IV, page 36.

<sup>1162</sup>A., VI, Lettre IV, page 39.



n'appartenir à aucun autre homme. Mais ces obstacles renforcent la détermination d'Amélie :

« [...] je regardais comme un devoir de le dédommager des affronts qu'il avait essuyés ; et m'élever pour lui au-dessus des préjugés, me semblait autant un acte de vertu qu'une preuve d'amour : aussi n'hésitai-je pas à lui confirmer mes promesses, et à lui jurer de ne jamais appartenir qu'à lui. Il se précipita à mes pieds, en s'applaudissant d'être vaincu en générosité ; il me conjura de lui écrire dans la ville la plus prochaine de Lunebourg [...] <sup>1163</sup>»

L'état de M. de Lunebourg s'aggrave rapidement. Albert et Amélie recueillent ses dernières paroles :

«Albert, je te connais bien, et je suis sûr de toi ; ni l'adversité ni les passions ne dégraderont ton âme vertueuse. Mais cette pauvre orpheline... [...] il ne lui reste plus que toi... Mon fils, sers lui de père, de mère, deviens sa providence. J'ignore si l'époux qui lui est destiné doit faire son bonheur ; si tu ne le pensais pas, et qu'une répugnance invincible lui fit redouter cette union, Albert, ne permet point qu'elle s'accomplisse, et que jamais mon Amélie ne soit forcée... <sup>1164</sup>»

De tels propos ne peuvent qu'indisposer Mme de Woldemar, mais l'état de M. de Lunebourg ne lui permet pas d'intervenir ; celui-ci meurt après avoir béni ses enfants : « Ô mon excellent père ! je vous perdis, et mes malheurs commencèrent.<sup>1165</sup> ». Un mois s'écoule. Mme de Woldemar souhaite qu'Amélie vienne habiter dans sa demeure afin de respecter les bienséances, mais la jeune fille manifeste sa répugnance :

« - N'avez-vous rien à dire ? me demanda ma tante vivement. - Je parlerai à mon frère, répondis-je d'une voix tremblante. - À votre frère ! répliqua-t-elle avec colère ; ne pouvez-vous donc vous expliquer devant moi ? Avez-vous des aveux si honteux à faire, que vous rougissiez de ma présence ? [...] Quelle est donc l'indigne pensée qui vous occupe,

---

<sup>1163</sup> A., VI, Lettre IV, page 42.

<sup>1164</sup> A., VI, Lettre IV, page 43.

<sup>1165</sup> A., VI, Lettre IV, page 44.

<sup>1166</sup> A., VI, Lettre IV, page 46.

Amélie?... Si c'est celle que je crains, croyez-vous que votre frère l'entende sans horreur, lui, le petit-fils des comtes de Woldemar ? Malheureuse ! s'il était possible que tu la nourrisses dans ton sein, que Dieu te fasse expirer sur l'heure.<sup>1166</sup>«»

Après cette scène violente, Amélie confie à son frère sa répugnance pour Ernest : le jeune homme, se souvenant des dernières volontés de son père, se range à l'avis de sa soeur ; mais cette décision fait le malheur du jeune homme car, sans qu'Amélie soit au courant, elle l'oblige à sacrifier son amour, Blanche de Geysa, désormais vouée à épouser Ernest ! Enfin, Amélie révèle son secret : elle est liée à M. Mansfield par une promesse et souhaite l'épouser. Albert tente alors de la ramener à la raison :

« - Amélie, me disait-il, si tu ne peux aimer Ernest, renonce à lui, et je t'approuverai ; mais si tu veux être heureuse, respecte les opinions du pays où tu vis. Si tu t'y soumets, tu trouveras dans ta conscience, dans l'estime publique et dans la tendresse de tes proches, un adoucissement à tes peines. Si tu les braves, au contraire, et que tu tombes dans l'infortune, quelle consolation te restera-t-il ? Quoique vertueuse, tu te verras méprisée, ta famille te rejettera de son sein, tes jeunes compagnes feindront de ne plus te connaître ; je verrai le front de mon Amélie couvert de confusion, chacun l'accabler d'humiliation, et elle-même enfin obligée de s'ensevelir dans l'obscurité pour se soustraire à la honte.<sup>1167</sup>»

Ces arguments ébranlent Amélie qui écrit à Mansfield que durant l'année de son deuil elle suspend toute relation avec lui, fût-elle épistolaire. Mansfield disparaît, ce qui inquiète la jeune fille.

Afin de se soustraire à l'influence tyrannique de sa tante, Amélie demande à Albert de l'emmener « dans une terre [...] en Bohême, et dont la position sombre et sauvage s'accordait parfaitement avec la mélancolie qui

---

<sup>1167</sup>A., VI, Lettre IV, page 50.

[l]'oppressait.<sup>1168</sup>» Mme de Woldemar prend fort mal ces résistances et menace les jeunes gens de réunir sur le champ un conseil de famille. Or, alors qu'ils séjournent en Bohême, ces menaces prennent corps : le baron de Geysa est convoqué à Dresde et Albert doit s'y rendre à son tour, laissant Amélie inquiète. Au bout de trois semaines, un cavalier se présente : Amélie accourt et se trouve face à Mansfield. Mme de Woldemar avait mis ses projets à exécution : on allait venir chercher Amélie afin de la marier de force à Ernest ! Mansfield lui propose alors de l'épouser sur-le-champ, à Prague.

« - Mais, M. Mansfield, répliquai-je, émue par ses reproches, que dira le monde d'une démarche aussi téméraire, d'un hymen conclu à mon âge, malgré ma famille... ? Ma famille me maudira... - Le monde, interrompit-il vivement, ne verra point sans admiration une jeune fille qui fut un modèle de piété filiale, braver la tyrannie de parents éloignés et injustes ; il applaudira avec transport à la grandeur d'âme qui vous fera sacrifier le nom illustre d'un homme que vous n'estimez pas, pour prendre celui d'un homme dans lequel vous avez reconnu quelques vertus ; et quant à votre famille, s'il était possible que, par un méprisable orgueil, elle désavouât le sang qui vous unit, parce que vous auriez plus écouté le mouvement de votre coeur que les préjugés du rang, alors l'heureux Mansfield deviendra l'univers de la tendre Amélie ; alors, plus riches de notre bonheur et de notre amour, que vos parents de leurs dignités et de leur fortune, nous fuirons leurs persécutions en Suisse [...]»<sup>1169</sup>

Les arguments de Mansfield sont assez forts pour entraîner l'adhésion d'Amélie : « à dix-sept ans, sans expérience, sans conseil, sans protecteur, sans prendre un seul jour pour réfléchir, au milieu du trouble, de l'effroi et de la séduction, je décidai en un moment du sort de ma vie entière.»<sup>1170</sup>

---

<sup>1168</sup>A., VI, Lettre IV, page 52.

<sup>1169</sup>A., VI, Lettre IV, pages 58-59.

<sup>1170</sup>A., VI, Lettre IV, page 60.

Amélie s'empresse d'écrire à son frère : la réponse se fait attendre. Albert reproche à sa soeur d'avoir douté de son zèle et de s'être mariée sur la foi de fausses nouvelles : au moment précis où le conseil de famille avait basculé en sa faveur, la nouvelle du mariage avait tout compromis. Le scandale était tel qu'il fallait redouter le pire. Le jeune couple connaît néanmoins, dans la solitude, six mois de parfait bonheur. Albert, de son côté, à Dresde, se heurte avec violence à tout son entourage : Mme de Woldemar veut, en effet, traduire sa nièce devant les tribunaux afin de faire casser son mariage.

M. Mansfield, au bout de cette période, commence à s'ennuyer ferme car « il avait passé toute sa vie dans le tumulte du monde, et il ne pouvait s'en passer.<sup>1171</sup>» Il va séjourner à Prague avec sa femme, mais celle-ci doit supporter le mépris de l'aristocratie locale : son mari, tout au contraire, artiste admiré et fêté, reçoit les éloges les plus flatteurs. Malgré cela, Amélie parvient à convaincre son mari de quitter la capitale et la jeune femme ne tarde pas à accoucher d'un fils, Eugène, ce qui, pour un temps, semble renforcer les liens du couple. Mais Mansfield manifeste très vite le désir de séjourner à Prague ; il s'absente de plus en plus fréquemment, laissant seule sa jeune épouse. Celle-ci découvre une lettre révélatrice, son mari la trompe :

« À l'instant où je reçus cette funeste lumière, je dis un éternel adieu au bonheur, trop sûre qu'il est à jamais perdu pour celle qui a appris que c'est un bien qu'on peut perdre [...] Ô Mansfield ! volage Mansfield ! tandis que tes talents te rendaient l'idole de toutes les femmes, qu'enivré de leurs éloges, emporté par le tourbillon des plaisirs, tu oubliais que tu avais juré de n'aimer que moi, isolée dans ma retraite, je pleurais en secret, en demandant au ciel la fin d'une vie dont ton inconstance m'avait fait un supplice.<sup>1172</sup>»

---

<sup>1171</sup>A., VI, Lettre IV, page 63.

Puis parvient une nouvelle terrible : M. Mansfield s'était battu avec un officier russe pour une cantatrice dont il était amoureux ; grièvement blessé, il réclamait sa femme. Lorsque celle-ci atteint Prague, M. Mansfield a succombé ! Le choc, pour Amélie, est néfaste : « En apprenant cette nouvelle, je perdis connaissance : je nourrissais encore ; le lait passa dans le sang et la fièvre se déclara.<sup>1173</sup>» Albert vient au secours de sa soeur et la ramène à Dresde :

« Depuis trois ans, mon oncle, je vis à Dresde dans la plus profonde obscurité, rebutée par mes parents, n'ayant pu voir Blanche qu'une seule fois, aimée du seul Albert, et pleurant encore un époux dont les brillantes qualités avaient peut-être plus séduit que touché mon coeur. Flétrie par la douleur, éclairée par l'expérience, détrompée de l'amour, je ne désire plus que la solitude, la paix et l'amitié. Vous m'ouvrez vos bras, mon oncle, je m'y jette avec transport : sauvez-moi d'un monde qui, loin d'être touché de mes peines, se plaît à répéter que je les ai méritées.<sup>1174</sup>»

Ce récit achevé, Amélie espère que son départ permettra à Albert d'épouser Blanche qui, « pour devenir l'heureuse épouse d'Albert, aura sans doute le courage de rejeter l'odieuse main d'Ernest, d'Ernest la cause de toutes mes infortunes, l'objet de mon aversion, qui, par l'effroi d'être à lui, m'a précipitée malgré moi entre les bras d'un autre, et est parvenu ainsi à accomplir l'arrêt qui, dès le berceau, l'avait rendu maître de ma destinée.<sup>1175</sup>»

---

<sup>1172</sup>A., VI, Lettre IV, pages 66-67.

<sup>1173</sup>A., VI, Lettre IV, page 67. Symptômes déjà présents dans *Claire d'Albe*, et qui relèvent d'une conception de la physiologie qui pourrait nous paraître bien étrange : notons cependant qu'un médecin contemporain de Sophie Cottin trouverait parfaitement scientifique et cohérente cette explication. Mme Cottin ne fait pas ici état de croyances personnelles, mais reflète bien le « plan technico-scientifique » de son temps, celui qui fonde le système de représentation collectif.

<sup>1174</sup>A., VI, Lettre IV, page 68.

<sup>1175</sup>A., VI, Lettre IV, pages 69-70.

<sup>1176</sup> Voir le chapitre « Ordre », in Gérard Genette, *Figures III (op.cit.)*, page 77 et suiv..

La demande d'information de M. Grandson rendait nécessaire cette inclusion narrative : en fait, par cet artifice, l'exposition, à l'intérieur du roman épistolaire, perdait, en grande partie, son caractère factice. De cette façon, *Amélie Mansfield* se trouvait pourvue d'une ouverture à structure complexe<sup>1176</sup>, les trois premières lettres assurant l'embranchement direct du récit et la Lettre IV, représentant l'analepse interne homodiégétique complétive, destinée à donner sa consistance au personnage principal. Ainsi pourvue d'une histoire personnelle, Amélie prenait vie. On peut rapprocher cette exposition de roman, habilement construite, de l'esthétique du théâtre classique. Pour Corneille, le premier acte d'une pièce devait « contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les épisodiques, en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivants qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit.<sup>1177</sup> » Or, si l'on considère que la Tragédie classique connaît, précisément à l'époque qui nous occupe, un regain de faveur (Talma), il va sans dire que le système de représentation du public (auquel est intimement liée la réception d'une oeuvre) en intègre les modèles de fonctionnement. D'autre part, il est probable que la manière dont on pouvait « commencer un roman » ait fait l'objet d'une réflexion approfondie de la part de notre romancière.

Le récit pathétique des malheurs d'Amélie a ému M. Grandson qui se déclare prêt à l'accueillir : peut-être trouvera-t-elle au sein des montagnes le bonheur mérité. Aussitôt, la jeune femme adresse une lettre émouvante à Albert : elle part, non sans déchirement ; si seulement son sacrifice permettait au jeune homme d'épouser son

---

aimée ! « Déjà le jour commence à paraître, j'entends du bruit dans la maison ; le départ s'apprête ; il faut subir sa destinée, il faut partir.<sup>1178</sup>» Cependant, Amélie veut se recueillir une dernière fois sur le tombeau de son père. Le péril est grand, car Mme de Woldemar lui a interdit l'accès du domaine. La Lettre VII relate cette visite ; déguisée, Amélie a été accueillie par un vieux serviteur fidèle, Guillaume<sup>1179</sup> qui l'a guidée jusqu'à la crypte :

« Ô mon Albert, à l'aspect de tous ces tombeaux, de celui de mon grand-père surtout, élevé au-dessus des autres comme pour dominer encore, j'ai été frappée plus vivement que jamais du néant de la naissance et des grandeurs : c'est ici que ce mortel, si fier de ses ancêtres, a été forcé d'abandonner ses prétentions hautaines ; mais le mal qu'il a fait lui survit ; et tandis qu'il dort en paix, les ordres de son orgueil jettent la discorde dans sa famille et le trouble dans ma vie. Ce n'est pas ainsi, ô mon excellent père ! que vous avez marqué votre passage sur cette terre ; et là où vous n'exerçâtes que des vertus douces et bienfaisantes, vous n'avez dû laisser que des souvenirs de reconnaissance et d'amour. Ah ! si la vue de votre fille en pleurs n'empoisonne pas la félicité dont un Dieu juste a dû récompenser votre vie, contemplez-la prosternée sur la pierre qui vous couvre, l'entourant de ses bras, la baignant de ses larmes, vous demander des vertus pour son fils, du bonheur pour Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, bientôt une place auprès de vous.<sup>1180</sup> »

Du point de vue de l'esthétique romantique, cette scène où l'héroïne se recueille sur le tombeau paternel correspond à un *topos* (celui du *Todestrieb*) que signale Henri M. Peyre : « Il est presque lassant de lire dans les histoires de la littérature comme la mode des méditations sur les tombes et des rêveries parmi les cimetières s'est répandue dans l'Europe

---

<sup>1177</sup> « III<sup>e</sup> Discours » de Corneille, cité par Jacques Scherer, *La Dramaturgie classique en France*, Paris, Nizet, 1968, page 53.

<sup>1178</sup> A., VI, Lettre VI, page 75.

<sup>1179</sup> Ce *topos* du vieux serviteur fidèle apparaissait déjà dans *Malvina* avec le vieux Pierre.

occidentale.<sup>1181</sup>» Notons que Sophie Cottin l'utilise tout d'abord en moraliste, pour dénoncer la vanité des honneurs et des positions sociales, et ensuite, en tant qu'« acte illocutoire » (« contemplez-la vous demander ») par lequel Amélie engage sa destinée : il est remarquable que cet « énoncé performatif » programme le dénouement<sup>1182</sup> (l'héroïne ne réclame « des vertus pour son fils, du bonheur pour Albert, de la tranquillité pour elle, et bientôt, bientôt une place auprès de vous. »)

Au sortir de la crypte, Amélie est accompagnée par le vieux Guillaume. Ils traversent un bosquet, autrefois dénommé le « bosquet d'Amélie ». Mme de Woldemar a donné l'ordre d'en arracher tous les arbres, mais cet ordre n'a pas encore eu d'effets. Guillaume se souvient de l'époque où il portait Amélie et Ernest dans ses bras, jusqu'à cet endroit : « Chers enfants, disais-je, je vous soutiens à présent que vous êtes petits ; mais quand je serai vieux, vous me protégerez tous deux. <sup>1183</sup>» Hélas, il est désormais interdit de prononcer le nom d'Amélie : sa tante a fait arracher son banc de l'église et brûler son portrait ; pire, on l'a rayée de l'arbre généalogique des Woldemar. Après des adieux attendris, Amélie a quitté le fidèle serviteur, puis, au matin, a jeté un dernier regard sur Dresde avant de partir pour la Suisse.

Or, le 1<sup>er</sup> juillet, Amélie adresse une lettre à son frère depuis le château de Simmeren. Sur le trajet, à Kempten, elle a envoyé chercher du lait pour son enfant à une ferme située sur les terres de la comtesse

---

<sup>1180</sup>A., VI, Lettre VII, pages 78-79.

<sup>1181</sup>*Op.cit.*, page 43.

<sup>1182</sup>Voir Shoshana Felman, *Le Scandale du corps parlant*, Paris, Seuil, 1980, pages 25-26-27. « L'énoncé performatif est un acte de nomination de l'acte performé et de son agent. «Un énoncé est performatif en ce qu'il dénomme l'acte performé [...] Ainsi un énoncé performatif doit nommer la performance de parole et son performateur.[...]L'énoncé est acte ; celui qui le prononce accomplit l'acte en le dénommant.» »

<sup>1183</sup>A., VI, Lettre VII, page 80.



de Simmeren ; cette dernière, parente de Mme de Woldemar, lui offre l'hospitalité aimablement :

« Prenez garde à ce que vous allez faire : dans votre situation, un refus marquerait trop d'orgueil, et vous ne devez pas livrer votre âme à un vice qui vous a fait tant de mal. Allons, allons, ma jolie cousine, suivez une parente dont la vieille expérience lui a trop fait connaître le monde et ses erreurs, pour ne pas pardonner aux douces faiblesses d'amour et excuser les femmes que leur coeur égare. Vous aimâtes, et on vous séduisit ; vous fûtes trompée, et vous vous repentez ; tout cela est dans l'ordre, et nous sommes du même sang : que votre famille vous renie si elle veut, moi je vous adopte. <sup>1184</sup>»

Mme de Simmeren, que trente années séparent d'Amélie, promet de lui raconter son histoire. C'est effectivement le sujet de la Lettre X. Le despotisme du vieux comte, grand-père d'Amélie et oncle maternel de Mme de Simmeren, a provoqué les malheurs de cette dernière ; mariée contre sa volonté à l'un des plus riches seigneurs de Souabe, elle a continué à voir l'homme qu'elle aimait : « Durant une longue absence de mon époux, je devins mère : dans mon désespoir, je n'envisageais d'autre ressource que d'attenter à ma vie, et j'aurais pris ce parti, infailliblement, si madame de Woldemar n'était venue me sauver de la mort et de la fureur d'un époux outragé. <sup>1185</sup>» L'enfant adultérin est prestement escamoté par Mme de Woldemar qui le fait élever, jusqu'à six ans, aux environs de Dresde ; puis elle le donne comme compagnon à Ernest : depuis dix ans, ce dernier et Adolphe de Reinsberg sont devenus inséparables et voyagent ensemble.

Mme de Simmeren est donc apte à comprendre la triste Amélie ; elle-même a vécu une expérience amoureuse en marge du mariage et

---

<sup>1184</sup>A., VI, Lettre IX, page 87.

<sup>1185</sup>A., VI, Lettre X, page 90.

affirme que « l'amour ne vit qu'autant qu'il est libre<sup>1186</sup> ». La lettre suivante nous en apprend davantage sur le sort cette femme : son époux ayant été tué à la guerre sans lui laisser d'enfants, la fortune familiale a échappé en majeure partie à sa veuve qui n'a pu conserver que le domaine de Simmeren ; aussi dépend-elle entièrement de la générosité de Mme de Woldemar qui subvient aux besoins d'Adolphe. Amélie ne peut s'empêcher d'être attendrie par le comportement de sa tante dont elle découvre les bontés cachées ; Mme de Simmeren, lui laisse lire une lettre de la mère d'Ernest : Mme de Woldemar ne peut oublier l'affront qu'Amélie a fait subir à sa famille ; le départ en Suisse de la jeune femme permettra peut-être de fermer cette blessures : « Ah ! puisse-t-elle s'éloigner assez pour que son nom ne revienne jamais frapper mes oreilles et peut-être alors surmonterai-je la profonde tristesse dont son crime m'a frappée, et qui a détruit ma santé.<sup>1187</sup> » Pour se consoler de ces déboires, Mme de Woldemar souhaite rappeler à elle Ernest, non sans craindre sa réaction à l'égard d'Amélie : « cette fureur de vengeance qu'il avait éprouvée en apprenant cet indigne mariage » lui inspirant un ressentiment profond. Ernest, après avoir traversé la Grèce, arrivera à Naples, à la fin du mois d'août, et après avoir fait le tour des cours d'Italie, se rendra à Dresde. Sa mère déclare que « les défauts qu'on lui reprochait dans son enfance étaient les germes des qualités qui le distinguent aujourd'hui ; la violence de son caractère annonçait l'extraordinaire valeur dont il a donné tant de preuves ; et son humeur impérieuse, la force et la noblesse de son âme.<sup>1188</sup> » Mme de Woldemar déplore qu'aucune épouse ne soit digne de son fils : « Je vous avoue que Blanche n'est pas celle que je désirerais à

---

<sup>1186</sup>A., VI, Lettre X, page 93.

<sup>1187</sup>A., VI, Lettre XI, page 98.

<sup>1188</sup>A., VI, Lettre XI, pages 99-100.

mon fils : son excessif enjouement ne convient pas à une fille de son rang, et sa coquetterie est un de ces défauts qui ne s'allient point avec l'élévation du caractère.<sup>1189</sup>» En fait, seule Amélie trouvait grâce à ses yeux et l'amertume de Mme de Woldemar peut se deviner aisément dans ces propos : « Ah ! jamais, jamais je ne retrouverai l'égale de celle que j'ai perdue : une créature si belle, à laquelle personne ne résistait, qui commandait le respect par la dignité de ses manières, et l'adoration par l'inépuisable bonté de son cœur ; qui, réunissant en elle tout ce qu'on admire et tout ce qu'on aime, était l'objet du culte de tous ceux qui la voyaient. Pourquoi le crime qui a souillé tant de vertus ne les a-t-il pas effacées de ma mémoire ?<sup>1190</sup>» Ainsi, Amélie lui a-t-elle fait un mal irréparable, mais n'est-ce pas finalement le résultat de l'éducation permissive que la jeune fille a reçue ? Tout découle de « l'imprudence que commit M. de Lunebourg en laissant à sa fille une liberté dont elle a si indignement abusé.<sup>1191</sup>» Amélie, reprenant la plume après la longue citation de la lettre de sa tante, demande à son frère de lui pardonner : pourquoi n'a-t-il pas fait la confidence de son amour pour Blanche alors qu'il était temps : « Cette confidence m'eût sauvée ; car, si je n'ai point été arrêtée par l'orgueil du rang, assurément je l'eusse été par ma tendresse pour toi.<sup>1192</sup>»

La Lettre XII, datée du 25 juillet, signale qu'Amélie a repris la route : elle contient un portrait intellectuel, alerte et positif, de Mme de Simmeren, qui montre une nouvelle fois que Mme Cottin s'inspire d'une tradition stylistique qui est celle du XVII<sup>e</sup> siècle (La Bruyère et Mme de Sévigné). Cependant, Amélie conserve une impression pénible de ce court séjour. Le 4 août, le jeune femme atteint Bellinzona :

---

<sup>1189</sup>A., VI, Lettre XI, page 100.

<sup>1190</sup>A., VI, Lettre XI, page 100.

<sup>1191</sup>A., VI, Lettre XI, pages 101-102.

« J'arrive, je me jette dans les bras de mon oncle, je lui présente mon fils ; il nous embrasse tous deux avec la plus touchante effusion, et nous reçoit comme ses enfants : on me remet tes lettres, je retrouve mon frère, tout mon frère : voilà son caractère, ses idées, sa raison, son amitié.<sup>1193</sup>» Albert adresse deux lettres à sa soeur, lui décrivant l'atmosphère familiale après son départ : les parents de Blanche ont fait preuve d'une joie indécente lorsque la jeune femme s'est exilée. L'indiscrétion de Mme de Simmeren qui a communiqué la lettre de Mme de Woldemar à Amélie, ne le surprend point :

« J'avoue que la tranquillité de madame de Simmeren, au milieu du désordre de sa conduite, m'a toujours indigné : c'est le dernier degré de corruption que d'y vivre sans honte, et de préférer cette paix criminelle, qui est comme la mort de l'âme, au remords salulaire, qui repousse vers la vertu, et en est le supplément, si la vertu peut en avoir.<sup>1194</sup>»

Amélie s'installe avec son fils unique au château de Grandson dont elle décrit la société : Mme de Nogent, Mme d'Elmont, M. Watelin. Il y a surtout son oncle dont la touchante bonté la ravit. Le caractère parfois brusque de ce vieux loup-de-mer n'empêche pas ses serviteurs de l'aimer. Le cadre est superbe :

« [...] c'est en effet un des plus beaux points de vue que puisse offrir un pays aussi pittoresque que celui-ci. D'un côté le mont Saint-Gothard, dont les roches sourcilleuses s'élancent dans les nues ; plus loin, les montagnes des Grisons avec leurs cimes blanchissantes ; et du côté de l'Italie, une plaine riche, fertile, et que couvre une si innombrable quantité d'arbres fruitiers, qu'elle semblerait un verger sans bornes, si le Tésin qui l'arrose ne guidait l'oeil après mille détours vers le lac Majeur, qu'on aperçoit au fond de l'horizon comme une vaste mer.<sup>1195</sup>»

---

<sup>1192</sup>A., VI, Lettre XI, pages 102-103.

<sup>1193</sup>A., VI, Lettre XIII, page 105.

<sup>1194</sup>A., VI, Lettre XV, page 112.

<sup>1195</sup>A., VI, Lettre XVII, page 116.

Pour fêter l'arrivée d'Amélie, une grande fête est donnée au château. Les jours suivants, la jeune femme fait de longues promenades dans ces montagnes romantiques, s'adonnant à la rêverie : « Mais mon oncle ne me laisse pas libre de suivre mon goût sur ce point : il prétend que toutes ces rêveries où on se crée l'idée d'un bonheur parfait, ne servent qu'à dégoûter du pauvre bonheur réel.<sup>1196</sup>»

Cependant, Albert fait part à sa soeur de son angoisse. Alors qu'on parle du retour d'Ernest, Albert s'est disputé avec Blanche, lui reprochant sa coquetterie : « entraîné par l'ardente affection qu'elle m'inspire, j'ai laissé échapper des vérités qui l'ont blessée.<sup>1197</sup>». Amélie ne tarde pas à recevoir une lettre de Blanche, datée du 15 septembre : « Aussi quelle folie à ton âge de t'aller enterrer dans de tristes montagnes ! Tu n'y verras que des ours, ou des hommes qui ne valent guère mieux.<sup>1198</sup>» s'étonne la frivole jeune fille. Elle ne comprend guère davantage l'attitude d'Albert : « Je ne puis rien faire qui le contente, et je ne comprends pas qu'il puisse toujours aimer quelqu'un qui lui plaît aussi peu : si je plaisante, je manque de tendresse ; si je me plains, je suis injuste ; si je me résigne, je suis froide ; si je me distrais, je suis coquette : et à l'entendre, c'est toujours moi qui ai tort et lui qui a raison.<sup>1199</sup>» Blanche justifie son attitude à l'égard d'Albert ; si elle a pris un malin plaisir à le tourmenter ainsi, c'est pour mieux guérir les légères blessures qu'elle lui a infligées. Elle sait que Mme de Woldemar la trouve trop gaie pour devenir l'épouse d'Ernest et, d'autre part, elle se fait fort de convaincre son père de lui laisser épouser Albert. La lettre de Blanche contient une étonnante apologie de la coquetterie, considérée comme la meilleure (la seule sans

---

<sup>1196</sup> A., VI, Lettre XVII, page 119.

<sup>1197</sup> A., VI, Lettre XVIII, page 123.

<sup>1198</sup> A., VI, Lettre XIX, page 124.

doute) des armes féminines. La jeune fille, à la fin de sa lettre, revient à de bons sentiments, témoignant de son désir de devenir, par le mariage avec Albert, la soeur d'Amélie.

Amélie adresse à sa cousine une longue lettre amène : « Va, tant que tu aimeras Albert, ce sera en vain que tu chercheras à me faire mal penser de toi : tu n'y parviendras jamais.<sup>1200</sup>» Elle lui peint les moeurs de Bellinzona, plus policées que ne l'imagine Blanche et « d'une urbanité qu'on ne trouverait peut-être pas dans la plupart des autres villes suisses <sup>1201</sup>».

Le 14 novembre, Amélie fait part à son frère de l'intense mélancolie qui l'a saisie ; peut-être ce sentiment est-il favorisé par l'approche de la mauvaise saison. Car rien ne vient assombrir la nouvelle existence de la jeune femme : « Non, rien n'afflige mon coeur, mais rien ne le remplit.<sup>1202</sup>» Amélie, d'abord attirée par Mme d'Elmont, a rapidement jugé que cette femme préférait les mondanités à la solitude ; M. Grandson souhaitait assurément voir s'établir des liens entre la veuve de son neveu et M. Watelin : mais ce dernier, profondément vaniteux, s'est révélé vite un esprit sans véritable profondeur. Amélie se défend avec vigueur d'avoir pu, ne fût-ce que l'espace d'un instant, songer à refaire sa vie :

« Moi, Amélie Mansfield, m'engager dans de nouveaux liens, quand tous mes souvenirs vivent encore, quand tous les mariages ne me présentent que l'image d'un ingrat et d'une victime, quand mon coeur, flétri par le chagrin, se sent dégoûté de tout, même du bonheur ! Ah ! mon Albert, je ne me relèverai jamais du coup dont un amour trahi m'a frappée ; et si je ne retrouvais quelquefois des larmes en pensant à toi et en embrassant

---

<sup>1199</sup> A., VI, Lettre XIX, page 124.

<sup>1200</sup> A., VI, Lettre XX, page 129.

<sup>1201</sup> A., VI, Lettre XX, page 132.

<sup>1202</sup> A., VI, Lettre XXI, page 135.

mon fils, je croirais, dans l'anéantissement qui m'accable, que mon âme est morte.<sup>1203</sup>»

Alors qu'approche la Noël, les conditions météorologiques sont celles d'un hiver dans les Alpes. Fort heureusement, M. Grandson, imitant les fameux moines du mont Saint-Bernard, a pris des dispositions pour secourir les voyageurs égarés dans la tourmente. Des cloches ont été installées dans les passages dangereux pour solliciter de l'aide en cas de danger. Chaque soir, ceux qui ont perdu leur chemin reçoivent l'hospitalité du maître des lieux et les soins diligents de la bonne Amélie. Le sentiment religieux de cette dernière se trouve affermi par le spectacle des montagnes enneigées ; en compagnie de son hôte, il lui arrive d'explorer les abords du château, au crépuscule, ou encore lorsque se lève l'astre nocturne : « Pure et sainte religion ! <sup>1204</sup>» s'exclame-t-elle, subjuguée, en proie à une exaltation romantique.

Vers la fin du mois de janvier, Albert révèle à sa soeur qu'il s'est réconcilié avec Blanche à la faveur du dernier courrier qu'ils ont reçu d'Amélie : Blanche, attendrie par cette réponse, a aussitôt fait part des dispositions de ses parents à son amoureux. Quelque temps après, Mme de Woldemar a prié Albert d'aller la voir ; elle lui a proposé un arrangement par lequel « Ernest garderait son titre et Blanche sa fortune<sup>1205</sup>» Cependant, seul Ernest, en tant que chef de la maison de Woldemar peut confirmer cette décision. Sa mère conserve un regret cuisant de la perte d'Amélie : « Amélie était l'enfant de ma tendresse, la fille que j'aurais choisie : les qualités du coeur, les agréments de l'esprit, les charmes de la figure, elle possédait tout : son éducation seule l'a

---

<sup>1203</sup>A., VI, Lettre XXI, pages 137-138.

<sup>1204</sup>A., VI, Lettre XXII, page 142.

<sup>1205</sup>A., VI, Lettre XXIII, page 144.

perdue [...]»<sup>1206</sup>» Albert devine que Mme de Woldemar a finalement trouvé un parti convenable pour son fils, sans doute une épouse de sang royal ; malgré les aspects positifs de cette situation, le voici gagné par un sentiment d'inquiétude : il est habité par la crainte qu'Ernest ne préfère Blanche.

Dans sa réponse, datée du 13 février, Amélie se réjouit de l'attitude de Mme de Woldemar : elle tente de dissiper les inquiétudes de son frère. Elle lui relate un événement imprévu dont le caractère dramatique mérite cette inclusion narrative de plusieurs pages :

« Hier, vers dix heures du soir, mon oncle s'étant retiré chez lui, je lisais seule au coin de mon feu ; il ne se faisait plus aucun bruit dans la maison, quand au milieu de ce profond silence j'ai cru distinguer le son d'une cloche qui retentissait dans le lointain ; j'ai ouvert promptement ma fenêtre ; le temps était affreux, le vent soufflait avec furie dans les cavités de la montagne, et faisait tourbillonner une pluie de neige.<sup>1207</sup>»

Amélie, aussitôt, va prévenir les six hommes préposés aux secours en montagne ; mécontents d'avoir été réveillés, ils se montrent couards, mais finissent par céder aux prières de la jeune femme. Avec l'aide de son oncle, elle fait allumer un grand feu destiné à servir de fanal aux sauveteurs : inquiète, Amélie écoute les coups de feu qui servent de signal dans la nuit et répondent à la cloche agitée par le voyageur.

« M'échappant d'auprès de mon oncle qui me retenait auprès du feu, j'eus bientôt gravi le roc qui est devant la terrasse du château, d'où j'étais plus à portée d'entendre ce qui se passait dans le chemin. Je sentais mon âme oppressée du long silence de nos gens : plus il se prolongeait, plus il devenait sinistre. Je me les figurais engloutis dans les crevasses que forme la neige en tant d'endroits.<sup>1208</sup>»

---

<sup>1206</sup>A., VI, Lettre XXIII, page 146.

<sup>1207</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 151-152.

<sup>1208</sup>A., VI, Lettre XXIV, page 154.



Fort heureusement, la compagnie revient, ayant mené à bien le sauvetage :

« [...] enfin, pour l'éternel soulagement de mon coeur, je vois, je distingue, je compte nos six montagnards, et avec eux quatre hommes, dont les habits déchirés, couverts de neige, et la figure pâle et défaite, attestaient assez ce qu'ils avaient souffert.<sup>1209</sup>»

Le groupe se retrouve dans la salle basse du château où flambe un grand feu ; on distribue du vin. Un personnage exige de prendre la parole ; c'est le domestique de l'un des voyageurs qui veut témoigner de la bonté et du courage de son maître : sa mule étant blessée, il était resté en arrière ; sans le courage de son maître qui, malgré la tempête, est revenu sur ses pas, il était perdu. C'est l'esprit d'initiative de M. Semler qui a permis, à lui et aux deux autres conducteurs, d'échapper à la mort. L'héroïque M. Semler a fait une chute. Aussitôt, Amélie fait appel au chirurgien du château, M. Arnoult qui constate une foulure grave. Voici Semler pansé, installé dans une chambre. Chacun se retire :

« Je me suis mise au lit ; mais je n'ai pu y trouver ni sommeil, ni repos. Le mouvement de la nuit avait donné une telle agitation à mon sang, qu'à peine fermai-je les yeux ; je croyais entendre des cris lamentables, me sentir rouler dans d'affreux précipices, et je me réveillais plus fatiguée de ce pénible assoupissement que de la lassitude de la veille.<sup>1210</sup>»

Après cette nuit agitée, l'on prend des nouvelles du blessé ; la fièvre le retient au lit ; M. Grandson décide de lui faire apporter un solide déjeuner<sup>1211</sup> : Amélie se voit charger de cette tâche, mais hésite à

---

<sup>1209</sup>A., VI, Lettre XXIV, page 155.

<sup>1210</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 160-161.

<sup>1211</sup>Rappelons qu'il s'agit du « petit-déjeuner », repas matinal, par rapport au dîner qui a lieu à la mi-journée, et au souper, repas tardif.

se rendre seule « dans la chambre d'un homme qui n'est ni son parent, ni son ami <sup>1212</sup>» :

« Tandis que j'hésitais, on est venu me demander une seconde fois : alors, j'ai pris le chemin de la chambre, mais si lentement, que mon oncle, impatienté de mes délais, est accouru au-devant de moi, en se plaignant que le café était froid, les rôties brûlées, et que je serais cause qu'on déjeunerait fort mal. <sup>1213</sup>»

Aimablement, l'étranger remercie la jeune femme à qui il doit son salut et les soins attentifs qu'il a reçus. Il évoque ses voyages récents en Italie ; pendant que Grandson fait étalage de ses souvenirs de vieux loup-des-mers un courrier apporte une lettre d'Albert : « Est-ce de Saxe ?<sup>1214</sup>» questionne le vieil homme. Le nom de l'expéditeur, prononcé par Amélie fait naître un imperceptible sourire sur les lèvres de Semler.

Son récit achevé, Amélie conclut sa lettre par une tirade rassurante : « Ne crains rien, Blanche ne plaira pas à Ernest : digne fils de sa mère, les grandeurs, l'ambition, l'orgueil doivent être ses seules passions. [...] Ah ! livrons un pareil être aux vaines jouissances faites pour lui.<sup>1215</sup>» En vérité, celui qui s'est fait passer pour Semler n'est autre qu'Ernest de Woldemar, qu'Amélie n'a pas reconnu, ne l'ayant pas vu depuis quinze ans. La Lettre XXV (datée du 13 février) lui permet de prendre la parole : elle est adressée à Adolphe de Reinsberg dont nous avons appris l'existence par Mme de Simmeren. Le ton de cette missive, romantique, reflète l'intimité fraternelle qui existe entre les deux compagnons. Ernest prie son ami de lui pardonner son comportement : « J'ai dû soustraire mon inébranlable résolution à l'âpreté de vos

---

<sup>1212</sup>A., VI, Lettre XXIV, page 163.

<sup>1213</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 162-163.

<sup>1214</sup>A., VI, Lettre XXIV, page 164.

remontrances<sup>1216</sup>». Il lui a faussé compagnie afin d'assouvir sa vengeance :

« Poussé par un ressentiment que je nourrissais depuis plusieurs années, j'arrive pour me venger, et c'est elle qui me sauve la vie ; je la vois, et il semble que la plus puissante des séductions m'attendît à ses côtés, comme pour me punir des projets que je méditais contre elle ... Je ne sais comment tout ceci finira ; je suis ici sous le nom de Henri Semler, simple gentilhomme bavarois ; je ne puis assez cacher mon véritable nom. De quel oeil Amélie ne me regarderait-elle pas , si elle apprenait qu'Ernest, l'objet de son aversion, est celui à qui elle prodigue des soins si touchants ? <sup>1217</sup>»

Du point de vue du fonctionnement narratif, Mme Cottin dissipe quasi-immédiatement l'incertitude qui pouvait exister quant à l'identité de Semler ; elle renonce à un élément qui lui aurait permis aisément de tenir le lecteur en suspens, mais dont le caractère factice pouvait paraître trop évident.

Ernest a promis à Adolphe de lui écrire dès que sa fièvre lui laissera quelque rémission ; la Lettre XXVI, portée par Philippe, constitue un des sommets du roman : elle permet au lecteur de prendre conscience de l'évolution d'Ernest, depuis son enfance, au travers d'une « analepse narrative » qui restitue finement la manière dont s'est construite sa personnalité. L'analyse psychologique du personnage n'est pas négligée. Amélie lui a laissé la forte impression « que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité : impression telle, que mille siècles ne pourraient l'effacer, ni l'être le plus insensible s'y soustraire...<sup>1218</sup>» Sans doute cette impression a-t-elle ravivé une image

---

<sup>1215</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 164-165.

<sup>1216</sup>A., VI, Lettre XXV, page 166.

<sup>1217</sup>A., VI, Lettre XXV, page 167.

<sup>1218</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 168.

plus ancienne, issue de l'enfance<sup>1219</sup> : « l'angélique douceur de son caractère s'était gravée avec des traits si touchants dans mon souvenir, que je sentais bien que, de l'humeur dont j'étais, il n'y avait que cette femme au monde qui pût me convenir.<sup>1220</sup>» Mais l'insupportable orgueil qui le dévorait alors avait brouillé son comportement : tyrannique, il n'avait réussi qu'à éloigner sa jeune cousine. Comme il ne supposait pas qu'Amélie pût être libre de se soustraire aux liens qui lui étaient imposés, il avait laissé au temps le soin de raccommo­der ces déchirures. La bonne influence de son ami, cependant, avait opéré une véritable métamorphose : « Il n'appartenait qu'à votre seule amitié de pouvoir opérer ce prodige : c'est un de vos bienfaits, Adolphe, et je ne l'oublierais point. Vous m'avez forcé d'admirer en vous l'homme ne tirant son éclat que de lui-même, et plus grand par sa vertu que je ne l'étais par mon rang<sup>1221</sup>». Désirant faire meilleur usage de son orgueil démesuré, Ernest avait décidé de devenir parfait : « il était une place supérieure à la vôtre, et [...] j'y parviendrais en unissant à la naissance illustre que je dois au hasard, les vertus éminentes qui vous distinguent et que je ne devrais qu'à moi-même.<sup>1222</sup>»

Les éloges incessants de Mme de Woldemar, autant que les effets d'une vive imagination, avaient contribué à renforcer dans l'esprit d'Ernest l'idée qu'il n'était pas d'autre femme aimable sur la terre : dans les cours les plus prestigieuses, aucune autre ne pouvait dissiper

---

<sup>1219</sup>C'est le phénomène d'« empreinte » décrit en éthologie par Konrad Lorenz, prix Nobel 1973 ; Amélie a joué le rôle d'objet déclencheur (l'acquisition d'un comportement, selon Lorenz, découle de la fixation de l'image d'un objet déclencheur du comportement social). À cette acquisition particulière, Lorenz a donné le nom de *Prägung* dont on a dérivé en français les termes d'imprégnation (pour le processus lui-même) et d'empreinte (pour l'image laissée dans le jeune organisme).

<sup>1220</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 169.

<sup>1221</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 171.

<sup>1222</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 171.

l'image obsédante d'Amélie. Ernest s'était préparé à ce mariage, s'appliquant à se forger un caractère admirable, réservant à sa future épouse la surprise heureuse d'un tel changement. Or, la nouvelle de la trahison d'Amélie l'avait surpris comme un coup de tonnerre : « j'appris que celle que je regardais comme mon épouse, m'avait rejeté avec dédain pour se donner à un homme sans nom et sans moeurs.<sup>1223</sup>» Ernest fit le voeu solennel de se venger. Adolphe put, pour un temps, calmer cette colère sourde : or, une lettre de Mme de Simmeren, la mère d'Adolphe, révéla la cachette de la jeune femme. « Vous me demandâtes si mon ressentiment durait encore... Adolphe, je vous serrai la main ; je sentis des pleurs dans mes yeux.<sup>1224</sup>» Ernest parvint à convaincre son ami qu'il ne songeait pas à faire un détour par Bellizona : « Mon dessein était pris ; je voulais aller à Bellinzona, et surtout y aller sans vous, m'introduire chez Amélie, et, garanti de ses charmes par le souvenir de son offense, m'en faire aimer, et l'abandonner ensuite avec mépris.<sup>1225</sup>» Adolphe ayant à faire à Rome, Ernest avait prétexté devoir se rendre à Florence où l'attendait le courrier de Mme de Woldemar, mais il avait aussitôt pris le chemin des Alpes ; perdu dans la tourmente, il n'avait dû son salut qu'à l'arrivée des sauveteurs envoyés par Amélie : « Nous dormions tous quand vous avez sonné ; et sans madame Mansfield, qui nous a réveillés et forcés à partir, nous ne serions pas ici...<sup>1226</sup>» Ernest, malgré sa foulure, hâte le pas : là-haut l'attend celle dont l'idée l'obsède depuis des années. Alors, une femme en désordre, les cheveux épars, vient à leur rencontre, manifestant son inquiétude :

---

<sup>1223</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 172.

<sup>1224</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 174.

<sup>1225</sup>A., VI, Lettre XXVI, pages 174-175.

<sup>1226</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 177.

« À la lueur du feu qui brûle dans la cour, je distingue des traits célestes ; mais elle ne me voit pas ; elle ne prend pas garde à moi : les intrépides montagnards qui, à sa voix, ont consenti à s'exposer pour nous, absorbent toutes ses pensées. Elle les remercie, les bénit, exalte leur action.<sup>1227</sup>»

La voix touchante et le comportement de la jeune femme provoquent un choc fulgurant : les idées de vengeance perdent de leur force<sup>1228</sup> : « celle dont je brûlais de me venger, enfin la voilà ! et c'est elle que j'admire, c'est elle qui m'a arraché à la mort, c'est elle dont la voix touchante émeut mon coeur comme il ne l'a jamais été ! Ô destinée !<sup>1229</sup>» Ernest observe Amélie, rassurée par le retour des montagnards. Elle semble ignorer l'étranger. Mais dans la grande salle, lorsque le valet du pseudo-Semler fait part du courage de son maître, de son abnégation, Amélie a éprouvé un mouvement de sympathie pour ce jeune homme intrépide : « puisque j'aimais à bien faire, je n'étais plus un étranger pour elle.<sup>1230</sup>»

La longue lettre d'Ernest s'interrompt ; Grandson et Amélie l'ont surpris la plume à la main et lui ont fait promettre de ne pas se fatiguer inutilement tant que durerait sa fièvre. Quatre jours se sont écoulés ; Ernest confie à Adolphe que son hôte a commencé à lui parler d'Amélie : « En voyant l'intérêt avec lequel j'écoutais, il m'a promis, quand nous nous connaîtrions mieux, de me montrer un cahier qu'elle lui avait

---

<sup>1227</sup> A., VI, Lettre XXVI, pages 178-179.

<sup>1228</sup> Ernest retrouve instantanément l'« empreinte » laissée par Amélie, c'est-à-dire un conditionnement acquis durant l'enfance (selon la théorie de Konrad Lorenz).

<sup>1229</sup> A., VI, Lettre XXVI, page 179.

<sup>1230</sup> A., VI, Lettre XXVI, page 180.

envoyé avant de venir ici, contenant le récit de ses malheurs, écrit par elle-même.<sup>1231</sup>»

Ernest exige qu'Adolphe lui écrive sous le faux nom de Semler car sinon, de toute façon, le courrier ne lui parviendrait pas. La réponse d'Adolphe (Lettre XXVII) est un cuisant rappel à l'ordre : il croyait Ernest définitivement à l'abri de la moindre bassesse ; n'avait-il pas multiplié les marques de son nouvel état d'esprit ? « Mais à présent que vous n'avez vaincu une absurde colère que pour devenir le jouet d'un amour insensé, et que je vous vois soumis à toutes les passions qui voudront vous asservir, je pleure sur vous et sur moi : le temps de notre gloire est passé, Ernest n'est plus qu'un homme ordinaire.<sup>1232</sup>» De la manière la plus sévère, Adolphe lui rappelle qu'il lui faudra choisir entre Amélie et Mme de Woldemar, autant « dévouée à ce qu'elle aime [qu']implacable dans ses haines.<sup>1233</sup>» Désormais, Adolphe ne lui adressera plus aucune lettre.

Au début de mars, Amélie écrit à son frère : M. Semler s'est montré un invité charmant, faisant la lecture et chantant à la perfection. Sa voix a plongé Amélie dans un profond état de rêverie : « J'avais la tête penchée dans mes mains, ma broderie était tombée de mes mains, je ne pouvais parler.<sup>1234</sup>» Des larmes abondantes se sont répandues. Semler s'est montré attendri et attentif jusqu'à ce que M. Grandson évoque le souvenir de M. Mansfield. Amélie s'est retirée, en proie à un trouble :

« Albert, il faut avoir souffert, pour savoir combien il est doux de ne plus souffrir. Ah ! si j'ai trouvé jadis dans l'indifférence qui avait succédé à mon amour quelque chose d'affreux qui ressemblait au néant, je goûte

---

<sup>1231</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 183.

<sup>1232</sup>A., VI, Lettre XXVII, pages 186-187.

<sup>1233</sup>A., VI, Lettre XXVII, page 187.

<sup>1234</sup>A., VI, Lettre XXVIII, page 191.

maintenant, dans le repos qui succède à la peine, quelque chose de délicieux qui ressemble au bonheur.<sup>1235</sup>»

Dans la lettre suivante, Amélie est surprise de constater qu'un homme aussi sensible que Semler haïsse son enfant : « M. Semler haït mon fils, et ne se met pas en peine de le cacher. Haïr mon fils et n'être point méchant !<sup>1236</sup>» Elle lui a présenté Eugène et M. Semler, l'a regardé fixement, avant de laisser tomber, avec amertume : « Voilà donc le fils de M. Mansfield ? » ; ensuite, pris d'une sorte de phobie étrange, il a exigé qu'elle fasse sortir son fils, prétextant qu'il ne supportait pas les enfants. Cette scène a provoqué des pleurs et Amélie éprouve un fort ressentiment pour le jeune homme. Cependant, M. Grandson (Lettre XXX) parvient à réconcilier le couple : il insiste pesamment sur la générosité d'Amélie qui ne s'est jamais résolue à haïr « cette ridicule madame de Woldemar<sup>1237</sup> » ; cette remarque provoque aussitôt une vive agitation chez M. Semler : il s'excuse des bizarreries de son comportement auprès d'Amélie : « la répugnance que j'ai trop laissé voir pour un objet qui vous est si cher, ne m'a-t-il pas rendu odieux ?<sup>1238</sup> » Amélie lui pardonne d'autant plus volontiers que leurs rapports sont destinés à être passagers : cette dernière remarque affecte profondément M. Semler. Amélie termine sa lettre par des propos contre le mariage : ses déceptions lui ont inspiré « un invincible éloignement » pour ce lien.

Trois lettres (sans réponse) adressées par Ernest à Adolphe, viennent signaler les progrès sensibles de la passion du jeune homme pour Amélie.

---

<sup>1235</sup>A., VI, Lettre XXVIII, page 193.

<sup>1236</sup>A., VI, Lettre XXVIII, page 194.

<sup>1237</sup>A., VI, Lettre XXX, page 198.

<sup>1238</sup>A., VI, Lettre XXX, page 199.



Le 30 mars, Ernest s'adresse à Adolphe pour réclamer quelque indulgence : il se déclare résolu à partir sans révéler son identité. Mais la description qu'il fournit de la charmante femme, « trop céleste et trop pure<sup>1239</sup>», en dit long sur ses sentiments. Quelques jours plus tard, il lui fait part de la lutte intérieure qui se livre dans son âme ; c'est une véritable torture :

« Mais n'importe, dussé-je en mourir, je jure, au nom de ma mère, de l'honneur et du noble sang de mes aïeux, que jamais Ernest de Woldemar ne servira de père au fils de M. Mansfield. <sup>1240</sup>»

Certes, après avoir revu Amélie, jamais, désormais, il ne pourra aimer une autre femme, ni être heureux :

« Mais Amélie est mère ; il existe une preuve vivante, odieuse, de son amour pour un autre homme : Amélie, dans les bras d'un époux, lui a prodigué ses plus tendres caresses, et a fait son bonheur de lui appartenir.<sup>1241</sup>»

La troisième lettre fait culminer l'émotion : Amélie s'est présentée en retard au déjeuner<sup>1242</sup> parce qu'elle venait de secourir un malheureux ouvrier qu'un accident de travail privait de ressources. Subjugué à la fois par l'angélisme et l'enthousiasme de la jeune femme, Ernest est en proie à un véritable ébranlement nerveux : « J'ai voulu répondre, je n'ai pas pu ; les larmes m'étouffaient ; je suis sorti du salon ; j'ai été dire à cette terre qui la porte, à cet air qu'elle respire, à ces arbres qui la couvrent, que tant qu'il restera une étincelle de vie dans mon coeur, je rendrai à cet unique assemblage de vertus de grâces et de charmes, le culte sacré qui

---

<sup>1239</sup>A., VI, Lettre XXXI, page 206.

<sup>1240</sup>A., VI, Lettre XXXII, page 209.

<sup>1241</sup>A., VI, Lettre XXXII, pages 213-214.

<sup>1242</sup>Il s'agit du petit-déjeuner.

lui est dû.<sup>1243</sup>» Ce passage, qui n'est pas sans évoquer Chateaubriand, révoque les engagements rigides pris par Ernest ; ses dernières défenses sont ébranlées.

Cependant, Albert répond à sa soeur qu'il ne peut accepter les propos sur le mariage qui figuraient dans sa lettre :

« Tu me mandes, *que si tu avais le malheur d'aimer encore, tu ne pourrais jamais te résoudre à former de nouveaux noeuds ; tu ajoutes ensuite, que ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve ; et je vois avec une profonde douleur, et presque avec effroi, que c'est moins sur ta propre expérience que tu appuies cette désolante opinion, que sur le dangereux et funeste souvenir de madame de Simmeren.*<sup>1244</sup>»

Cette Lettre XXXIV constitue une apologie du mariage qui permet de circonscrire d'assez près les idées profondes de Sophie Cottin (son paratope) en la matière. Aucune situation ne justifie d'accommodements avec la morale : « il n'est point d'illusion qui tienne contre le mépris, et point de lien qu'il ne presse de rompre.<sup>1245</sup>» Quelle situation, en effet, peut paraître plus enviable que celle d'un couple uni par des liens sacrés et qui offre, aux yeux du monde, le spectacle du bonheur parfait ?

Le 17 avril, enfin, Adolphe se résout à répondre à Ernest : « Vous me faites pitié ; votre folie est si complète que vous ne la sentez plus, et que vous prétendez n'avoir point d'amour quand il vous fait délirer.<sup>1246</sup>» Le jeune homme a perçu de façon claire les contradictions au sein desquelles se débattait Ernest ; aussi lui enjoint-il de quitter au plus vite cet asile funeste où Ernest prépare sa propre perte : « En voyant les lettres que j'ai

---

<sup>1243</sup>A., VI, Lettre XXXIII, page 218.

<sup>1244</sup>A., VI, Lettre XXXIV, page 220.

<sup>1245</sup>A., VI, Lettre XXXIV, page 223.

<sup>1246</sup>A., VI, Lettre XXXV, page 225.

entre les mains, et que je conserverai pour votre instruction, vous rougirez comme un fou qui, revenu dans son bon sens, pleure de honte en contemplant les traces de son égarement.<sup>1247</sup>»

Le 2 mai, Amélie répond à son frère pour justifier sa position : que l'Éternel soit témoin de l'honnêteté de ses pensées ! Elle ne conçoit point d'amour terrestre qui rejette le joug du mariage : mais pour sa part elle est décidée à ne plus jamais aimer et tourne toutes ses pensées vers le Ciel.

Le même jour, Ernest rédige une très longue lettre (Lettre XXXVII), destinée à Adolphe : c'est une lettre narrative, composée de deux parties distinctes ; la première partie relate des événements survenus le matin, la seconde a été écrite le soir.

Le matin, durant le déjeuner, Ernest jouissait en silence du bonheur d'être assis près d'Amélie dont il touchait la robe et effleurait parfois la main : on apporta une lettre d'Albert. Grandson exprima le souhait que le mariage d'Albert et de Blanche advienne bientôt, sans obstacles : Amélie évoqua le nom du comte Ernest et Grandson se mit à tempêter contre ce « sot orgueilleux entiché de ses ancêtres » qui se mettait constamment à la traverse du bonheur de la jeune femme. Amélie en parla sans haine. Ernest, manifestant sa curiosité pour le passé de la jeune femme évoqua devant elle la promesse que lui avait faite Grandson de lui faire lire le fameux cahier qui relatait son histoire<sup>1248</sup>. Cette indiscretion de M. Grandson provoqua l'indignation de la jeune femme qui affirma qu'on ne pouvait confier de tels secrets qu'à des amis

---

<sup>1247</sup>A., VI, Lettre XXXV, page 227.

<sup>1248</sup>Il s'agit de la Lettre IV, contenant l'« Histoire d'Amélie », destinée à informer M. Grandson des circonstances qui avaient provoqués l'enchaînement des malheurs de la jeune femme.

: le pseudo-Semler poussa la jeune femme dans ses retranchements afin de lui faire avouer qu'elle pouvait le considérer comme tel. Mais la lettre d'Albert, décachetée, provoqua une émotion trop vive et Amélie se retira avec précipitation, en pleurs ; resté seul avec M. Grandson, Ernest reçut les confidences du vieillard : celui-ci éclata en malédictions à l'encontre de la cruelle Mme de Woldemar et de son neveu. Leurs coeurs étaient plus durs que « la carène de nos vaisseaux » et sans doute étaient-ils responsables des larmes d'Amélie : pourtant « depuis un mois elle n'est plus la même : je lui vois des moments de gaieté ; elle prend goût à tout.<sup>1249</sup> » ; afin de rendre à Amélie son « enjouement », Grandson avait forgé un projet, marier la jeune femme à M. Watelin, retenu pour l'heure à Paris. Ernest n'éprouva aucune inquiétude à cette annonce ; en revanche, le constat que la tristesse de la jeune femme se dissipait depuis un mois le plongea dans la rêverie : était-ce l'indice qu'Amélie était sensible à sa présence ?

« Ah ! s'il était vrai, s'il était possible ! ô Amélie ! s'il se pouvait que tu fusses sensible ! Pour ton repos, pour le mien, cache-moi une vérité que je paierais de mon sang... cache-moi un bonheur auquel je sacrifierais rang, naissance, devoirs [...]»<sup>1250</sup>

La seconde partie de cette lettre, rédigée le soir, commence par une longue tirade destinée à émouvoir Adolphe : « En dépit de moi, je recherche ce que je devrais fuir [...] Ô Adolphe ! écoutez-moi, et soyez sûr qu'à ma place votre austère philosophie ne vous aurait pas sauvé.<sup>1251</sup> »

---

<sup>1249</sup> A., VI, Lettre XXXVII, page 239.

<sup>1250</sup> A., VI, Lettre XXXVII, page 240.

<sup>1251</sup> A., VI, Lettre XXXVII, page 240-241.

Il faut d'abord préciser quelles sont les circonstances exactes préluant à la scène pathétique à laquelle veut nous amener le scripteur de cette lettre (et la romancière, par la même occasion).

Amélie n'étant pas descendue pour le dîner<sup>1252</sup>, Grandson propose à Semler de passer la soirée à Bellinzona, mais ce dernier décline cette invitation, préférant rester seul. Le printemps, qui avait fait son apparition dans les alpages, invitait à la promenade ; le jeune homme gravit des sentiers escarpés puis reprend la direction du château au travers d'un bois ; il découvre alors une chapelle gothique. Pénétrant dans cette ruine, il effraye une femme qui se révèle être Amélie ; il se propose de la raccompagner jusqu'au château.

Le chemin étant étroit, les corps se rapprochent et la conversation se fait pathétique. Amélie avait pleuré abondamment :

« [...] j'ai levé les yeux sur elle : les siens étaient ternes et gonflés, et ses joues pâles portaient encore la trace de ses pleurs. «Vous n'avez pas souffert seule aujourd'hui,» lui ai-je dit. À ce mot, son coeur oppressé n'a pu retenir les larmes qui l'étouffaient [...]»<sup>1253</sup>

Le dialogue qui s'instaure alors entre les deux personnages est d'une extrême intensité romantique ; par allusions, de réplique en réplique, au fil des pages, se tisse un duo amoureux dont la retenue et la délicatesse ne sont pas le moindre des charmes<sup>1254</sup> :

---

<sup>1252</sup>C'est le repas du milieu de la journée, par opposition au souper, repas tardif.

<sup>1253</sup>A., VI, Lettre XXXVII, page 245.

<sup>1254</sup>Est-il permis d'évoquer à propos de ce passage la tradition courtoise médiévale, notamment *Tristan* ? Nous songeons plus particulièrement à « La rencontre dans le verger » du *Tristan* de Thomas : « Ma douce dame, je vous implore de ne pas m'oublier. Aimez-moi de loin autant que lorsque je suis à vos côtés. Je ne peux rester plus longtemps, dame. Donnez-moi un baiser d'adieu ! » (*Tristan et Iseut*, Livre de Poche, « Lettres gothiques », 1989, pages 336-339) Le pathétique de la situation est, nous semble-t-il, assez proche.

« [...] Si un jour, fût-ce dans l'avenir le plus éloigné, votre bouche me donne ce titre d'ami, il n'est plus de regrets, il n'est plus de malheurs ; ne sais-je pas que la félicité n'est pas le partage des hommes ? [...] Elle a retiré sa main en rougissant. - Votre amitié est trop vive, M. Semler ; elle m'effraie. - Peut-être le deviendrait-elle, Amélie, si je restais près de vous ; mais bientôt je vais partir, j'ignore quand je vous reverrai ; je ne suis pas destiné au bonheur de passer ma vie ici [...] - Mais de quoi vous étonnez-vous ? a-t-elle répondu avec embarras ; puis-je avoir de l'amitié pour vous sans vous aimer ? - Sans m'aimer d'amitié, Amélie ? lui ai-je demandé d'une voix tremblante. -Oui, d'amitié et jamais autrement [...] <sup>1255</sup>»

Ce dialogue sur l'amitié est en fait l'amplification de ce qui s'était déroulé le matin, au sujet du cahier. L'émotion étant à son comble, Ernest veut quitter cet endroit où ils ont fait halte :

« - Allons retrouver votre oncle, Amélie, lui ai-je dit d'un air sombre, je ne suis plus bien ici. - Allons, m'a-t-elle répondu, sans quitter l'arbre contre lequel elle s'appuyait. - Auparavant, Amélie, levez les yeux sur l'arbre qui vous couvre : c'est un alisier ; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié ; que, dans tous les temps, dans tous les lieux, il nous rappelle l'un à l'autre. - Je vous le promets ; jamais je ne verrai un alisier en fleurs sans penser à vous, sans me reporter à cet instant.<sup>1256</sup> »

Sentant le trouble s'installer, le couple s'évertue à détourner la conversation ; Amélie vante les beautés de la nature :

« - Que la campagne est belle, M. Semler ! Que ces bruyères parsemées de genêts, d'arbousiers et de romarins, sont jolies et variées ! et qu'au pied de ces rocs couronnés de vieux pins et de noirs cyprès, ces prés, tapissés de belles nappes violettes de thym, font un effet doux à l'oeil ! - Je vois surtout ces alisiers, Amélie. - Et moi aussi a-t-elle répondu en souriant, ne craignez pas que je les oublie. »<sup>1257</sup>»

---

<sup>1255</sup> A., VI, Lettre XXXVII, pages 250-251.

<sup>1256</sup> A., VI, Lettre XXXVII, pages 251-252.

<sup>1257</sup> A., VI, Lettre XXXVII, page 253.

Ce passage est significatif de la manière musicale dont Sophie Cottin utilise la langue : la dominante sonore en [i] (« bruyère, arbousiers, jolies, variées, pied, vieux, cyprès, tapissés, violettes, alisiers, Amélie, souriant, oublie »), soulignée par la rime intérieure (« romarins / pins / thym »), par l'écho sonore (« cyprès / près »), et par les [r], dénote une parfaite maîtrise de la mélodie poétique qu'il serait vain de dénigrer en prétextant que le lexique est stéréotypé ; la simplicité du vocabulaire, et notamment de la caractérisation (« belle, jolies, variées, vieux, noirs, belles, doux »), laisse au lecteur la liberté entière de se délecter d'effets sonores (« doux renvoie à la série arbousiers / couronnés / surtout / souriant / oublie »). Le thème de la « promesse de l'alisier<sup>1258</sup> » a quelque chose de profondément romantique (la nature est prise à témoin au travers d'un de ses éléments qui désormais constituera le « référent-signé » codant un sentiment humain).

Semler profite de l'émotion qu'il venait de susciter pour demander à la jeune femme si elle était disposée à épouser M. Watelin : rassuré par la réponse négative de celle-ci, il en vient à la questionner au sujet d'Ernest de Woldemar. Amélie lui fait part de ses craintes : à son retour, Ernest ne risque-t-il pas de tomber amoureux de Blanche, compromettant définitivement le bonheur d'Albert ; Semler tente de la rassurer sur ce point : « si le comte Ernest a les vertus qu'on lui prête, il n'abusera pas de la timidité d'une jeune fille dont le coeur est prévenu pour un autre.<sup>1259</sup> » Lorsqu'ils regagnent enfin le château, M. Grandson les

---

<sup>1258</sup> Comme l'arbousier qui produit des fruits sauvages, rouges et aigrettes, l'alisier (le sorbier cultivé) produit des fruits pareils à de petites poires (les cormes). Il existe un « sorbier des oiseleurs », arbre aux petits fruits orangés, recherché par les oiseaux.

<sup>1259</sup> A., VI, Lettre XXXVII, page 255.

accueille, leur annonçant une nouvelle agréable : Mesdames de Nogent et d'Elmont, en compagnie de M. Watelin doivent faire un petit voyage sur le lac Majeur et dans les îles Borromées<sup>1260</sup>. Grandson a pensé faire plaisir à Amélie en décidant qu'elle y prendrait part : il propose à Semler de se joindre au groupe : « - J'irai, lui ai-je dit. Cette dernière idée me laisse sans courage ; j'irai... Encore quelques jours de bonheur, et puis...<sup>1261</sup>»

Son récit achevé, Ernest s'exalte à la pensée de ce qui l'attend durant cette courte période de joie :

« Je m'assièrai encore près d'elle, je respirerai le même air, j'entendrai sa voix touchante [...] et je la fuirai pour toujours, n'emportant que l'amitié de celle dont l'amour doit rendre un mortel plus heureux que tous les heureux de la terre et du ciel même. Alors, quoi que vous puissiez dire, Adolphe, j'aurai assez fait pour le devoir. <sup>1262</sup>»

La réponse d'Adolphe manque : la Lettre XXXVIII, écrite le 4 mai, par Ernest est menaçante ; la réprimande de son ami le courrouce : si celui-ci ose dévoiler la vérité à Amélie, Ernest épousera la jeune femme, rompant aussitôt tout lien avec sa mère. Le comportement intransigeant d'Adolphe, d'ailleurs, n'a fait que renforcer sa résolution d'accompagner Amélie durant son voyage d'agrément.

Cependant, Amélie reçoit une lettre d'Albert : aucun obstacle n'interdit plus désormais l'union avec Blanche de Geysa ; un courrier d'Ernest est parvenu à Mme de Woldemar : « jamais je ne pourrais aimer ni regretter une femme dont je n'aurais pas été le premier et l'unique

---

<sup>1260</sup>À cette époque, rappelons-le, Sophie Cottin n'avait pas encore visité ces lieux célèbres et ne pouvait les évoquer qu'au travers de témoignages.

<sup>1261</sup>A., VI, Lettre XXXVII, page 258.

<sup>1262</sup>A., VI, Lettre XXXVII, page 259.



amour.<sup>1263</sup>» Dans ces conditions, Mme de Woldemar se déclare prête à solliciter des appuis, à Vienne ; l'Empereur d'Autriche annulera le testament si bien qu'Ernest pourra conserver son titre et Blanche son héritage. Albert manifeste son intention de se rendre sur ses terres de Bohême, négligées depuis le mariage d'Amélie. Le simple prénom de sa nièce irrite Mme de Woldemar qui s'emporte. Albert prend la mouche, mais Blanche, à part, le raisonne : « Que faites-vous, Albert ? m'a-t-elle dit tout bas ; une dispute pareille peut nous perdre, sans servir Amélie [...]»<sup>1264</sup>. Albert achève cette lettre en se réjouissant de l'espérance d'un bonheur désormais possible ; il s'inquiète de la présence auprès d'Amélie de M. Semler. Mais sans doute ce dernier aura-t-il déjà repris ses périples lorsque ce courrier parviendra à sa destinataire. Albert demande à sa soeur de lui pardonner sa dernière lettre qui, sans nul doute, aura fait couler ses larmes.

La Lettre XL est écrite avant que celle d'Adolphe ne soit décachetée (« Au moment de fermer ma lettre, je reçois la tienne du 23 avril<sup>1265</sup>») ; datée du 5 mai, elle témoigne de la confusion des sentiments au sein de laquelle se trouve plongée Amélie :

« Mon frère, sans doute tu as raison de ne pas t'inquiéter : ce que j'éprouve n'est assurément que de l'amitié ; jamais l'amour n'eut cette pure tranquillité, cette pénétrante douceur qui fait qu'on se parle sans trouble, qu'on se cherche sans rougir, et qu'on s'oublie ensemble sans danger.»<sup>1266</sup>

---

<sup>1263</sup>A., VII, Lettre XXXIX, page 6.

<sup>1264</sup>A., VII, Lettre XXXIX, page 9.

<sup>1265</sup>A., VII, Lettre XL, page 16.

<sup>1266</sup>A., VII, Lettre XL, page 11.

Amélie constate combien grande est la sympathie entre elle et Semler : « Oh ! que l'amitié serait douce avec lui ! et que j'aimerais à m'y livrer, si sa jeunesse et l'extrême vivacité de ses sensations pouvaient laisser sans inquiétude sur l'avenir !<sup>1267</sup> » Amélie se dit préservée de tout danger car M. Semler lui a fait un aveu : il aime depuis l'enfance une femme qu'il ne peut effacer de son coeur. D'autre part, elle-même n'a-t-elle pas perdu à jamais la capacité d'aimer : « Albert, sois-en sûr, je n'ai point d'amour pour M. Semler : une longue peine m'a ôté la possibilité d'être sensible encore.<sup>1268</sup> » Enfin, Amélie fait part du projet de voyage auquel M. Grandson a convié Semler : son vieil oncle ne peut plus se passer du jeune homme. Sans doute envisage-t-il de l'unir à Amélie, le préférant à M. Watelin. Mais une union est-elle possible avec un homme qui marque autant de répugnance à l'égard de son fils, Eugène ?

Dans une lettre en deux parties, écrites à deux moments différents de la journée, Ernest fait part à Adolphe des progrès de son amour : le matin, il a surpris Amélie, plongée dans une rêverie mélancolique ; comme il évoquait son départ définitif, la jeune femme a fondu en larmes. Grandson, qui vient d'entrer, l'interroge : est-ce parce qu'Ernest veut empêcher le mariage de Blanche et d'Albert ? Amélie fait part des nouvelles que lui a adressées son frère : tout s'arrange, mais seul le retour à Dresde d'Ernest confirmera la décision prise. Or, le jeune homme retarde inexplicablement son retour. Semler voudrait révéler sa véritable identité, mais il s'abstient de le faire afin de ne pas peiner davantage Amélie. Il observe en silence la jeune femme ; Grandson évoque le retour de Watelin : l'oncle d'Amélie a renoncé à son projet de l'unir à cet homme. Cependant, Semler, en proie à une terrible

---

<sup>1267</sup>A., VII, Lettre XL, page 12.

<sup>1268</sup>A., VII, Lettre XL, page 13.

agitation, est obligé de se retirer, hanté par l'image d'Amélie : il écrit à Adolphe que Mme de Woldemar n'a pas à craindre une trahison de sa part. La seconde partie de la lettre, écrite le soir, est centrée sur l'enfant d'Amélie ; il a trouvé Watelin installé auprès de la jeune femme, le petit Eugène sur ses genoux. Amélie n'a accordé aucune attention à Ernest : « Imaginez, Adolphe, si vous avez à craindre que je veuille jamais m'unir à une femme dont le coeur serait partagé entre le fils de M. Mansfield et moi, et qui pourrait même m'oublier pour lui.<sup>1269</sup> » Toute la matinée, cette situation se prolonge, M. Watelin s'appliquant à amuser Eugène pour mieux courtiser sa mère. Ernest en proie au plus profond dépit, quitte brusquement la compagnie. Son départ a plongé Grandson et Amélie dans l'inquiétude : à son retour, il réplique avec aigreur à la jeune femme qui l'interroge au sujet de sa disparition soudaine. En présence de Grandson, elle déclare, blessée :

« Conçoit-on comment on peut en vouloir à une mère parce qu'elle chérit son enfant ? Peut-on deviner par quelle bizarrerie un travers aussi révoltant s'unit à l'esprit le plus juste, à l'âme la plus excellente ? Ah ! M. Semler, il est des sentiments auxquels on tient beaucoup sans doute ; mais croyez qu'on les sacrifierait sans peine s'ils devaient nuire à d'autres plus anciens et bien plus sacrés.<sup>1270</sup> »

Ernest se retire avec le sentiment de s'être montré injuste : peut-on empêcher la meilleure des femmes d'être une bonne mère ? Mais une union avec Amélie lui semble impossible. Enfin résolu à lire l'histoire d'Amélie, il espère y trouver les forces de rompre définitivement avec elle : « il est temps de tout savoir, de tout apprendre, et de ne craindre aucun des moyens qui pourront me donner la force de partir. Je lirai les amours d'Amélie, je frémirai de l'abîme où j'ai été près de me perdre, et je la

---

<sup>1269</sup>A., VII, Lettre XLI, page 23.

<sup>1270</sup>A., VII, Lettre XLI, page 27.

fuirai [...] <sup>1271</sup>». Il se déclare prêt à assurer le bonheur de Blanche et d'Albert afin qu'Amélie reconnaisse sa véritable nature.

Trois jours se sont écoulés lorsque, le 10 mai, Amélie, affolée, s'adresse à son frère : jours de brouille avec Ernest à laquelle M. Grandson a voulu mettre un terme. Donnant un bal champêtre, il a prié Amélie d'aller inviter « les filles de notre bon curé <sup>1272</sup> » ; mais il a également demandé à Semler d'accompagner la jeune femme. Des paroles ont été échangées qui ont engendré un trouble pesant, puis le pseudo-Semler a suivi Amélie jusqu'au presbytère : le curé « était allé dîner avec ses filles à la Grotte de l'Ermité <sup>1273</sup> ». Sur le chemin malcommode, la mélancolie agite les esprits des deux protagonistes. Soudain un espace dégagé et propice ; Semler jette un regard sur le paysage :

« Aujourd'hui seul avec elle dans un désert, perdus tous deux pour le reste du monde, et dans quelques jours une séparation sans terme entre elle et moi ; ici, loin des regards des hommes, sous une roche sauvage... n'exister que pour elle... oublier l'univers !... Ô ciel ! si tu commandes de renoncer à la félicité, pourquoi me la montres-tu ? <sup>1274</sup> »

Ernest a pris Amélie dans ses bras, impétueusement. Amélie s'arrache à cette étreinte, profondément troublée. Le couple reprend sa route, en direction de la grotte. « J'ai été bientôt rendue auprès de la respectable famille ; mais sa joie, mais ses caresses ne m'ont point calmée [...] <sup>1275</sup> » Aussi Amélie prétexte de vouloir visiter une cataracte située au-dessus de la grotte ; les jeunes filles et Semler la suivent :

---

<sup>1271</sup> A., VII, Lettre XLI, page 28.

<sup>1272</sup> A., VII, Lettre XLII, page 31.

<sup>1273</sup> A., VII, Lettre XLII, page 34.

<sup>1274</sup> A., VII, Lettre XLII, page 36.

<sup>1275</sup> A., VII, Lettre XLII, page 36.

« Je marchais très vite ; je suis arrivée la première, et, pour mieux voir l'effet du torrent qui bouillonne entre deux roches vives taillées à pic, je me suis appuyée, le corps en avant, sur le tronc d'un vieux pin posé sur deux pieux pour servir de balustrade. Il était pourri sans doute : M. Semler, l'ayant vu s'ébranler, s'est élancé vers moi, m'a saisie par le milieu du corps, et m'a arrachée à une mort certaine, car l'arbre est tombé au même instant avec fracas dans le gouffre. «Ah ! je vous dois la vie ! me suis-je écriée. - Amélie, m'a-t-il dit d'une voix basse et oppressée, j'eusse été plus heureux de m'être précipité avec vous»<sup>1276</sup> »

Cet épisode dramatique marque une prise de conscience de la part de l'héroïne : « Ah ! s'il n'eût été que l'homme le plus aimable, il n'aurait pas troublé ma tranquillité ; mais il m'aime, Albert, il m'aime avec excès. La mort lui eût été chère avec moi !<sup>1277</sup> » Voici Amélie littéralement saisie par cette passion qui obscurcit sa conscience. Le bal annoncé a lieu ; Amélie profite d'une courte pause durant cette fête pour rédiger une nouvelle lettre : Semler lui a présenté des excuses. « Je vous pardonne, lui ai-je dit ; mais si mon repos vous est cher, jusqu'à votre départ, qu'il ne soit même plus question d'amitié.<sup>1278</sup> » Amélie annonce également à son frère son départ pour la région des lacs, dès le lendemain. Elle assume des résolutions déchirantes, notamment celle de ne point chercher à retenir Semler.

Dès le premier jour de villégiature, Ernest adresse une longue lettre à Adolphe : « Elle m'aime, Adolphe ; ne me parlez plus de devoir, d'avenir : le devoir est de l'adorer ; l'avenir, de conserver mon amour.<sup>1279</sup> » Cette lettre prend d'abord la forme d'un plaidoyer exalté. Ernest, qui s'est permis de serrer entre ses bras la jeune femme (le récit de cet instant constitue la troisième partie de sa lettre), réprime de son mieux

---

<sup>1276</sup>A., VII, Lettre XLII, page 37.

<sup>1277</sup>A., VII, Lettre XLII, page 39.

<sup>1278</sup>A., VII, Lettre XLIII, page 42.

la violence de son sentiment : « Ah ! vis en paix, beauté céleste ; les feux que tu allumes sont purs comme toi-même<sup>1280</sup>, et ton amant saura sacrifier l'inexprimable félicité de te faire avouer ton amour, à la crainte de voir couler une de tes larmes.<sup>1281</sup> » Or, après minuit, Ernest reprend sa rédaction : il ne peut trouver le sommeil. « C'est en vain que je cherche le repos : je n'en puis plus connaître ; mon sang est embrasé, et la tranquillité de la nuit empire mon mal ; je me figure qu'elle pourrait être là ; je crois la presser sur mon coeur ; les cieux s'ouvrent... Mais je me retrouve seul, et le désespoir s'empare de moi.<sup>1282</sup> » Le voici en proie à un dilemme ; il se perçoit coupable de n'aimer point Amélie comme elle le mériterait : « Oui, je hais, je déteste tout ce qui s'efforce de l'en chasser : la raison, l'honneur, ma mère... Ah ! Malheureux ! qu'oses-tu dire ? Ta mère qui, depuis ton enfance, n'a respiré que pour toi, dont la santé a été détruite en partie par la conduite de cette Amélie [...]<sup>1283</sup> » Ce conflit entre l'amour et le devoir familial\* n'est pas sans rappeler les stances de Rodrigue, même si la transposition s'effectue sur un autre registre. Sans doute peut-on déceler ici l'influence de Corneille dans cette dramatisation lyrique du débat intérieur. À sept heures du matin, alors que tout dort dans la maison, Ernest achève cette lettre interrompue ; il se remémore les événements touchants de la veille : en route pour le lac Majeur, toute la compagnie a fait halte pour déjeuner sur l'herbe ; après ce repas, Ernest a rejoint Amélie : « Amélie rêvait, à quelques pas, assise près du ruisseau. Je lui ai

---

<sup>1279</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 44.

<sup>1280</sup>De telles phrases permettent d'esquisser un parallèle avec l'esthétique particulière à l'Opéra : à l'intérieur du discours que tiennent les personnages, l'on trouve ces « romances » lyriques où le locuteur apostrophe l'amante pour mettre en valeur une de ses qualités morales.

<sup>1281</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 48.

<sup>1282</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 48.

demandé tout bas ce qui l'occupait. «Je regardais couler cette eau, m'a-t-elle dit ; à mon retour elle sera bien loin, et vous aussi : elle, pour ne revenir jamais ; et vous...» Sa voix s'est altérée et ne lui a pas permis d'achever.<sup>1284</sup>»

Or, plus tard dans l'après-midi, Ernest parvient à nouveau à s'isoler et profite d'un moment d'intimité auprès d'Amélie :

« Je me suis assis près d'elle, sur une roche couverte de mousse ; d'épais massifs de châtaigniers, chargés de touffes de liserons et de vigne sauvage, nous cachaient au reste du monde ; j'ai entouré sa taille d'un de mes bras, elle s'en est faiblement défendue : il semblait qu'elle craignît de m'enhardir en me résistant ouvertement. Elle était oppressée ; je distinguais les battements de son coeur à travers la mousseline qui couvrait son sein ; le même ruisseau qui nous avait désaltérés à dîner murmurait à nos pieds. «Amélie, lui ai-je dit, l'eau que vous voyiez tout-à-l'heure a fui loin de nous ; mais pour moi, le bonheur est encore là.»<sup>1285</sup> »

Le décor favorable et suggestif (l'ombrage des châtaigniers est rendu discret par l'enchevêtrement – lascif et sensuellement évocateur – du liseron et de la vigne sauvage qui s'entremêlent) provoque le « franchissement<sup>1286</sup> » : bras passé autour de la taille qui conduit insensiblement à une montée du désir. « Je n'ai plus osé parler, mais j'ai continué à la presser doucement. Je sentais son souffle, je la respirais, peu à peu mon agitation s'est accrue, les désirs frémissaient dans tout mon être [...]»<sup>1287</sup> L'« effet » se combine avec l'abolition de la distance entre ces deux êtres : il ne précède pas, mais suit l'étape précédente, le contact physique suffisant à générer l'émotion, les deux âmes entrant en résonance. C'est une Amélie transfigurée que contemple Ernest, comme

---

<sup>1283</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 49. \* Mme de Woldemar fait appel au sentiment filial d'Ernest pour le contraindre à respecter le devoir familial.

<sup>1284</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 50.

<sup>1285</sup>A., VII, Lettre XLIV, pages 52-53.

<sup>1286</sup>Selon la terminologie de J. Rousset.

<sup>1287</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 53.

si l'amour lui conférait une qualité céleste. « Je croyais connaître Amélie ; ah Dieu ! je croyais la connaître, et je n'avais pas vu encore sur son charmant visage ce mélange d'une pudeur souffrante et de la plus voluptueuse langueur.<sup>1288</sup>» Cette extase fugitive ne dure qu'un bref instant : Amélie implore du regard le jeune homme pour qu'il la libère de cette étreinte. Tandis qu'elle s'éloigne, « me précipitant à genoux devant le siège qu'elle venait de quitter, je l'ai couvert de baisers, de larmes, j'ai exhalé ma douleur par des phrases sans ordre [...]»<sup>1289</sup>

Amélie décrit à son frère son trouble :

« Ô mon frère ! cela finira mal pour moi ; ce n'est plus cette faible préférence que m'inspira jadis M. Mansfield : c'est un sentiment dévorant qui m'égaré, m'embrase ; qui, dans tout l'univers ne me laissant voir qu'un seul objet, et désirer qu'un seul bien, me fera mourir s'il s'éloigne, et lui appartenir s'il demeure...»<sup>1290</sup>

Ainsi Amélie a-t-elle fait la découverte du véritable amour : non pas celui qu'elle avait cru rencontrer jadis ; cette force irrésistible la dévore comme un feu.

Dans la lettre suivante, insensiblement, ce sentiment prend la forme d'une torture morale ; Isola Bella où se promènent les voyageurs n'est qu'un mièvre tableau nimbé par les rayons du couchant : ses touffes de figuiers et ses pins maritimes, harmonieusement disposés, ne parviennent pas à détourner Amélie de son enfer intérieur.

« Mais que me faisait la magnificence de ce tableau ? Je le regardais sans en jouir ; j'étais insensible à tout, excepté aux moindres paroles, aux moindres mouvements d'un seul être ; s'il faisait un pas de mon côté, mon coeur battait avec violence ; s'il s'éloignait, je me sentais

---

<sup>1288</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 53.

<sup>1289</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 54.

<sup>1290</sup>A., VII, Lettre XLV, page 56.



mourir ; s'il fixait ses regards sur moi, je ne pouvais les soutenir ; s'il les détournait sur d'autres objets, j'étais au désespoir.<sup>1291</sup>»

Sur le bateau, une place se libère auprès d'Amélie et, à son grand regret, c'est M. Watelin qui vient l'occuper. Semler ne pipe mot, laissant le doute ronger la jeune femme :

« J'étais oppressée, j'étouffais : cette journée si longue, cette soirée si belle, comme il les a gâtées ! Elles ne reviendront plus ; il partira... Ah ! il ne m'aime point ; j'en suis sûre, il ne m'aime point...<sup>1292</sup>»

Et, en effet, Ernest a pris la résolution de partir ! La Lettre XLVII, adressée à Adolphe, signale qu'il a fait ses bagages et qu'il ne tardera guère à rejoindre son ami à Constance : cette décision découle de la lecture de l'histoire d'Amélie ; jusqu'à cette nuit fatidique, Ernest n'avait pas touché à ce fameux cahier que le brave Grandson lui avait remis : « Vous savez qu'elle l'a permis, m'a-t-il dit, mon ami ; lisez cet écrit : je veux que vous connaissiez parfaitement mon Amélie.<sup>1293</sup>» Cette lecture n'a produit qu'un immense sentiment d'amertume : « je n'épouserai jamais une femme qui a désiré l'amour d'un autre homme, qui a été émue par ses discours, qui s'est vue dans ses bras sans chagrin, et qui a pleuré son inconstance.<sup>1294</sup>» Cependant, le lendemain, Amélie relate à son frère l'événement qui s'est produit au bord du lac, au cours de la nuit ; Semler n'a pu quitter Lugano sans revoir une dernière fois la jeune femme : or, lorsque le couple s'est retrouvé, «le cri seul de l'amour a pu se faire entendre<sup>1295</sup>.» Désormais, Amélie désigne Semler par son prénom, Henry. « Si tu savais comme il m'a juré d'être soumis à mes lois et de

---

<sup>1291</sup>A., VII, Lettre XLVI, page 59.

<sup>1292</sup>A., VII, Lettre XLVI, page 60.

<sup>1293</sup>A., VII, Lettre XLVII, page 63.

<sup>1294</sup>A., VII, Lettre XLVII, page 64.

respecter toujours son amie ! Albert, il m'a promis aussi d'aimer mon fils [...] <sup>1296</sup>». À Adolphe, Ernest présente la situation : « les représentations et les reproches seront inutiles ; mon parti est pris : je serai à Amélie, ou je ne serai jamais à personne [...]. En vain toutes les puissances de la terre, orgueil, devoir, mère, amitié se ligueraient pour me faire enfreindre mon serment. <sup>1297</sup>» Il relate la funeste journée où des larmes ont été versées par Amélie, tandis qu'il tentait vainement de dissimuler les préparatifs d'un départ clandestin ; puis, dans l'attente du moment propice, Ernest s'était rendu au bord du lac, indécis, ne sachant s'il ferait des adieux à Amélie :

« [...] j'y ai promené mes rêveries jusqu'à la nuit sans avoir pu résoudre à quoi je m'arrêterais, lorsqu'enfin, poussé par une fatalité, ou plutôt par un dieu bienfaisant, je me suis avancé vers un enfoncement où quelques roches sauvages forment une retraite propre à la méditation. <sup>1298</sup>»

En ce lieu, il découvre la jeune femme, en proie à une extrême douleur morale : tout dans le cadre participe à cette mélancolie ; le chant des bateliers, la clarté lunaire. L'astre nocturne jette assez de lumière sur la jeune femme pour qu'Ernest ne perde aucun des mouvements d'Amélie. Les larmes coulent ; lorsqu'Ernest veut serrer la main de l'héroïne avant de partir : « Elle me l'a donnée ; elle était froide et mouillée de ses pleurs. <sup>1299</sup>» Le geste provoque un aveu mutuel d'amour. Ernest se jette alors aux pieds d'Amélie pour prononcer le serment de ne pas la quitter. Il interroge Adolphe ; sa mère acceptera-t-elle qu'il renoue avec celle qui lui était destinée (elle est malade et le choc ne risque-t-il pas d'être fatal ?) : « Une illustre alliance la touchera-t-elle plus que la

---

<sup>1295</sup> A., VII, Lettre XLVIII, page 66.

<sup>1296</sup> A., VII, Lettre XLVIII, page 67.

<sup>1297</sup> A., VII, Lettre XLIX, page 68.

<sup>1298</sup> A., VII, Lettre XLIX, page 71.

<sup>1299</sup> A., VII, Lettre XLIX, page 73.

conservation de son fils ?<sup>1300</sup>». Dans la Lettre L, Ernest décrit l'atmosphère d'insouciance qui préside à ce séjour en Italie : comme Grandson verse du vin doux en invitant la compagnie à boire au mariage du frère d'Amélie et plaisante au sujet d'Ernest de Woldemar, Semler souhaite soudain révéler sa véritable identité ; il interroge la jeune femme : que se serait-il passé si, chez Mme de Simmeren, Ernest était arrivé à l'improviste et que, mutuellement séduits, Amélie et le jeune homme s'étaient réconciliés ? La réponse d'Amélie dissipe les illusions d'Ernest : « plutôt que de laisser entrer dans sa famille la veuve de M. Mansfield, elle verrait, sans s'attendrir, mon désespoir, ma mort, et peut-être celle de son fils.<sup>1301</sup>» Car l'orgueil démesuré de Mme de Woldemar passe avant l'amour qu'elle porte à son fils. Malgré cette déclaration, Ernest ne désespère pas de surmonter tous les obstacles ; il décide de ne dévoiler son identité qu'au moment opportun, lorsque toutes les difficultés seront aplanies.

La voix d'Adolphe se fait enfin entendre : depuis Constance, le 13 mai, il avertit son ami que Mme de Woldemar s'inquiète. Il joint à sa missive celle de la mère d'Ernest. S'il ne lui a pas répondu jusqu'à présent, c'est qu'il ne comprend rien à son langage, ni à son état, qualifié de « frénésie ». Adolphe quitte Constance pour se rendre chez Mme de Simmeren et pour la première fois de sa vie, il verra sa mère : « c'est là qu'il me faudra demander la bénédiction de celle dont la faiblesse m'a dévoué à l'opprobre. [...] Honneur ! toi qui depuis mon enfance m'as tenu lieu de naissance, de parents, de richesse, me laisseras-tu fléchir le genou devant celle qui t'outragea ?<sup>1302</sup>» L'intransigent jeune homme déplore qu'en cette

---

<sup>1300</sup>A., VII, Lettre XLIX, page 73.

<sup>1301</sup>A., VII, Lettre L, pages 78-79.

<sup>1302</sup>A., VII, Lettre LI, pages 82-83.

circonstance son ami ait déserté, le laissant seul affronter cette situation : « Hé bien, puisque tout m'abandonne, je saurai me suffire à moi-même, et remplir courageusement ma destinée en luttant seul contre l'adversité. N'ai-je pas été jeté seul dans le monde ?<sup>1303</sup>» Paroles romantiques qui caractérisent un type de héros porteur d'une malédiction sociale, d'une tare, d'une tache.

Mme de Woldemar, en effet, a adressé une lettre pressante à son fils ; depuis trois mois, elle l'attend : « Je ne vous cache point que ma santé est dans un état déplorable : depuis le crime d'Amélie elle ne s'est jamais bien remise ; les inquiétudes que vous me causez peuvent empirer mon état.<sup>1304</sup>» Cette lettre provoque un émoi chez Ernest dont témoigne Amélie : alors qu'il s'occupait du petit Eugène avec tendresse, Ernest a reçu la missive ; Amélie l'a vu pâlir, puis s'éloigner précipitamment. Aussi s'interroge-t-elle : est-ce cette femme qu'il a aimée dans l'enfance qui fait un retour inopiné dans sa vie ? L'inquiétude est à son comble lorsque le jeune homme revient pour réclamer « un moment d'entretien » : le bref *post-scriptum* de la Lettre LIII, écrit à minuit, tombe comme un couperet. « Albert, tout est fini : il a refusé ma main que mon oncle a voulu lui donner.<sup>1305</sup>» Grandson, furieux, a chassé Ernest. Or celui-ci adresse trois billets successifs à Amélie, de plus en plus pressants, où il l'invite à le rejoindre « sous la roche du lac », la menaçant, dans le dernier, de faire irruption dans la maison si elle ne se rend au rendez-vous ! En attendant cette rencontre, il commence à rédiger une lettre à l'intention d'Adolphe (Lettre LIV) : « Ah ! pourquoi, Adolphe, m'envoyâtes-vous ce funeste papier ? Ne saviez-vous pas que c'était la mort

---

<sup>1303</sup>A., VII, Lettre LI, page 83.

<sup>1304</sup>A., VII, Lettre LII, page 85.

<sup>1305</sup>A., VII, Lettre LII, page 89.

qu'il contenait ?<sup>1306</sup>» L'agitation extrême où il se trouve plongé le pousse à revisiter les lieux où s'est noué son amour pour Amélie : la grotte, les bords du lac. Il tente d'éteindre le feu qui le brûle en plongeant dans les eaux, puis reprend sa plume. Il relate alors ce qui s'est passé lorsqu'il a reçu la lettre de Mme de Woldemar : le désarroi moral étant à son comble, il a décidé de temporiser, en prétextant que la santé de Mme Semler, sa mère, l'obligeait à s'éloigner. Mais en présence d'Amélie, la voix lui a manqué : « et penchant ma tête sur les genoux de mon amie, j'y ai versé un torrent de larmes ; les siennes ruisselaient le long de mes joues, et je les sentais tomber sur mon cou.<sup>1307</sup>» Bientôt, le couple a échangé les plus tendres promesses : au retour de Semler, tout s'éclaircira. Mais Grandson est entré inopinément, surprenant ces tendres effusions : Amélie s'est levée, rougissant. Son oncle a rassuré le couple : rien ne pouvait lui faire davantage plaisir que l'union de ces deux cœurs. Sous le coup de l'émotion, tous les trois ont versé d'abondantes larmes. Grandson a demandé alors à fixer la date du mariage, mais Semler s'est fermé : Amélie a défendu le jeune homme, préoccupé par l'état de sa mère, au chevet de laquelle il devait se rendre. Mais Grandson a exigé que Semler lui fasse voir la lettre de sa mère, pour preuve de sa bonne foi. Devant son refus, il l'a traité de fourbe. Au terme d'une explication dramatique, où Semler a juré n'être pas marié et être un homme d'honneur, Grandson a posé un ultimatum : « - Hé bien, si les choses sont ainsi, rendez-vous tous deux avec moi, ce soir à minuit, dans l'église des pères Récollets ; un moine y bénira votre union : en sortant de la cérémonie, vous partirez sur-le-champ pour vous rendre chez vos parents<sup>1308</sup>».

---

<sup>1306</sup>A., VII, Lettre LIV, page 93.

<sup>1307</sup>A., VII, Lettre LIV, page 102.

<sup>1308</sup>A., VII, Lettre LIV, page 111.

À Adolphe, Ernest décrit son dilemme : épouser Amélie sous son faux nom, ou bien lui révéler la vérité ? « Si je conserve mon faux nom, j'irai donc tromper, jusqu'au pied des autels, la femme que je respecte, que j'idolâtre ; elle me croira son époux, et je ne serais qu'un vil séducteur ; elle se reposera avec confiance sur un titre sacré et ce titre sera un parjure.<sup>1309</sup>» Mais ces hésitations ont provoqué l'irritation de Grandson : « Je m'y attendais, a interrompu M. Grandson avec une fureur qu'il ne pouvait plus maîtriser ; il vous refuse. J'ai voulu voir jusqu'à quel excès il poussait l'outrage.<sup>1310</sup>» Littéralement expulsé, Semler, séparé d'Amélie, quitte la chambre, brisé, pour se retirer dans la fameuse grotte « témoin du premier aveu d'Amélie ». Amélie défaille, mais promet d'écrire au jeune homme avant son départ, tandis que celui-ci lui promet de se justifier.

Or, Ernest a attendu en vain la venue de la jeune femme à laquelle il a adressé des billets pressants :

« Hier, en vain j'ai attendu Amélie pendant une heure entière, prêtant l'oreille au moindre bruit ; le mouvement de l'air, des eaux, celui d'une marche éloignée me causaient de si horribles palpitations, que mon sang, se portant avec impétuosité à ma tête et à ma poitrine, m'empêchait de distinguer jusqu'au bruit qui m'avait frappé. Couché sur la terre, je semblais immobile, tandis que tout ce que la douleur a de poignant s'était retiré vers mon coeur pour le déchirer.<sup>1311</sup>»

Aussi met-il sa menace à exécution en pénétrant dans la demeure, en dépit de l'interdiction de M. Grandson. Le valet signale qu'il n'a pas transmis les billets en raison de l'état de sa maîtresse. Ernest griffonne alors quelques mots avec un crayon : il se trouvera sur la terrasse d'Amélie à minuit. Après avoir soudoyé le domestique pour qu'il remette à la jeune femme les différents billets, il va quérir un bateau afin

---

<sup>1309</sup>A., VII, Lettre LIV, page 112.

<sup>1310</sup>A., VII, Lettre LIV, page 113.

de pouvoir se rendre au nouveau rendez-vous qu'il vient de fixer. Le pseudo Henry Semler s'enveloppe la tête dans son manteau et attend ; soudain paraît la jeune femme :

« »Henry, que me voulez-vous ? Me voilà.» Le son de cette voix a tout changé ; le monde où j'étais a disparu ; la peine est sortie de mon coeur ; une vision céleste m'enlevait aux supplices de l'enfer, pour me transporter dans les régions de la félicité [...].<sup>1312</sup>»

Les larmes coulent abondamment : « Qu'elle était belle ! Quel feu brillant à travers ses paupières humides !<sup>1313</sup>» Semler jure à Amélie de n'avoir jamais d'autre épouse : « t'engages-tu par les mêmes serments, et acceptes-tu ma foi ?<sup>1314</sup>» Le jour qui point suggère au lecteur que les deux personnages ont franchi un seuil fatidique et sont devenus amants, même si l'auteur voile la réalité sexuelle de leur acte : « Maintenant que le ciel a entendu nos vœux, que je suis ton épouse, que nous ne devons plus avoir qu'un coeur et qu'une existence, quand tu vas me quitter, dis-moi en quel lieu habite ta mère, et où j'adresserai les lettres qui vont devenir, hélas ! la seule consolation de ton absence.<sup>1315</sup>» Cette exigence ranime les douloureuses hésitations d'Ernest : lui apprendre qu'il n'est autre que le fils honni de la cruelle Mme de Woldemar lui paraît au-dessus de ses forces. D'autant que cette révélation terrible risque de foudroyer la jeune femme : « je n'ai pu douter que, dans un pareil moment, le nom d'Ernest ne lui donnât la mort.<sup>1316</sup>» Un dialogue s'engage, poignant. Un nom vient à l'esprit du faux Henry Semler qu'il donne en pâture à la jeune femme :

---

<sup>1311</sup>A., VII, Lettre LVI, pages 118-119.

<sup>1312</sup>A., VII, Lettre LVI, page 122.

<sup>1313</sup>A., VII, Lettre LVI, page 123.

<sup>1314</sup>A., VII, Lettre LVI, page 123.

<sup>1315</sup>A., VII, Lettre LVI, page 123-124.

<sup>1316</sup>A., VII, Lettre LVI, page 125.

« Elle a jeté un cri. «Adolphe de Reinsberg, l'ami d'Ernest, le second fils de madame de Woldemar ! - Ah ! malheureuse, malheureuse !» et elle est tombée évanouie sur le plancher. »

Or le cri poussé par Amélie réveille ses domestiques : Ernest, sur le point d'être surpris par Grandson qui accourt, plonge dans le lac afin de ne pas compromettre son amie, et rejoint sa barque à la nage<sup>1317</sup>. À peine achevée cette lettre à Adolphe, Ernest, faisant allusion à « cette nuit de délices et de désespoir » qui les a réunis, écrit à Amélie pour la convaincre de fuir avec lui :

« [...] ôtons à nos tyrans tout moyen de troubler notre bonheur. Ici, nous sommes encore trop près d'eux, ils pourraient nous atteindre : fuyons au bout de l'univers ; allons consacrer nos noeuds sous un autre hémisphère ; nous serons tout l'un pour l'autre, et nous oublierons ce monde où il faut dissimuler, souffrir, être oppresseur ou victime.<sup>1318</sup>»

Mais Amélie refuse (Lettre LVIII) ; puisqu'Adolphe est le fils de Mme de Simmeren, son amie, le consentement maternel semble assuré : « [...] madame de Woldemar, qu'aucune puissance humaine ne pourrait fléchir en ma faveur, n'a heureusement d'autre pouvoir sur toi que celui que ta reconnaissance consent à lui donner, et tu ne lui accorderas certainement pas celui de disposer de notre sort.<sup>1319</sup>» Ce thème de l'incompréhension, instaurée par le mensonge, joue un rôle important dans la narration : Amélie demande à

---

<sup>1317</sup>« À un petit quart de lieue. », (page 128). La lieue terrestre est certes plus courte que la lieue marine, mais cela représente tout de même 8 à 900 mètres parcourus en pleine nuit, ce qui fait d'Ernest un jeune homme vigoureux, sportif ; mais il est vrai que c'est un Allemand ! Souvenons-nous des immenses difficultés rencontrées par la Grande Armée (voire par la Navy britannique), à cette même époque, pour trouver des nageurs parmi les contingents enrôlés.

<sup>1318</sup>A., VII, Lettre LVII, page 130.

<sup>1319</sup>A., VII, Lettre LVIII, page 133.



{Adolphe{Henry{Ernest de Woldemar}Semler}de Reinsberg}

d'obtenir sur-le-champ le consentement de Mme de Simmeren : « Tu m'aimes, je t'ai rendu heureux : sois tranquille.<sup>1320</sup>» Aussi, consterné, Ernest s'adresse-t-il au véritable Adolphe pour implorer sa complicité : il ne faut point détromper Amélie jusqu'au moment où lui-même aura réussi à persuader sa mère de changer d'attitude ; or, comme Adolphe recevra les lettres d'Amélie, il devra les retourner à Ernest et la correspondance de ce dernier suivra la même voie, d'Adolphe à Amélie. En cas de refus : « je ne verrais plus en vous le compagnon de ma jeunesse, mais un bourreau, un assassin ; je vous poursuivrais comme tel jusqu'au bout du monde, et je verserais votre sang...<sup>1321</sup>» ; mêlant la menace à l'imploration la plus pathétique, Ernest supplie Adolphe de ne point mettre en danger la vie d'Amélie dont la vertu ne mérite pas un tel châtement : « Si elle eût partagé mon délire, tu me perdais pour toujours : je me déshonorais, je brisais ton coeur, j'enfonçais un poignard dans celui de ma mère, je devenais ravisseur, parricide [...]<sup>1322</sup>» Cette exacerbation des sentiments caractérise le romantisme : Ernest porte la marque d'une passion ombrageuse et tourmentée, guettée par le déséquilibre mental, dont les accents désordonnés témoignent des horizons neufs qui pénètrent la littérature de cette période.

Ernest se hâte de rassurer Amélie : « Ô toi à qui je ne sais quel nom donner, car ceux d'amie, de maîtresse, d'épouse, ne satisfont pas assez mon amour ; toi, âme de ma vie, que jamais l'ombre d'un repentir n'arrive jusqu'à ton coeur, et garde-toi de croire que Dieu puisse nous faire un crime sur la

---

<sup>1320</sup>A., VII, Lettre LVIII, page 135.

<sup>1321</sup>A., VII, Lettre LIX, page 137.

<sup>1322</sup>A., VII, Lettre LIX, page 138.

terre, de cet amour qui doit être notre récompense dans le ciel.<sup>1323</sup>» Son abandon, loin d'avoir amoindri la passion d'Ernest, a accru son amour. Il recommande à la jeune femme de ne rien dire à Albert.

Amélie n'y est certes pas disposée, comme elle le fait bien remarquer dans sa réponse : « Adolphe ! Crains-tu que je veuille dévoiler ma honte ?<sup>1324</sup>» Les sentiments vertueux qui l'habitent encore lui interdisent de se croire innocente. Aussi exige-t-elle que le jeune homme lui écrive souvent pour qu'elle ne se sente pas méprisée.

À chacune des étapes de son parcours, Ernest adressera une lettre passionnée à Amélie (Lettres LXII, de Coire, LXIII, de Feldkirch, LXIV, de Bregentz « pendant qu'on change de chevaux ») : ses serments renouvelés témoignent de son ardeur, mais pourquoi cherche-t-il à convaincre sa correspondance qu'il faut à tout prix « désarmer le ressentiment de Mme de Woldemar<sup>1325</sup>» ? Lorsqu'Amélie reçoit ces trois lettres, elle manifeste son incompréhension : « Ah ! malheureux qu'oses-tu dire ? S'il était vrai, quel serait mon espoir ? La connais-tu, cette madame de Woldemar ? Sais-tu combien elle me hait ? Sais-tu à quel point elle est implacable ?<sup>1326</sup>» Mais Amélie s'empresse de rassurer le pseudo-Adolphe : Mme de Simmeren est la seule qui puisse braver Mme de Woldemar. À moins que... L'étrange correspondance que lui a adressée le jeune homme conduit Amélie à soupçonner quelque secret : c'est pourquoi elle le presse de dissiper au plus vite ces doutes. Le mois de mai touche à sa fin et la Lettre LXV marque la fin de la villégiature à Lugano : Amélie avertit son correspondant qu'il faudra désormais lui écrire au château de son oncle.

---

<sup>1323</sup>A., VII, Lettre LX, pages 139-140.

<sup>1324</sup>A., VII, Lettre LXI, page 142.

<sup>1325</sup>A., VII, Lettre LXIV, page 150.

Le même jour, Albert poste une lettre à Prague : il se trouve, on le sait, sur ses terres de Bohême. En raison de ses déplacements, il a reçu le courrier avec retard ; la Lettre LIII, partie de Lugano le 23 mai<sup>1327</sup>, vient de lui parvenir : Amélie y relatait, de façon peu circonstanciée, le refus de Semler de l'épouser. Albert manifeste son intention de rejoindre au plus tôt sa soeur ; sans doute est-elle affectée par ces événements, mais, affirme-t-il, « je suis fier de toi : car en aimant beaucoup, tu as su te conserver pure et sans tache<sup>1328</sup>». Albert s'engage à servir de son mieux les intérêts de la jeune femme, en rencontrant Semler : « qu'il me sera doux de dévouer mon temps, ma fortune, ma vie, à briser les obstacles qui te séparent de lui, et à ramener aux pieds de la femme qui n'a point sacrifié sa vertu à l'amour, l'homme qui a mis le devoir au-dessus du bonheur !<sup>1329</sup>» Il explique longuement à Amélie le désavantage qu'éprouve une femme tendre à céder aux désirs de son amant ; cet abandon refroidit l'homme et s'il reste fidèle, c'est parce que l'honneur l'y détermine : « ce n'est jamais qu'à regret qu'il devient l'époux de celle qui lui a tout accordé.<sup>1330</sup>» En guise de conclusion, Albert fait allusion à Mme de Woldemar dont la santé est fort altérée et qui vit dans l'attente de son fils.

Cette lettre qu'Amélie découvre à son arrivée au château de Grandson, le 6 juin, produit une véritable secousse : « La foudre est

---

<sup>1326</sup>A., VII, Lettre LXV, page 151.

<sup>1327</sup>Ce qui constitue un renseignement intéressant sur la rapidité du courrier à cette époque (même si les données fournies par Sophie Cottin sont imaginaires) : de Lugano à Dresde, puis à Prague, cette lettre aura mis sept jours, à une époque où, ni le train, ni l'avion n'existent, où les routes sont malaisées, où les frontières sont fermées. Comme le souligne René Pomeau (*op.cit.*, page 70) : « Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la technologie des communications favorise l'échange épistolaire. Les relations postales sont devenues, du moins dans la partie occidentale de l'Europe, régulières et assez sûres : le courrier arrive tous les jours au village proche du château de Mme de Rosemonde.»

<sup>1328</sup>A., VII, Lettre LXVI, page 156.

<sup>1329</sup>A., VII, Lettre LXVI, page 157.

tombée sur ma tête.<sup>1331</sup>» L'oeil perspicace d'Albert saura lire sur le front de sa soeur sa faute irréparable ; elle adresse à son amant une déclaration pathétique : « souviens-toi que je t'ai livré toute ma destinée, que tu en répons dans cette vie, et peut-être au-delà [...]»<sup>1332</sup>. Dans ces conditions, s'il l'abandonnait maintenant, la mort serait la seule issue, préférable à l'infamie. Or, celui à qui elle s'adresse lui avait demandé si en cas d'échec de ses démarches elle consentait à fuir avec lui : « Si l'obstacle vient de ta mère, je ne t'épouserai jamais ; s'il vient de madame de Woldemar, je suis prête à te suivre.<sup>1333</sup>» La dimension dramatique de la situation repose entièrement sur l'aspect paradoxal de cette affirmation : l'obstacle, s'agissant d'Ernest, provient à la fois de sa mère et de Mme de Woldemar (puisqu'il s'agit de la même personne).

Du château de Simmeren, le véritable Adolphe adresse deux lettres d'Amélie à Ernest : sa propre missive (Lettre LXVIII), moralisatrice fustige cette « passion frénétique » à laquelle le jeune homme a tout sacrifié. Amélie, certes, est digne d'estime, « mais vous, qui vous êtes rabaisé au point d'avoir besoin de recevoir d'une maîtresse des leçons de courage et d'honneur, vous, Ernest, vous me faites pitié.<sup>1334</sup>» Le

---

<sup>1330</sup>A., VII, Lettre LXVI, page 159.

<sup>1331</sup>A., VII, Lettre LXVII, page 160.

<sup>1332</sup>A., VII, Lettre LXVII, page 161.

<sup>1333</sup>A., VII, Lettre LXVII, page 162.

<sup>1334</sup>A., VII, Lettre LXVIII, page 163.

vertueux Adolphe éprouve, par ailleurs, un sentiment pénible en présence de sa mère :

« Ah ! si vous saviez ce qu'est le malheur d'être aux pieds d'une mère qu'on ne peut estimer, de porter l'affliction au sein de celle qui nous donna la vie, de ne trouver aucune parole pour la consoler, et enfin de se sentir coupable pour trop aimer la vertu, vous verriez peut-être que les douleurs de l'amour ne sont pas les plus cuisantes.<sup>1335</sup>»

À Amélie, Ernest adresse une lettre rassurante : son amour est toujours aussi fort. Elle a, en effet, deviné son secret : il a promis une entière obéissance à Mme de Woldemar ; or, sa mère pourrait intervenir et le dégager de ce serment, mais pour l'heure elle est malade. Il prie la jeune femme de ne rien révéler à Albert car il se charge de lui ouvrir son cœur. Cette lettre, Ernest l'envoie à Adolphe, pour qu'il la transmette : « il me faut atteindre au faite du bonheur, ou tomber dans l'abîme : il me faut Amélie ou la mort.<sup>1336</sup>» Il n'a pu encore parler sérieusement avec sa mère, Mme de Woldemar, alitée à son arrivée. Certes, si son état s'est amélioré, « elle affecte de ne m'entretenir que de voyages, d'affaires et d'espérances d'avancement à la cour : je lui réponds à peine, et j'ai l'air si triste, si malheureux, qu'assurément sa tendresse devrait s'en alarmer, si son ambition ne s'en inquiétait pas.<sup>1337</sup>» À l'occasion d'un dîner de famille, Mme de Woldemar s'est inquiétée de savoir ce que son fils pensait de Blanche de Geysa : comme Ernest lui a confirmé qu'il ne songeait nullement à revendiquer cette jeune fille, afin de ne pas nuire au bonheur d'Albert, Mme de Woldemar a évoqué la cassation du testament, en bonne voie, l'empereur n'y faisant aucune difficulté. Puis,

---

<sup>1335</sup>A., VII, Lettre LXVIII, page 165.

<sup>1336</sup>A., VII, Lettre LXX, page 171.

<sup>1337</sup>A., VII, Lettre LXX, page 172.

comme Mme de Woldemar songeait à envoyer son fils à Vienne et peut-être à s'y fixer, elle-même, définitivement :

« Quoi ! madame, abandonner votre patrie ! quitter le séjour de Dresde ! - Dresde, témoin de l'affront qu'une fille criminelle a fait à notre famille, m'est devenu depuis longtemps odieux ; et, en m'éloignant du lieu où je l'endurai, j'espère que le souvenir m'en sera moins présent. - Se peut-il, madame, que le temps, qui détruit tout, vous ait laissé votre haine, et que les malheurs d'Amélie...<sup>1338</sup>»

Le nom de la jeune femme suffit à mettre hors d'elle Mme de Woldemar. Cette position intransigeante ne peut que réduire au silence Ernest qui sombre dans l'abattement le plus complet ; Blanche, durant cette même soirée a remarqué l'état de son cousin et reçu l'aveu qu'une « violente passion » le faisait souffrir ; une telle sensibilité émeut la jeune fille : « Quel dommage que vous ne soyez pas revenu quelques années plus tôt, avant que votre coeur fût engagé, quand Amélie était libre encore ! Vous l'eussiez aimée sans doute ; elle vous eût aimé, j'en suis sûre.<sup>1339</sup>» La conversation a roulé sur Amélie et Ernest était près d'avouer à sa cousine que l'objet de son amour n'est autre que la soeur d'Albert. À ce moment précis, Mme de Woldemar a appelé son fils, le rabrouant de paraître faire une cour assidue à une femme à laquelle il a renoncé officiellement.

L'attitude de Mme de Woldemar interdit ainsi toute initiative : au sortir du déjeuner, Ernest a reçu la lettre d'Adolphe, mais a refusé d'en dévoiler la teneur à sa mère. Il affirme avoir pris une résolution :

« La crise sera violente ; peut-être entraînera-t-elle la mort de l'un ou de l'autre, ou plutôt de tous deux : car lequel de nous pourrait survivre à l'autre ? Ô mon Amélie ! mourir avec toi ne m'effraie pas ; pardonne seulement mes torts, quitte la vie sans douleur, laisse moi te suivre, et le

---

<sup>1338</sup>A., VII, Lettre LXX, page 174.

<sup>1339</sup>A., VII, Lettre LXX, page 177.

cercueil où je reposerai entre tes bras me paraîtra bien plus doux que le haut rang que je ne partagerais pas avec toi...<sup>1340</sup>»

La Lettre LXXI, adressée à Adolphe{Ernest} par Amélie, le 29 juin, relate les retrouvailles de la jeune femme avec son frère : Grandson lui a dépeint Henry Semler sous les traits les plus noirs. Interrogeant sa soeur, Albert a deviné sa faute : « Depuis ce moment, il ne questionne plus, son air est plein d'indulgence, il me traite avec la plus tendre bonté ; mais je vois dans ses yeux une sombre tristesse, plus cruelle à mon coeur que les plus cruels reproches.<sup>1341</sup>» Amélie a appris l'arrivée d'Ernest à Dresde par le courrier que Blanche adresse à Albert. La jeune fille, qui ne tarit pas d'éloges au sujet du fils de Mme de Woldemar, parle avec intérêt du jeune homme accablé par une sombre mélancolie ; aussi Amélie demande-t-elle à son frère de retourner à Dresde au plus vite, de crainte que sa fiancée ne tombe sous le charme d'Ernest. La conclusion de la lettre laisse percer une certaine amertume à l'égard de la destinée :

« Ô Dieu suprême ! je ne murmure point contre toi ; cependant je ne l'avais pas demandée cette existence, que tu n'as remplie que de jouissances sans sécurité, et de maux sans remède.<sup>1342</sup>»

Or, pendant qu'Amélie écrivait cette lettre, à Dresde, des événements d'une grande intensité dramatique étaient survenus : c'est Ernest qui les raconte au véritable Adolphe dans la Lettre LXXII. En effet, en cette nuit du 28 juin, tandis que, fébrilement, le jeune homme trace ces lignes, l'ultime explication se prépare ; Ernest a reçu un billet de sa mère qui lui accorde une audience :

---

<sup>1340</sup>A., VII, Lettre LXX, page 182.

<sup>1341</sup>A., VII, Lettre LXXI, page 186.

<sup>1342</sup>A., VII, Lettre LXXI, pages 189-190.

« Demain matin, descendez à dix heures dans mon cabinet ; nous serons seuls ; je vous promets de vous écouter avec patience me parler d'Amélie et de votre amour.<sup>1343</sup>»

Mme de Woldemar est donc enfin au courant : les nerfs du lecteur seront mis à rude épreuve par la narration de cette révélation pénible. Les remontrances d'Adolphe avaient incité Ernest à tout avouer, mais il avait trouvé sa mère souffrante :

« [...] elle me pria de lui donner le bras pour aller faire le tour de son parterre, dans l'espoir que le grand air diminuerait l'oppression qui l'étouffait.<sup>1344</sup>»

Le jeune homme, au bras de sa mère, l'entraîne vers le parc, n'osant proférer une seule parole. Soudain, en proie à une véritable secousse électrique, Mme de Woldemar entre dans un état de fureur :

« - Bon Dieu ! s'écria-t-elle sans me répondre, est-ce là le zèle, est-ce là la soumission que je devais attendre d'un serviteur qui vit depuis trente années dans ma maison ? Quoi ! malgré mes ordres, ce bosquet subsiste encore ! Guillaume m'a désobéi, Guillaume m'a trompée ; il en sera puni, et ne passera pas une nuit de plus chez moi.<sup>1345</sup>»

L'on doit se souvenir ici de la pathétique Lettre VII : Amélie pénétrant clandestinement dans le parc afin de se recueillir dans la crypte du château, sur le tombeau de son père, avait traversé, guidée par Guillaume, ce bosquet de tilleuls qui porte son nom. Ces arbres devaient depuis longtemps être détruits, par ordre de Mme de Woldemar ! Aussi, cette dernière, s'adresse-t-elle aussitôt au pauvre vieillard d'un ton cassant :

« - Guillaume, lui dit-elle du ton le plus sévère, vous voyez les reproches que j'ai à vous faire, et que, si je vous traitais comme vous le méritez, je

---

<sup>1343</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 210.

<sup>1344</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 192.

<sup>1345</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 193.



vous chasserais à l'instant même ; cependant, en considération de vos longs services, de votre âge et de votre famille, je puis vous faire grâce, pourvu que, devant moi, à la tête de ces ouvriers que je vois là-bas, vous abattiez sur-le-champ cet odieux bosquet.» Le bonhomme se mit à pleurer : «Faut-il donc sortir de cette maison où je croyais mourir ? - Vous hésitez, Guillaume ! - Hélas ! madame, comment avoir le courage de détruire tout ce qui reste de ma jeune maîtresse.<sup>1346</sup>»

Guillaume se jette aux pieds d'Ernest et le supplie de faire épargner ce bosquet où, il y a un an, Amélie avait fait une promenade :

« - Il y a un an ! interrompit impétueusement ma mère. Qu'entends-je ? Amélie est venue ici il y a un an ! vous lui avez permis d'entrer chez moi ! nous avons respiré le même air ! la même terre nous a portées !<sup>1347</sup>»

Le torrent de larmes que verse le vieillard ne parvient pas ébranler la résolution de Mme de Woldemar qui, victime d'une attaque, repousse le bras du vieillard :

« - Oui, mon fils, tu me suffiras ! mon fils ! mon seul bien, mon unique consolation !... viens mon Ernest, viens te presser sur le sein de ta mère, et par ton respect et tes caresses en chasser le trouble et l'indignation !<sup>1348</sup>»

Le lendemain, le médecin qu'on est allé aussitôt quérir à Dresde revient en compagnie de la famille de Geysa, dont Blanche avec qui Ernest évoque tendrement le souvenir d'Amélie. Le médecin préconisant une convalescence pour Mme de Woldemar, M. De Geysa propose aimablement d'emmener toute la société sur ses terres. Cependant, Ernest propose son aide au pauvre Guillaume, licencié pour

---

<sup>1346</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 194.

<sup>1347</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 195.

<sup>1348</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 196.

désobéissance : il envisage de le prendre à son service si les événements le contraignent à fuir avec sa bien-aimée.

À Lunebourg, l'on visite le château : dans les appartements du comte Albert trône un portrait, grandeur nature, d'Amélie. Surpris, Ernest éprouve un véritable choc :

« [...] cette vue me jeta dans un tel délire, que, sans songer que ma mère pouvait m'entendre, j'étendis les bras vers le portrait en m'écriant : *C'est elle !* Ma mère me jeta un regard terrible, et appelant le concierge qui était demeuré en arrière avec les autres personnes, elle lui dit : « Le comte de Lunebourg ne vous a-t-il point donné l'ordre d'arracher d'ici cette odieuse image ? - Madame ne sait donc pas que c'est le portrait de sa soeur, de la jeune comtesse Amélie ? - Dites de madame Mansfield, interrompit ma mère d'une voix tremblante de colère [...]»<sup>1349</sup>

Ernest doit aller cacher ses pleurs au plus profond du parc ; puis, en secret, il revient dans cette pièce, contempler son amour. Le concierge le laisse entrer :

« Ah ! monsieur le comte, s'écria-t-il au moment de sortir, c'était vous, à ce qu'on dit, qui deviez épouser ma jeune maîtresse. Quel dommage que cela ait tourné ainsi ! Il y a eu bien du malheur dans tout cela ! - Oh ! oui, bien du malheur, ai-je répété avec un cri douloureux [...]»<sup>1350</sup>

Resté seul, prostré, Ernest arrose le plancher de ses larmes, oubliant le temps qui s'écoule : or, la porte s'ouvre et Mme de Woldemar le surprend :

« - Ma mère, je vais tout vous dire. - Non, malheureux ! ne me dis rien : veux-tu que je te haisse aussi ? - Ô ma mère ! parlez-vous donc toujours de haine ? Votre coeur n'est-il pas las de haïr ? N'aurez-vous aucune pitié de moi ? Et les longues souffrances d'Amélie ne vous feront-elles jamais pardonner une erreur de jeunesse ? Regardez-la, ma

---

<sup>1349</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 201.

<sup>1350</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 203.

mère : peut-on la voir sans l'aimer ? Regardez-la : elle souriait alors, maintenant elle pleure.<sup>1351</sup>»

L'extrême tension de cette scène porte à son paroxysme le pathétique du discours ; Mme de Woldemar fait front et s'exclame « Plutôt mourir que de céder ! ». Son fils fait écho à cette exclamation terrible :

« *Plûtôt mourir que de céder !* Reçois-en le serment, ô Amélie ! ai-je ajouté en tombant à genoux devant le portrait ; plutôt que de souffrir qu'un ressentiment aveugle, une volonté tyrannique m'arrachent à ce que j'aime, je saurai tout braver, et mourir s'il le faut. <sup>1352</sup>»

Devant sa mère, Ernest ose proférer des vœux sacrilèges ; Mme de Woldemar, exerçant un affreux chantage, lui donne à choisir : « Vivre pour Amélie, c'est donner la mort à votre mère : choisissez, mon fils.<sup>1353</sup>» Mais Ernest, livré au désespoir le plus complet, persiste, bravant toutes les menaces : « C'en est donc fait, Ernest, je n'ai plus de fils !<sup>1354</sup>» Ces paroles déclenchent un déluge de pleurs. Mme de Woldemar, attendrie, promet à son fils de lui réserver un autre entretien au sujet d'Amélie, aussitôt que les douloureuses sensations provoquées par cette scène se seront dissipées. Telle est la situation qu'Ernest décrit à Adolphe : depuis trois jours il attend, angoissé, l'instant fatidique qui fixera son sort. Cependant, il est résolu à fuir, en compagnie d'Amélie, s'il essuie un refus définitif de la part de sa mère. Aussi est-il indispensable d'éviter qu'Albert demeure auprès de sa soeur. Ayant conclu cette lettre, il en rédige une autre à l'intention d'Amélie (Lettre LXXIII) : il se trouve à Dresde. Blanche de Geysa, dit-il, n'est pas indifférente au jeune

---

<sup>1351</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 204.

<sup>1352</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 205.

<sup>1353</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 206.

<sup>1354</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 206.

Ernest et les parents de celle-ci n'ont pas renoncé à l'unir avec le comte de Woldemar : fort heureusement, le coeur d'Ernest, qui lutte contre « l'ambition et la volonté de sa mère<sup>1355</sup>», est pris. Mais il conviendrait qu'Albert regagne d'urgence Dresde.

L'entrevue fatale a eu lieu, comme en témoigne la Lettre LXXV, adressée à Adolphe. Ernest, questionné par sa mère, lui a raconté son séjour en Suisse : ne lui épargnant aucun détail sur les liens qui l'unissent à Amélie, il lui a révélé avoir songé à prendre la fuite : « jugez donc s'il est possible de vaincre un amour assez violent pour m'avoir déterminé à un pareil crime.<sup>1356</sup> » À Amélie, il a menti, en se faisant passer pour Adolphe de Reinsberg : « - Bon Dieu, a interrompu ma mère, que de détours, de faussetés ! Se peut-il que mon fils, le pur sang des Woldemar, se soit avili à ce point ?<sup>1357</sup> » Sans nul doute, lorsqu'elle connaîtra la véritable identité de son amant Amélie renoncera : « Renoncer à moi ! me suis-je écrié avec effroi ; et croyez-vous que, lorsqu'elle s'y résoudrait, je renoncerais à elle ?<sup>1358</sup> » Mme de Woldemar se lance alors dans un long discours moralisateur, lui peignant l'abjection dans laquelle est tombée Amélie en épousant Mansfield :

« Elle lui a tout sacrifié : voyez quel fruit elle en a recueilli ! Sa faiblesse l'a fait mépriser de son séducteur même ; il l'a délaissée pour les plus viles créatures. Sa famille l'a rejetée de son sein avec indignation : forcée de s'expatrier, la fille du comte de Lunebourg n'a trouvé d'autre asile que la maison d'un marchand.<sup>1359</sup> »

Mais l'état de pâleur d'Ernest lui donne des inquiétudes : mettant la main sur son coeur, le jeune homme s'exclame : « c'est là qu'est

---

<sup>1355</sup> A., VII, Lettre LXXIII, page 213.

<sup>1356</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 224.

<sup>1357</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 225.

<sup>1358</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 226.

Amélie ; elle y est avec ma vie, vous ne pourrez les en arracher qu'ensemble.<sup>1360</sup>» Dans ces conditions, il ne restait plus à Mme de Woldemar qu'à menacer son fils ; mais Ernest, acceptant d'être maudit, réitère le serment d'être fidèle à Amélie. Le ton devient frénétique (pour reprendre un terme caractéristique qui reflète la sensibilité ambiante) : Mme de Woldemar s'écroule, victime d'une apoplexie. À son chevet, les médecins préconisent de la ménager, toute émotion pouvant lui être fatale ; aussi, pressé par sa mère, Ernest finit par se soumettre. À Adolphe, il ne lui reste qu'à exprimer son complet désarroi :

« Ô Adolphe, celui qui n'a point vu sa mère expirante, qui ne s'est point dit, c'est moi qui la tue ; qui n'a point senti l'épouvantable remords près de s'attacher à toute existence, et poursuivre jusque dans la tombe, le refuge de tous les autres malheurs ; celui-là, dis-je, n'excusera jamais le crime dont je me suis rendu coupable envers Amélie...<sup>1361</sup> »

Il presse son ami de tout révéler à Amélie, n'espérant d'autre issue, pour dénouer cette situation fatale, que la mort qui les unira enfin. Cependant, Amélie, qui a reçu la dernière lettre du pseudo-Adolphe, ne comprend rien : pourquoi a-t-il quitté la demeure de Mme de Simmeren, en Souabe, pour aller quérir les ordres de Mme de Woldemar, à Dresde ? Pourquoi parle-t-il avec compassion d'Ernest ? « [C]royez-vous donc que, dans la situation où je suis, il puisse me rester quelques larmes à donner à des peines étrangères ?<sup>1362</sup>» Une lettre de Blanche, que lui a lue Albert, ne fait aucune allusion à Ernest : est-ce parce que sa cousine cache un comportement coupable ? Amélie voudrait revoir son amant. Elle s'engage à presser son frère d'aller au plus vite à Dresde, d'autant que ses regards lui pèsent, qu'elle se sent

---

<sup>1359</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 228.

<sup>1360</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 232.

<sup>1361</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 236.

jugée, méprisée peut-être. Sa seconde lettre (Lettre LXXVII), écrite le 17 juillet, témoigne de l'incertitude dans laquelle se trouve la jeune femme : elle a réussi à convaincre Albert de partir. En proie aux doutes, elle reproche à son correspondant un trop long silence.

La Lettre LXXVIII est adressée par le véritable Adolphe à sa mère, Mme de Simmeren : du ton pompeux qui le caractérise, il raconte son arrivée au château de Woldemar. Il y a trouvé Mme de Woldemar alitée et Ernest détruit :

« Quel changement en six mois ! Son extérieur est aussi méconnaissable que son âme ; ses traits où brillaient jadis une si noble fierté et un si grand caractère, sont défigurés par la douleur ; ses yeux caves et éteints, ne s'animent plus qu'au seul nom de celle qu'il aime ; et l'effort qu'il a fait pour céder à sa mère a véritablement troublé son esprit.<sup>1363</sup>»

Adolphe a tenté de persuader Mme de Woldemar :

« Si le choix d'Ernest offensait la vertu, qu'elle le laissât mourir plutôt que de le satisfaire, je l'aurais approuvé ; mais la femme qu'il aime est honnête : dès lors, il faut la lui donner, parce que, dans l'état où il est, c'est le seul remède qui puisse le guérir.<sup>1364</sup> »

Comme la mère d'Ernest se montrait inflexible, il a voulu connaître les dispositions de son ami : ce dernier a donné des signes d'altération mentale (montrant sa poitrine, il a déclaré que l'image d'Amélie était gravée à cette place, puis « il a pressé fortement ses deux mains sur son cœur et est resté une demi-heure dans la même attitude, pensif et immobile.<sup>1365</sup>»). Dans ces conditions, Adolphe ne peut que mesurer la dégradation où les passions peuvent réduire les individus. Ernest et sa mère, pour ce moraliste austère, fournissent un bien triste exemple :

---

<sup>1362</sup>A., VII, Lettre LXXVI, page 239.

<sup>1363</sup>A., VII, Lettre LXXVIII, page 247.

<sup>1364</sup>A., VII, Lettre LXXVIII, page 248.

<sup>1365</sup>A., VII, Lettre LXXVIII, page 250.

« [...] tous deux, également aveuglés, ne voient plus la raison et ne se soucient plus de la vertu ; ce n'est plus le bien qu'ils veulent, mais le contentement de leurs passions qu'ils demandent à toute force et à tout prix. Quel indigne combat !<sup>1366</sup>»

Blanche de Geysa, de son côté, par son comportement exemplaire, fournit à Adolphe un modèle de vertu : attentive, au chevet de Mme de Woldemar, elle fait preuve d'une infinie bonté à l'égard du malheureux Ernest :

« On dit qu'elle est destinée au comte Albert, et qu'il est digne de la posséder. Puisse un hymen si bien assorti servir d'exemple au monde, d'encouragement à la vertu, et faire rougir les hommes d'aller toujours chercher le bonheur au sein des passions insensées et des avilissantes erreurs !<sup>1367</sup> »

La Lettre LXXIX représente un noeud dramatique (elle marque effectivement une progression dans l'action) : elle est écrite le 8 août par Amélie qui réside toujours au château de Grandson. La jeune femme découvre que l'identité fournie par Ernest n'est qu'un masque supplémentaire, ce qui a pour effet de la déstabiliser. Une lettre écrite par Blanche à Albert est arrivée. En l'absence de son frère, qui a quitté la Suisse pour se rendre à Dresde, Amélie est autorisée à lire son courrier ; or, les informations que donne Blanche ne coïncident pas avec celles fournies par le pseudo Adolphe. Le véritable Adolphe n'est arrivé chez Mme de Woldemar que depuis deux jours, non pas depuis plus d'un mois ; c'est Ernest et non pas Adolphe qui est malade ; le véritable Adolphe tient des discours sur les passions et les liaisons coupables d'une étrange sévérité. Une conclusion s'impose, évidente :

« Si vous n'êtes pas plus Adolphe que vous n'étiez Henry, qui donc êtes-vous ? Tout de vous m'est inconnu ; mais si j'ignore le nom de l'homme

---

<sup>1366</sup> A., VII, Lettre LXXVIII, page 251.

<sup>1367</sup> A., VII, Lettre LXXVIII, page 252.

auquel j'appartiens, ce que je sais du moins, c'est qu'il m'a indignement trahie ; ce que je sais, c'est qu'il s'est joué de ma vertu, de ma vie, et de mon bonheur ; ce que je sais, c'est qu'il m'a conduite à ce dernier terme de la misère, qui me fait envier la condition de la plus misérable créature, qui connaît au moins son séducteur...<sup>1368</sup>»

En proie au désarroi le plus vif, Amélie ne peut guère que souhaiter le soulagement de la mort, toute confiance en la parole masculine étant bannie désormais :

« [...] je hais un monde où il se trouve de pareilles douleurs et de telles perfidies ; enfin, lorsque je pourrais vous croire encore, lorsque vous m'aimeriez toujours, je repousserais la confiance, je rejetterais votre amour, et, de même qu'à présent, la mort me semblerait plus douce que tout le bonheur que vous pourriez m'offrir.<sup>1369</sup>»

Pendant ce temps, Albert a poursuivi son chemin : à Blanche, il écrit les raisons de son retour en la mettant en garde contre une excessive coquetterie ; Blanche réplique aussitôt que « l'effrayant spectacle du délire d'Ernest<sup>1370</sup>» dont la « tête est aussi malade que son corps » ne donne guère l'envie de céder aux tempêtes de la passion : Ernest est tombé dans un état de prostration et répète mécaniquement « *Albert arrive, je le verrai ; oui, je le verrai, je lui parlerai.*<sup>1371</sup> ». Quant à Adolphe, elle ne lui trouve guère les charmes capables de la distraire de son amour pour Albert. Blanche quitte le château de Woldemar pour Dresde où elle attendra impatiemment Albert.

Amélie, dans la courte Lettre LXXXI, informe Grandson de sa décision : elle lui confie son enfant et quitte le château, poussée par une fatalité plus forte que tout ; son départ devra rester un secret. Adolphe,

---

<sup>1368</sup>A., VII, Lettre LXXIX, page 255.

<sup>1369</sup>A., VII, Lettre LXXIX, page 256.

<sup>1370</sup>A., VIII, Lettre LXXXI, page 4.

<sup>1371</sup>A., VIII, Lettre LXXXI, pages 5-6.



de son côté, s'est engagé à informer Blanche des événements qui surviennent au château de Woldemar : Ernest veut au plus vite confier son secret au comte de Lunebourg. Affligé par le spectacle que donne son ami, Adolphe change d'attitude et commence à faire montre de davantage d'indulgence :

« J'avoue que j'ai cru longtemps qu'il n'y avait point de passions qu'un grand courage ne pût vaincre, et que, sans une faiblesse criminelle, on ne s'abandonnait pas à celles qu'on se reprochait ; mais depuis que je suis ici, mon opinion s'est ébranlée : je sens qu'on ne dompte pas son coeur comme on le voudrait, et qu'il est tel sacrifice dont la vertu même ne consolera peut-être pas.<sup>1372</sup>»

La Lettre LXXXIV, adressée à Adolphe, annonce un changement de situation. Après une nuit tourmentée au cours de laquelle le fantôme d'Amélie n'a cessé de hanter le pauvre Ernest, le jeune homme s'est levé et s'est rendu chez sa mère ; s'emparant d'un couteau qui traînait sur la table, en plein délire, il s'est mis à le brandir en soliloquant, puis s'est frappé : « j'ai vu mon sang inonder mes habits, rejaillir sur ma mère, et je suis tombé sans connaissance.<sup>1373</sup>»

Lorsqu'il reprend conscience, Mme de Woldemar, effrayée par cette scène atroce, consent à ne plus s'opposer à l'union de son fils avec Amélie ; elle met néanmoins une ultime condition au mariage : que son fils consente à l'accompagner à Vienne, chez le prince de B\*\*\*. Là, il pourra faire la connaissance de celle qu'on lui destine, peser les avantages d'une telle alliance : « et du moins, si vous persistez dans votre refus, ce ne sera point sans savoir ce que vous perdez ; mais j'exige que vous ne preniez point de résolution avant deux mois.<sup>1374</sup>» S'il persiste dans son

---

<sup>1372</sup>A., VIII, Lettre LXXXIII, pages 10-11.

<sup>1373</sup>A., VIII, Lettre LXXXIV, page 15.

<sup>1374</sup>A., VIII, Lettre LXXXIV, page 17.

intention première, il pourra, alors, dire un éternel adieu au monde et s'ensevelir au coeur des montagnes avec sa bien-aimée.

Ernest pense avoir enfin triomphé de tous les obstacles : il enjoint à Adolphe de lui rendre toutes ses lettres, celles où il décrivait à son ami ses intentions, les progrès de ses sentiments, afin de les communiquer à Amélie : « c'est en voyant quels furent mon amour et mon désespoir, qu'Amélie pardonnera à Ernest de l'avoir trompée...<sup>1375</sup> ». Or, Mme de Woldemar n'a point désarmé ; elle écrit à Adolphe afin de s'assurer de sa complicité :

« J'apprends que mon fils vous envoie un exprès, et j'en profite pour vous informer de mes résolutions, afin que vous m'aidiez dans mes projets.<sup>1376</sup> »

Elle avoue n'avoir cédé que sous le coup de la terreur ; seule la folie passagère de son fils explique une telle obstination :

« [...] si le descendant du plus noble sang d'Allemagne a pu vouloir s'avilir, c'est qu'il était en démence ; l'idée lui en fera horreur quand il sera rendu à lui-même.<sup>1377</sup> »

À mots couverts, Mme de Woldemar met en garde son destinataire : n'est-elle pas à la source de tous les bienfaits qui lui ont été prodigués ? Mis en demeure de faire preuve de gratitude, Adolphe devra user de son influence :

« Voici ce que j'exige de vous : soit en écrivant à Ernest, ou en conversant avec lui, paraissez consterné de ma faiblesse [...] ; dites-lui qu'il serait odieux d'abuser d'un consentement donné dans un moment de terreur ; montrez-lui toujours ma tombe près de l'autel où il s'unirait à Amélie, et les torches funéraires lui servant de flambeau d'hyménée ;

---

<sup>1375</sup> A., VIII, Lettre LXXXIV, pages 19-20.

<sup>1376</sup> A., VIII, Lettre LXXXV, page 21.

<sup>1377</sup> A., VIII, Lettre LXXXV, page 22.

peignez-lui mon dépérissement, la reconnaissance qu'il me doit, les remords qui l'accableront, le mépris public qui le poursuivra.<sup>1378</sup>»

Mme de Woldemar exige également qu'Adolphe lui transmette désormais toutes les lettres que lui adresserait Amélie. Lucide, elle a deviné les liens qui unissent sa nièce à son fils : « comme je sais qu'il ne l'a point épousée, pourquoi se croirait-il lié, si elle ne s'était pas donnée ?<sup>1379</sup>»

Ces propos corrupteurs ne pouvaient qu'indisposer un personnage qui a placé l'intégrité au-dessus de tout ! La Lettre LXXXVI constitue la réponse cinglante d'Adolphe :

« Je sais ce que je suis et ce que vous avez fait pour moi, madame ; jusqu'ici je me suis toujours honoré de vos bienfaits ; mais si maintenant vous croyez ne m'avoir élevé au rang de l'ami de votre fils que pour faire de moi un vil esclave, reprenez tous vos dons : je les respecte trop pour qu'ils deviennent le salaire d'une lâche complaisance.<sup>1380</sup>»

Personnage héroïque, doté d'une probité exemplaire, Adolphe fait entendre la voix d'une morale supérieure, empreinte de dignité :

« Jeté par ma naissance dans une classe que l'opinion des hommes dévoue à l'opprobre, je sentis de bonne heure que je ne pourrais supporter la vie qu'en élevant mon âme au-dessus de ma condition ; et, en voyant le mépris public me flétrir à mon berceau, je jurai de lutter contre lui jusqu'à ce qu'il eût fait place à l'estime qu'on doit à une irréprochable vertu.<sup>1381</sup>»

Personnage romantique (marqué dès sa naissance par une tache indélébile, par un caractère qui le transforme en déclassé, il lutte pour restaurer sa dignité, tel Ruy Blas, par exemple), Adolphe détient, du fait de sa position morale incontestable, une supériorité axiologique : « Je vous écouterai avec la déférence que je dois à vos bontés, mais je ne recevrai

---

<sup>1378</sup>A., VIII, Lettre LXXXV, page 23.

<sup>1379</sup>A., VIII, Lettre LXXXV, page 25.

<sup>1380</sup>A., VIII, Lettre LXXXVI, page 26.

d'ordres que de mon devoir : sa voix sera plus forte que celle de la reconnaissance qui me parle pour vous, plus forte que l'amitié qui m'unit à Ernest.<sup>1382</sup>» Tel un directeur de conscience, il est investi d'un rôle particulier (« je crois voir plus juste et marcher plus ferme que vous<sup>1383</sup>») de conseiller lucide :

« Quand je vois ce que j'ai de plus cher au monde, vous et votre fils, emportés par de tyranniques passions, je dois user de la raison qui m'est conservée pour vous éclairer tous deux.<sup>1384</sup>»

Que Mme de Woldemar s'applique à détourner son fils d'«un hymen que le monde ne juge pas sortable<sup>1385</sup>», mais qu'elle le fasse en usant de procédés honnêtes ! En cas d'échec flagrant, qu'elle ne renie point sa promesse : « si votre parole n'est qu'une défaite pour gagner du temps, n'espérez rien de moi<sup>1386</sup>».

Quant aux soupçons affirmés par Mme de Woldemar, le vertueux Adolphe refuse de les cautionner : Amélie, pour lui, est pure et sans tache : « plus on lui suppose le désir de l'épouser, plus on doit la croire à l'abri de toute faiblesse, car elle doit savoir qu'il n'est point d'homme qui voulût prendre pour sa femme celle qui aurait commencé par être sa maîtresse.<sup>1387</sup> »

Après ce discours d'une dignité exemplaire, Adolphe s'adresse à Ernest : c'est pour fustiger l'égarément dans lequel le plonge sa passion coupable. Épouser Amélie équivaldrait à tuer Mme de Woldemar et le remords, à jamais, poursuivrait Ernest :

---

<sup>1381</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, pages 26- 27.

<sup>1382</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, page 27.

<sup>1383</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, page 27.

<sup>1384</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, page 27.

<sup>1385</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, page 28.

<sup>1386</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, page 29.

<sup>1387</sup> A., VIII, Lettre LXXXVI, page 30.

« [...] l'éternité sera là pour punir encore votre crime... Mais renoncer à Amélie n'en est point un. Ernest, que lui devez-vous ? Amélie n'est point votre épouse ; serait-elle donc votre maîtresse ? Mais non ; puisque vous l'aimez toujours, il faut qu'elle soit demeurée pure et innocente : ce n'est pas vous qui voudriez faire votre compagne d'une femme coupable et déshonnête.<sup>1388</sup>»

Adolphe relate alors un incident survenu la veille : alors qu'il déjeunait en présence de Blanche et d'Albert de Lunebourg, un serviteur a apporté une lettre d'Amélie ; Blanche a reconnu l'écriture de sa cousine et prié Adolphe d'ouvrir la missive ; or, celui-ci s'y est refusé fermement, ce qui a éveillé les soupçons ; cependant, les propos d'Adolphe ont laissé deviner la vérité :

« [...] tout ce qu'il m'est possible de vous dire, c'est que je n'ai jamais vu votre soeur, et que cette lettre n'est pas pour moi. - Elle n'est pas pour vous ! s'est écriée Blanche : quel trait de lumière ! Cette longue absence d'Ernest, cette mystérieuse passion qui le consume, cette femme inconnue que sa mère lui refuse, et qu'Adolphe ne veut pas nommer...<sup>1389</sup>»

Adolphe a refusé d'en dire plus, invoquant les promesses qui le liaient ; M. de Lunebourg lui a demandé alors si Ernest pourrait recevoir d'urgence sa visite le lendemain matin.

De son côté, Ernest, en proie à un sorte de jubilation intérieure, écrit à Amélie ; il lui adresse toute la correspondance qu'Adolphe lui a remise. L'heure fatidique a sonné, le moment est venu de tout avouer à la jeune femme : « oublie Henry Semler, oublie Adolphe, souviens-toi seulement que la main d'Ernest te fut destinée, que ta foi lui était promise, que ton sort était de t'unir à lui.<sup>1390</sup>» À Amélie, il décrit la situation, le singulier marché que lui a imposé sa mère : il devra subir l'épreuve

---

<sup>1388</sup>A., VIII, Lettre LXXXVII, pages 33-34.

<sup>1389</sup>A., VIII, Lettre LXXXVII, pages 36-37.

d'un séjour à Vienne dont il connaît d'avance l'issue, car rien ne le détachera jamais de son amour. Prévenu par Adolphe de la visite d'Albert, Ernest annonce à Amélie qu'il lui dévoilera ses projets. Cette lettre, écrite le 16 août, est promptement expédiée, pour abrégier l'incertitude dans laquelle se trouve la jeune femme, mais le lendemain, Ernest s'empresse de lui relater la suite des événements – l'entrevue avec Albert :

« [...] je ne l'avais point vu depuis mon enfance, mais je l'ai reconnu sur-le-champ à sa ressemblance avec toi ; ces traits chéris ont rempli mon cœur d'une telle émotion, que sans considérer ce que je devais d'égard et de politesse au comte, je me suis précipité dans ses bras, en l'inondant de mes pleurs et répétant : « Ô mon frère ! mon frère ! »<sup>1391</sup> »

D'abord interloqué, puis méfiant, Albert se laisse aller à écouter le récit d'Ernest ; larmes et effusions accompagnent cette relation qui finit par réunir les deux hommes dans un mouvement d'enthousiasme fraternel.

Cependant Mme de Woldemar, avant de partir pour Vienne, adresse à Adolphe un court billet injurieux ; ce dernier réplique avec fierté :

« N'espérez point m'avoir humilié ; j'ai senti, au contraire, en vous lisant, combien la noblesse du sang était petite, comparée à la noblesse de l'âme.<sup>1392</sup> »

Désormais les ponts sont coupés : Adolphe n'aura plus d'ordres à recevoir de sa bienfaitrice.

Nous savons qu'Amélie, qui a quitté clandestinement le château de Grandson, se trouve sur les routes et que le courrier qui lui est

---

<sup>1390</sup>A., VIII, Lettre LXXXVIII, page 40.

<sup>1391</sup>A., VIII, Lettre LXXXIX, page 47.

adressé ne lui parvient pas : pour faire entendre la voix de son héroïne, la romancière substitue aux lettres que la jeune femme aurait pu écrire durant cet intervalle de temps, un journal :

« Dans l'obscurité dont on m'environne, ne pouvant rien deviner, sinon que je fus indignement trompée et que je m'approche de la tombe, sur laquelle peut-être la calomnie me poursuivra encore, je veux laisser un journal : j'y inscrirai toutes mes pensées, toutes mes actions, depuis qu'aucun être n'aura plus correspondu avec une infortunée... ; je le veux pour dévoiler une inconcevable perfidie, pour montrer à l'innocence le malheur d'une passion, et pour mettre la crédulité à l'abri de ces séduisants dehors de vertu qui m'ont perdue. <sup>1393</sup>»

Ainsi, telle une bouteille-à-la-mer ce cahier est-il destiné à être transmis à Albert de Lunebourg, par l'âme charitable qui le retrouverait parmi les papiers de la morte.

Amélie y raconte son départ précipité ; mue par une nécessité irrésistible d'échapper à l'incertitude qui lui ronge le cœur, la jeune femme a abandonné son fils : « Ô vertueux Albert ! toi que je n'ose plus nommer mon frère, tu soutiendras l'orphelin délaissé [...] <sup>1394</sup>» Or, nous apprenons qu'Amélie est enceinte, ce qui, pour le moins, constitue un élément dramatique important :

« C'est le pire degré de mon infortune de sentir que tu ne mourras pas seule, et d'envelopper dans ton sort cette créature, ton opprobre et ton désespoir... ; cette créature qui se meut dans ton sein pour y réveiller sans relâche l'épouvante et le remords. <sup>1395</sup>»

Le suicide est envisagé comme délivrance ; mais il ferait peser le poids d'une faute irrémissible sur la tête de celui dont l'identité reste une énigme :

---

<sup>1392</sup>A., VIII, Lettre XC, page 55.

<sup>1393</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », pages 56-57.

<sup>1394</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 58.

<sup>1395</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 58.

« Et toi que cache un voile mystérieux, impénétrable auteur de ma misère, de quoi ne serais-tu pas responsable si je me présentais, couverte du sang de ton enfant et du mien, devant le tribunal de Dieu ?<sup>1396</sup> »

Le départ d'Amélie fait culminer la tension pathétique du discours au travers d'une apostrophe à l'amant coupable : en proie au désarroi psychologique, l'héroïne exprime lyriquement sa douleur par des interrogatives et des exclamatives qui reflètent l'égarement des sens<sup>1397</sup>:

« Dis, homme cruel ! es-tu satisfait de la passion qui me dévore ? Son empire est-il assez terrible ? et la puissance que tu exerces sur mon lâche cœur te laisse-t-elle quelque chose à désirer ? Hélas ! c'est pour toi, et pour toi seulement, que j'ai abandonné mon fils ; j'ai vu son sommeil, son innocent sourire ; j'arrosais son visage de mes pleurs criminels, et je restais... mais tu m'as appelée, et j'ai obéi. Ah ! qui dira les douleurs d'une mère désolée ? Tandis que je descendais la montagne, l'ombre plaintive de mon fils errait autour de moi ; je croyais l'entendre gémir. « Laisse-moi, m'écriai-je, laisse-moi aller chercher le père de cette autre victime... »<sup>1398</sup> »

Le 27 août, Amélie se trouve dans une auberge : durant cette longue nuit, tandis qu'au dehors la tempête fait rage, la jeune femme tente de se préparer à une confrontation avec la mère d'Adolphe. Le surlendemain, vers midi, elle atteint le château de Simmeren : on lui annonce que la maîtresse des lieux est malade. En proie à l'angoisse (notamment de rencontrer Adolphe au chevet de sa mère et peut-être de découvrir qu'il ne s'agit pas de son séducteur), Amélie retrouve Mme de Simmeren, pâle, maigre et abattue :

---

<sup>1396</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 60.

<sup>1397</sup>Ce style particulier est utilisé avec une valeur parodique dans *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont : peut-on en déduire qu'Isidore Ducasse se soit souvenu de certains passages de Sophie Cottin ?

<sup>1398</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », pages 61-62.



« Vous me trouvez bien changée, m'a-t-elle dit ; mais, Amélie, ma figure l'est moins que mon coeur : il a reçu de terribles coups, bien terribles en effet, quand c'est la main d'un fils qui les porte.<sup>1399</sup> »

Ces propos semblent confirmer l'identité du voyageur qui a séduit la jeune femme ; or, les explications que fournit Mme de Simmeren infirment, très vite, cette première impression favorable :

« - Mon fils a détruit la paix de ma vie, a-t-elle continué : poussant la vertu jusqu'à la barbarie, il regarde comme un crime la faiblesse d'une femme tendre... - Comme un crime !... lui ! Adolphe !<sup>1400</sup>»

En effet, la sévérité impitoyable avec laquelle le véritable Adolphe juge le comportement de sa mère coïncide mal avec le caractère fougueux de l'homme qu'aime Amélie. Mme de Simmeren, touchée par le désarroi d'Amélie, propose de lui donner asile : « Croyez-moi, mon enfant, n'allez pas vous exposer de nouvelles humiliations, restez avec moi...<sup>1401</sup>» Mais la détermination d'Amélie lui fait craindre une désapprobation morale : « mais peut-être que je fus autrefois trop coupable, pour que vous me jugiez une amie digne de vous.<sup>1402</sup>» Rassurée sur ce point, Mme de Simmeren dépeint l'aspect tragique de sa situation :

« Hélas ! je touchais à la fin de ma vie sans avoir senti mes torts ; mais le premier regard de mon fils me les a fait connaître ; et la punition, pour avoir tardé longtemps, n'est arrivée que plus terrible... Malheureuse mère d'avoir à me reprocher l'infortune de mon unique enfant ! malheureuse mère, d'avoir donné le jour à une créature qui maudit ce funeste présent, et ne voit dans sa naissance qu'un opprobre ! plus malheureuse mère encore, d'être regardée comme criminelle par mon propre fils !<sup>1403</sup>»

---

<sup>1399</sup> A., VIII, « Journal d'Amélie », page 67.

<sup>1400</sup> A., VIII, « Journal d'Amélie », page 67.

<sup>1401</sup> A., VIII, « Journal d'Amélie », page 68-69.

<sup>1402</sup> A., VIII, « Journal d'Amélie », page 69.

Tel est le calvaire d'une mère dont la faute est rendue flagrante par son objet même, par ce fils intransigeant qui lui rappelle sans cesse sa faiblesse coupable. Dure épreuve dont Mme de Simmeren confie la leçon à Amélie qui ne peut que frémir – elle qui dissimule sa grossesse dont le simple rappel convoque le souvenir de son erreur :

« - Ô Amélie, soyez toujours sage : si une passion vous poussait jamais hors des bornes du devoir, pensez à moi ; que mon exemple vous effraie, et souvenez-vous bien que, de tous les malheurs, le plus affreux sans doute est de donner la vie à une créature qui a le droit de vous mépriser. » Pendant qu'elle parlait, je sentais palpiter dans mon sein... j'écoutais l'horrible prophétie, et je ne mourais point...<sup>1404</sup>»

Car il est trop tard pour que les propos monitoires de Mme de Simmeren puissent produire quelque effet. Amélie quitte son amie non sans que, dans un ultime échange pathétique, elle lui ait quasiment avoué sa situation (« votre douleur n'est pas comme la mienne. - Comme la vôtre ! me suis-je écriée hors de moi ; et mille fois plus affreuse !<sup>1405</sup>») Si le séducteur d'Amélie avait été le véritable Adolphe, Madame de Simmeren ne se serait opposée en rien à une union avec son fils : Amélie, cette fois, perçoit la cruelle vérité :

« S'il était des destinées écrites dans le ciel ; si du fond de sa tombe mon inflexible aïeul avait su m'atteindre et punir ma désobéissance par cette main même ! ... si cet homme était... Non, non, je ne le tracerai point ce nom fatal... Lui ! il serait le père... Ô mon Dieu ! si c'est là mon sort, permets-moi d'aller à toi avant d'avoir connu toute l'étendue de mon malheur.<sup>1406</sup>»

Ainsi se dessine l'idée que le sort des individus est régi implacablement par la destinée, que toute tentative d'échapper à son

---

<sup>1403</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 70.

<sup>1404</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 70.

<sup>1405</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 73.

destin se solde par un cuisant échec, que toute liberté est absente, que toute dérive ramène inéluctablement au point de départ. Le journal intime s'interrompt pour un temps : la lettre suivante émane d'Ernest. Depuis Vienne, le 6 septembre, il décrit à Adolphe le changement d'attitude de sa mère qui a retrouvé sa sévérité originelle. Il s'effraie de l'absence de nouvelles d'Amélie et prie son ami de lui en adresser au plus vite ; M. de Geysa et sa fille Blanche sont arrivés, attendant Albert : le mariage prévu sera célébré aussitôt que le testament aura été cassé.

M. Grandson réagit alors au départ d'Amélie en s'adressant au frère de celle-ci : il enfreint de la sorte les consignes de silence que lui a laissées la jeune femme. Depuis son départ, il ne peut plus ni manger ni boire : « La malheureuse enfant ! que va-t-elle devenir toute seule, sans domestique, sans argent peut-être ?<sup>1407</sup> » Sans doute ce damné Henry Semler, sur lequel le vieillard appelle les foudres du Ciel, est-il responsable de cette fuite. Grandson signale à Albert que sa nièce a entretenu une correspondance avec un certain Adolphe de Reinsberg : « Voyez, informez-vous à toutes les grilles, et ramenez la pauvre brebis égarée au coeur paternel de son vieil oncle.<sup>1408</sup> » Albert, aussitôt, écrit à Blanche depuis Dresde : « je ne m'étendrai pas en plaintes sur cet événement ; il ne s'agit pas de gémir, mais de la sauver.<sup>1409</sup> » Il demande à sa fiancée de ne rien révéler concernant son absence, de ne surtout pas prononcer le nom d'Amélie. Adolphe, témoin de ce départ précipité en chaise de poste en fait part à son ami Ernest. La lettre suivante, est adressée à Albert par le même Adolphe :

---

<sup>1406</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 74.

<sup>1407</sup>A., VIII, Lettre XCIII, page 78.

<sup>1408</sup>A., VIII, Lettre XCIII, page 80.

<sup>1409</sup>A., VIII, Lettre XCIV, page 81.

« Monsieur le comte, elle ne m'a pas fait jurer de me taire avec vous ; ainsi je puis, sans manquer à la probité, vous apprendre que votre infortunée soeur est ici.<sup>1410</sup>»

Le 19 septembre, au soir, il a reçu un billet le priant de se rendre immédiatement à l'hôtel du Cygne : aux dires du messenger, « la jeune dame était très faible, très malade, et insistait absolument pour me parler le soir même [...] <sup>1411</sup>». Lorsqu'il pénètre dans la chambre mal éclairée, il trouve une jeune femme en prière, à genoux sur une chaise basse, près d'une fenêtre ; le domestique éloigné, elle se retourne :

« [...] elle se leva brusquement, vint à moi, me regarda, jeta un grand cri, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, tomba sur le parquet, en répétant à plusieurs reprises : «Ce n'est pas lui, ô mon Dieu ! ce n'est pas lui !»<sup>1412</sup> »

Rendue à l'évidence, Amélie ne peut guère manifester que son exaspération :

« - Vous êtes Adolphe, a-t-elle repris en me fixant encore, vous êtes Adolphe ? et lui, qui est-il donc ? - Qui ? madame, de qui me parlez-vous ? De qui je parle ?... Ah ! monsieur, a-t-elle ajouté avec véhémence, au nom du ciel, que ce ne soit pas votre ami ; nommez un autre que votre ami ; je puis tout supporter, excepté ce nom-là... <sup>1413</sup>»

Quant à Adolphe, il découvre la singulière beauté de cette femme et reconnaît «qu'il n'y avait qu'elle au monde qui eût pu allumer la terrible passion d'Ernest.<sup>1414</sup>» Aux reproches d'Amélie, il ne trouve d'autre réponse que la vérité : « Je l'ai vu près de perdre la raison, la vie ; et si sa

---

<sup>1410</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 85.

<sup>1411</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 85.

<sup>1412</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 86.

<sup>1413</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 87.

<sup>1414</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 87.

mère n'avait eu pitié de lui, si elle n'avait cédé...<sup>1415</sup>» Mais si le premier élan porte Amélie à croire le jeune homme, elle se reprend lorsque ce dernier ne peut garantir le consentement de Mme de Woldemar :

« Vous n'avez pas appris encore à tromper comme lui [...] je ne crois plus aux serments, je ne crois plus à la parole d'aucun homme : il n'y a dans leur coeur que trahison, duplicité, mensonge.<sup>1416</sup>»

À bout de forces, les nerfs brisés, Amélie ordonne à son interlocuteur de quitter la pièce :

« Elle était à genoux sur le parquet, le bras appuyé sur un fauteuil, où elle a caché sa tête en poussant des cris si plaintifs et si déchirants, que j'ai cru que son coeur allait se briser. J'ai voulu m'approcher d'elle pour lui donner du secours ; mais elle m'a repoussé en s'écriant avec une sorte de terreur qui m'a glacé : «Ne me touchez pas, homme ! ne me touchez pas !»<sup>1417</sup>»

Cependant, Adolphe promet de revenir le lendemain ; il demande à l'hôtelier d'envoyer une femme au chevet d'Amélie et ne quitte l'endroit qu'au bout d'une heure, après qu'on lui eut assuré que celle-ci est parvenue à trouver le sommeil : « je suis rentré chez moi, l'esprit troublé et le coeur malade de ce que je venais de voir.<sup>1418</sup>» La lettre suivante qu'il envoie à Albert constate le départ précipité d'Amélie : son état de faiblesse avancé semblait rendre impossible cette fuite ; tout ce qu'Adolphe parvient à apprendre c'est que la jeune femme s'est à peine alimentée avant de prendre la route : « une tasse de thé avec un peu de lait et une rôtie dont elle a laissé la moitié<sup>1419</sup>» constituèrent sa seule nourriture. L'état physique de la jeune femme se dégrade.

---

<sup>1415</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 89.

<sup>1416</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 90.

<sup>1417</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 91.

<sup>1418</sup>A., VIII, Lettre XCVI, page 93.

<sup>1419</sup>A., VIII, Lettre XCVII, page 95.

Nous retrouvons à ce point de la narration le journal d'Amélie :  
« Maintenant, je n'ai plus rien à apprendre : tout est éclairci, et ma misère va finir.<sup>1420</sup>» Sa première réaction a été de se rendre au château de Woldemar :

« [...] je voulais me cacher chez Guillaume, voir Ernest, et expirer à ses yeux sur la tombe de mon père ; mais Ernest était absent, et Guillaume n'y était plus : ils l'ont chassé, ce bon, ce respectable Guillaume, dont les cheveux avaient blanchi à leur service ; il l'ont chassé parce qu'il m'aimait, et Ernest ne l'a pas défendu !<sup>1421</sup>»

Le fidèle Guillaume, on s'en souvient, a été renvoyé par Mme de Woldemar ; Amélie se trouve devant un nouveau régisseur. Une étrange prémonition assaille la jeune femme : « en mettant le pied sur le seuil de la porte, j'ai été frappée de l'idée que je ne la repasserais que dans un cercueil.<sup>1422</sup>» Le nouvel employé et sa famille l'accueillent aimablement, mais, par ignorance, lui donnent une vision déformée des événements ; s'il se confirme qu'Ernest a été gravement malade (« Il était comme fou ; il ne connaissait personne...<sup>1423</sup>»), on lui assure qu'Ernest reviendra marié avec mademoiselle Blanche qui l'a veillé bien tendrement. Voilà qui affole Amélie, persuadée que maintenant son vil séducteur a choisi d'abuser cette « faible créature », destinée à Albert, devenue sa nouvelle victime. Amélie, dans un ultime sursaut, décide de se rendre à Vienne afin de recevoir son arrêt de la bouche même de celui qui l'a trahie.

---

<sup>1420</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 96.

<sup>1421</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 96.

<sup>1422</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 97.

<sup>1423</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 98.

La catastrophe est amorcée, tous les éléments se trouvant réunis pour que l'action connaisse une accélération : dans ces conditions le dénouement de cette intrigue reposera sur deux éléments principaux, le romanesque et le pathétique. Sophie Cottin, comme nous le verrons, parvient ici à faire jouer ces deux ingrédients, de manière synergique.

Nous sommes au début du mois d'octobre. Arrivant à une chaumière, à l'entrée de Vienne, Amélie renvoie son postillon et ses chevaux, abandonne ses vêtements : la voici revêtue des « haillons de la misère » ; sous cet accoutrement, la jeune femme cherche à se loger :

« N'ayant plus que bien peu d'argent, je suis entrée dans une misérable auberge d'un faubourg de Vienne, adossée à une église tombée en ruine. Je suis épuisée de fatigue et ne puis trouver le sommeil. Hélas ! il n'y a de sommeil que pour l'innocence, les coupables ne dorment plus ! Mon esprit troublé enfante mille projets, tous pour parvenir à le voir... Oui, Ernest, je te verrai, j'irai jusques aux lieux que tu habites ; déguisée comme je le suis, tes yeux mêmes me méconnaîtront.<sup>1424</sup>»

Le surlendemain, Amélie croise le chemin d'Ernest : la tête enveloppée dans un capuchon de taffetas noir, elle s'est assise sur une borne ; la prenant pour une mendicante, le jeune homme s'est approché :

« Ma bonne, a-t-il dit avec cet accent de bonté que je connais si bien, vous paraissez malade, prenez ceci pour vous faire soigner.<sup>1425</sup>»

Ernest pose alors sur ses genoux quatre ducats avant de rejoindre sa mère qui le presse de monter dans la voiture. En proie à l'émotion, Amélie cherche à regagner son misérable logis mais s'égare dans cette cité inconnue : « Un vent impétueux agitait la lumière des réverbères ; la pluie tombait par torrents ; mais je ne sentais ni le vent, ni la pluie.<sup>1426</sup>»

---

<sup>1424</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 104.

<sup>1425</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », pages 105-106.

<sup>1426</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 107.

Bientôt les rues se vident, laissant place à des noctambules en quête de bonne fortune qui importunent Amélie, la prenant pour une femme de mauvaise vie :

« [...] je me suis trouvée seule : je ne rencontrais plus que quelques hommes de mauvaise mine, qui venaient m'examiner avec une attention insultante.<sup>1427</sup>»

L'unique refuge est une église ; près du chœur, Amélie se couche sur une dalle froide :

« [...] sur un tombeau sans doute. Mais je n'ai pas peur des tombeaux ; tout ce qui est insensible et mort me fait envie : je voudrais être cette pierre insensible, ce monument glacé, cette ruine qui s'écroule ; je voudrais n'avoir jamais existé [...] Ah ! que ne puis-je, comme ces froides pierres, ne vivre dans aucun souvenir, et être morte dans tous les coeurs, comme je voudrais l'être pour l'éternité !...<sup>1428</sup>»

Le temps passe, les cierges filent, puis s'éteignent, consumés : le bruit d'une cloche tire la jeune femme de sa torpeur ; des voix de femmes font entendre de saints cantiques ; Amélie, plongée dans « une espèce d'extase », se croit ravie aux cieux, « appelée au concert des anges ». Une vision s'impose, céleste : Ernest, à ses côtés, lui montre le royaume où s'accomplira leur amour. Ayant recouvré ses esprits, la jeune femme quitte enfin cette église au petit matin. De retour dans le galetas qu'elle occupe, mouillée et en désordre, elle se fait tancer par la logeuse : « je ne reçois chez moi que d'honnêtes gens [...] si vous ne menez pas une vie plus régulière, et que vous passiez encore une nuit dehors, vous voudrez bien chercher un autre appartement.<sup>1429</sup>» Dans la chambre, Amélie rédige un billet à l'attention d'Ernest puis demande à l'hôtesse, impressionnée par le ducat que lui remet la jeune femme, de le porter immédiatement à

---

<sup>1427</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 107.

<sup>1428</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 108.

<sup>1429</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 111.



l'hôtel particulier des Woldemar, pour qu'il soit remis, en mains-propres, au jeune comte. Or, ce dernier est absent et la logeuse revient sans avoir pu accomplir sa mission ; en effet, une grande fête se prépare chez le prince de B\*\*\* : « il y aura concert, feu d'artifice illuminations et bal masqué ; tout le monde sera reçu...<sup>1430</sup>» Résolue à aller jusqu'au bout de son projet, Amélie achète alors un déguisement avec l'aumône d'Ernest.

La Lettre XCVIII, écrite par Ernest à Adolphe, le matin du 3 octobre, fait suite au « journal d'Amélie » : « Je suis poursuivi par les plus sombres pressentiments ; un orage se prépare ; tout est mystère autour de moi, tout est soupçon dans mon coeur...<sup>1431</sup>» Ernest constate avec inquiétude l'inexplicable absence d'Albert qui offense toute la famille ; alors que le testament est en voie d'annulation, il est étrange que le jeune homme ait quitté Vienne, si proche du but, au moment même où la main de Blanche lui était accordée ! Donc, son départ ne peut être dû qu'à un motif impérieux : « sans doute il est arrivé quelque chose à Amélie.<sup>1432</sup>» L'image errante et spectrale d'Amélie le hante : n'a-t-il pas éprouvé la sensation de la reconnaître, la veille, sous les traits d'une « pauvre créature [qui] demandait la charité à la porte de l'hôtel<sup>1433</sup>» L'oppression morale est à son comble : Ernest s'interroge ; doit-il partir à Lunebourg en quête de son aimée ou demeurer à Vienne ?

« [...] mon sang court dans mes veines comme un feu ardent ; ma poitrine est oppressée de violentes et subites palpitations, et de fantômes funèbres semblent marcher devant moi, comme les avant-coureurs du dernier malheur qui me reste à connaître. Adieu, mon ami : cet adieu serait-il celui de la mort ?<sup>1434</sup>»

---

<sup>1430</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 113.

<sup>1431</sup>A., VIII, Lettre XCVIII, page 114.

<sup>1432</sup>A., VIII, Lettre XCVIII, page 115.

<sup>1433</sup>A., VIII, Lettre XCVIII, page 115.

La Lettre C émane de Blanche : à Albert, elle raconte les terribles événements qui viennent de survenir. Pour cela, elle a quitté le chevet de la pauvre Amélie. Tout a commencé au moment du bal ; Ernest qu'elle fuyait systématiquement, selon les recommandations d'Albert, a pu s'approcher d'elle, masqué, et l'a implorée de lui révéler son secret. Or, à l'instant même où Blanche allait céder, un masque qui observait les deux personnages s'est approché et, étreignant la main d'Ernest avec violence, lui a remis un billet. Ernest a fendu la foule, pris d'un sinistre pressentiment, mais sans pouvoir rattraper la silhouette fugitive ; lorsque Blanche le rejoint, il est en train de lire :

« Oui, c'est moi ; j'ai tout vu, tout entendu, et tout va finir. Quand tu me tues, au moins ne plonge pas le poignard dans le sein de mon frère en consommant la séduction de celle qui doit être son épouse ; et si tu veux me voir encore, accours sur les bords du Danube : c'est là mon dernier rendez-vous.<sup>1435</sup>»

Ernest, alors, comprenant qu'Amélie veut se suicider, se précipite au dehors :

« Il parcourt d'abord les rues adjacentes : elles sont désertes ; il écoute et n'entend que le bruit confus des instruments de joie ; il vole, le malheureux ; il arrive sur le bord du Danube ; il appelle Amélie ; nulle voix ne répond : c'est le silence de la mort... Il crie comme un insensé ; sa tête est perdue : il implore du secours ; plusieurs personnes l'entendent de loin, s'approchent et l'entourent. Il les conjure de se disperser sur les bords du fleuve pour découvrir une femme en domino.<sup>1436</sup>»

Ernest, égaré, suit la rive du Danube, plongeant même dans les eaux noires parce qu'il a cru y apercevoir un corps ; un attroupement attire son attention ; on lui dit qu'une femme évanouie vient d'être

---

<sup>1434</sup>A., VIII, Lettre XCVIII, page 117.

<sup>1435</sup>A., VIII, Lettre C, page 122.

<sup>1436</sup>A., VIII, Lettre C, pages 122-123.

trouvée sur le sable : « il vole vers elle, arrache le domino noir qui couvre sa tête, reconnaît Amélie, la croit morte, et tombe sans mouvement auprès d'elle.<sup>1437</sup>» Les gens les transportent dans « la misérable cabane d'un pêcheur » et comme Ernest s'avère, par ses habits, être un homme de haut-rang, il est l'objet de soins beaucoup plus attentifs que la pauvre sans vie. Amélie, qui avait d'abord songé à se jeter dans le Danube, a été retenue, sur la berge, par l'horreur du crime qu'elle allait commettre. Ranimé, Ernest prend aussitôt soin de la jeune femme, la fait installer dans une chambre ; une scène pathétique réunit enfin les deux amants :

« [...] elle a dit : «Où suis-je ? est-ce moi qui existe ? est-ce lui qui est là ? - Oui, Amélie ; oui, tu es rendue à Ernest, à ton époux. - À Ernest ! à mon époux ! oui, c'est ainsi que cela devait être, mais le ciel ne l'a pas voulu. - Il le veut, Amélie : tu vois bien qu'il nous a réunis ; si de fausses apparences, si d'indignes calomnies ont pu me rendre suspect à tes yeux, je me justifierai et tu me croiras...<sup>1438</sup>»

Ainsi se trouvent éclaircies toutes les méprises : Amélie et Ernest versent des larmes de bonheur. Cependant Mme de Woldemar, furieuse, a été mise au courant par Blanche : présentant les conséquences de la présence d'Amélie, elle a manifesté une agitation extrême jusqu'au moment où un billet d'Ernest est venu confirmer ses craintes. Ernest réclame à sa mère le droit de faire entrer Amélie dans sa maison, jurant qu'en cas de refus, il ne paraîtra jamais plus devant elle. Hors d'elle, Mme de Woldemar ne parvient pas à maîtriser ses nerfs ; il lui faut l'aide de Blanche pour rédiger une réponse : « arrangez-vous pour que cette femme ne paraisse pas à mes yeux, c'est tout ce que je peux faire pour vous.<sup>1439</sup>» Blanche ajoute quelques lignes amènes à ce message

---

<sup>1437</sup>A., VIII, Lettre C, page 123.

<sup>1438</sup>A., VIII, Lettre C, page 126.

<sup>1439</sup>A., VIII, Lettre C, page 133.

abrupt. Mme de Woldemar et Mme de Geysa, la mère de Blanche, déjeunent dans un silence pesant : « ma mère s'est approchée de la table et a versé du chocolat, dont elle seule a goûté : ma tante et moi, occupées du même objet, quoique avec des dispositions bien différentes, étions trop émues pour pouvoir ni manger ni parler.<sup>1440</sup>» Le bruit des roues de la voiture sur le pavé de la cour signale l'arrivée d'Ernest : Blanche court à sa rencontre « malgré ma mère qui voulait me retenir ». Ce sont des retrouvailles pathétiques ; Ernest porte Amélie, trop faible, jusque dans ses appartements, la couche dans son lit. Blanche se veut rassurante :

« - Chère Amélie ! il viendra le moment où nous serons tous heureux.  
- Heureux... ou tranquilles, » a-t-elle ajouté avec un ton qui m'a fait frémir.<sup>1441</sup>»

Il faut noter qu'à partir de cet instant un net clivage entre les générations se manifeste : d'un côté les parents, de l'autre la jeunesse, incarnée par Amélie, Ernest, Blanche et Albert. Ces deux partis, antagonistes, poursuivent des visées différentes. Blanche est rappelée à l'ordre et doit abandonner sa pauvre cousine : que ferait Ernest si désormais on interdisait à celle-ci de se montrer compatissante ?

« - Ce que je ferais ! a répondu Ernest en contenant autant qu'il le pouvait sa bouillante impatience, à l'instant même je vous emmènerais d'ici avec Blanche ; nous irions trouver Albert, et, loin de la tyrannie, du despotisme de parents durs, orgueilleux et inflexibles, nous connaîtrions encore des jours heureux.<sup>1442</sup>»

---

<sup>1440</sup>A., VIII, Lettre C, page 134.

<sup>1441</sup>A., VIII, Lettre C, page 136.

<sup>1442</sup>A., VIII, Lettre C, page 137.

Ce conflit de générations va devenir flagrant : ainsi se trouve exprimée une revendication à la liberté. Blanche retourne auprès de Mme de Woldemar et de sa mère : « toutes deux m'ont reçue avec une extrême sévérité<sup>1443</sup> ». Sans doute s'applique-t-elle à tempérer cette attitude en faisant appel à la sensibilité de celles-ci ; mais un tel langage demeure inaccessible à Mme de Woldemar : « Ma tante, irritée, m'a dit de sortir de devant ses yeux ; et ma mère, par son ordre sans doute, m'a enfermée dans la chambre où je suis à présent.<sup>1444</sup> ». Tenue ainsi à l'écart, Blanche parvient tout de même à écrire encore à Ernest : à sa domestique qui déplore le sort amer d'Amélie, elle rétorque « - C'est la faute de ses parents !... - Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle, les parents n'ont jamais tort ; c'est ce qu'assure madame la baronne.<sup>1445</sup> » Blanche s'est donc nettement engagée du côté de l'amour et de la sensibilité ; lors d'une nouvelle confrontation avec sa tante qui ne reconnaissait plus en Amélie sa nièce (« cette femme ne m'est rien. »), elle s'est exclamée avec véhémence : « - Ô cœur barbare et cruel !<sup>1446</sup> ». L'état aggravé d'Amélie a néanmoins incité Mme de Woldemar à autoriser Blanche à se rendre auprès de sa cousine : « Elle était sur un lit, pâle, sans mouvement, et les cheveux épars. Le médecin qu'on avait appelé était à l'extrémité de la chambre, et Ernest paraissait au désespoir.<sup>1447</sup> » Or Amélie, bien qu'en proie à des convulsions effrayantes, refuse tout examen : sa grossesse risquerait d'être découverte : « Qu'il ne me touche pas, criait-elle dans son égarement ; Albert, mon vertueux frère, préserve-moi de lui... Mon Dieu, que

---

<sup>1443</sup> A., VIII, Lettre C, page 140.

<sup>1444</sup> A., VIII, Lettre C, page 142.

<sup>1445</sup> A., VIII, Lettre CI, page 144.

<sup>1446</sup> A., VIII, Lettre CI, page 146.

<sup>1447</sup> A., VIII, Lettre CI, page 146.

je meure avec mon malheur!...<sup>1448</sup>» Le médecin prononce un diagnostic :  
« de trop vives impressions de peine la tueraient.<sup>1449</sup>». Blanche tente de  
réconforter son cousin :

« Blanche, vous ne savez pas ce qu'il faut me dire, vous ne connaissez pas ma situation, je suis affligé, mais tranquille ; et, tout en tremblant sur la vie d'Amélie, je suis moins malheureux que quand j'étais séparé d'elle ; car à présent, je suis sûr de ne la plus quitter... non jamais.<sup>1450</sup>»

C'est alors que Mme de Woldemar réclame une entrevue avec son fils : « non, je n'irais point auprès d'une mère cruelle, qui voit sans pitié l'innocence expirante.<sup>1451</sup>» Aussi Ernest délègue-t-il Blanche afin qu'elle plaide en sa faveur. Mais Blanche se trouve en présence de ses parents : « On vous a donc chargée du rôle d'ambassadeur ? m'a dit mon père en ricanant.<sup>1452</sup>» La décision semble prise d'éloigner la jeune fille « pour [la] garantir des mauvais conseils et du pernicieux exemple» de sa cousine : « J'ai vu tous les esprits si aigris, que je n'ai pas cru devoir les irriter davantage<sup>1453</sup>» déclare Blanche, obligée de transiger ; elle manoeuvre avec un sens aigu de la psychologie en usant du seul argument qui peut convaincre sa tante : ne doit-elle pas demeurer auprès d'Amélie pour un simple motif de bienséance ? Sa cousine, en effet, ne peut rester seule dans la chambre d'Ernest qui l'aime, aux mains de domestiques dévoués à leur maître : « - Vous avez raison, Blanche ; oui, en effet, il ne faut pas les laisser seuls... Quelle imprudence ! je vous remercie de votre avis, Blanche ; retournez-y, et ne les quittez pas.<sup>1454</sup>» À Madame de Geysa qui s'inquiète

---

<sup>1448</sup>A., VIII, Lettre CI, page 147.

<sup>1449</sup>A., VIII, Lettre CI, page 148.

<sup>1450</sup>A., VIII, Lettre CI, page 148.

<sup>1451</sup>A., VIII, Lettre CI, page 149.

<sup>1452</sup>A., VIII, Lettre CI, page 150.

<sup>1453</sup>A., VIII, Lettre CI, page 151.

<sup>1454</sup>A., VIII, Lettre CI, page 153.

du mauvais exemple donné à sa fille, Mme de Woldemar réplique que la décence prime : puis, elle demande à Blanche d'aller dire à Ernest que, puisqu'il refuse de descendre, c'est elle qui ira trouver Amélie : « il dépendra d'Amélie de se réconcilier avec moi.<sup>1455</sup> » Ce changement d'attitude fait naître des espoirs tant chez Blanche que chez Ernest ; Amélie, elle, se montre beaucoup plus circonspecte :

« - Ainsi, Amélie, tu refuses absolument de croire que nous serons heureux ! - Heureux ! s'est-elle écriée en pleurant ; nous étions destinés à l'être, et c'est moi qui ne l'ai pas voulu. Il fut un temps où ta mère n'aurait pas dédaigné Amélie : tu m'aurais nommée ton épouse sans rougir ; mon frère ne serait pas errant et désespéré ; depuis longtemps Blanche lui appartiendrait ; ce pauvre orphelin que j'ai abandonné ne pleurerait pas sur sa coupable mère ; enfin, a-t-elle ajouté en cachant sa tête dans le sein d'Ernest, ce qui fait aujourd'hui ma honte et ma misère, ferait mon orgueil et ma félicité...<sup>1456</sup> »

Ces événements tragiques ont au moins servi de leçon à Blanche ; elle regrette d'avoir voulu faire croire à Albert qu'Ernest lui témoignait de l'intérêt :

« Ô mon Albert ! quand je suis frappée des conséquences funestes que peut avoir ce que j'appelais une innocente coquetterie, s'il était possible que, dans le cours de ma vie entière, vous en ayez un seul mouvement à me reprocher, il faudrait me repousser loin de vous comme une créature indigne de l'estime de tous les coeurs honnêtes.<sup>1457</sup> »

Le lendemain (Lettre CII), alors que l'état d'Amélie connaît une amélioration, Blanche annonce au couple les intentions de Mme de Woldemar : « Nous étions tous deux si agités, que nous marchions dans la chambre comme des insensés ; Amélie était tranquille et souriait

---

<sup>1455</sup>A., VIII, Lettre CI, page 154.

<sup>1456</sup>A., VIII, Lettre CI, page 156.

<sup>1457</sup>A., VIII, Lettre CI, page 158.

tristement.<sup>1458</sup>» Au sortir de la chambre, Blanche rencontre son père en compagnie de Mme de Woldemar : cette dernière questionne la jeune fille sur les motifs qui ont précipité le départ d'Amélie de Suisse ; Blanche ne peut guère renseigner sa tante qui, néanmoins, se montre songeuse. Le 8 octobre (Lettre CIII), tandis qu'Amélie continue d'aller mieux, Ernest fait part de ses résolutions ; il se déclare prêt à tout abandonner si sa mère s'obstine :

« - Peut-être Albert consentira-t-il à nous suivre ; et je suis sûr qu'en quelque lieu que nous allions, ton oncle nous accompagnera ; ton enfant ne sera plus orphelin, il sera mon fils : je n'existerai plus que pour toi et pour lui : dis Amélie, n'y consens-tu pas ? - Et pendant que nous serons heureux ensemble, a répondu Amélie, ta mère vieillira sans soutien et mourra seule ? » Ernest s'est troublé. - Et quand tu apprendras qu'elle n'est plus, tu n'auras aucun regret ?<sup>1459</sup>»

Plus lucide que le jeune homme, la tendre Amélie prend la défense des valeurs familiales qu'Ernest se trouve prêt à sacrifier pour son amour. Enfin, le moment attendu arrive, des bruits se font entendre : Mme de Woldemar monte chez son fils, accompagnée des parents de Blanche. La scriptrice interrompt alors sa lettre ; de ce temps qui s'est figé au temps propice à la reprise de la narration s'écoulent plusieurs heures ; voici minuit, Blanche a repris la plume :

« Comme demain matin je ne serai plus ici sans doute, je vais employer une partie de la nuit à vous rendre la scène qui vient de se passer.<sup>1460</sup>»

Une telle entrevue s'annonce pathétique ; déjà Amélie se porte au devant de sa tante, mais ses faibles forces la trahissent : elle tombe « aux pieds de son juge ». Mme de Woldemar, modestement, la prie de se

---

<sup>1458</sup>A., VIII, Lettre CII, page 160.

<sup>1459</sup>A., VIII, Lettre CIII, pages 164-165.

<sup>1460</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 167.



lever : « ce n'est pas à vous de prendre cette attitude, car c'est moi qui viens vous implorer.<sup>1461</sup>» Puis, après un moment, la conversation s'engage et

Mme de Woldemar entame un long discours moralisateur :

« [...] vous savez quelle femme est devenue la honte de notre maison, nous a fait rougir de notre nom, a avili mon fils en lui préférant un misérable, et veut maintenant le déshonorer sans retour en le forçant à s'unir à elle !<sup>1462</sup>»

Si ces paroles provoquent aussitôt la colère d'Ernest, Amélie, convaincue de ses fautes, s'applique à l'apaiser (« Il faut tout souffrir de votre mère [...]»<sup>1463</sup>). Ayant trouvé un écho en Amélie, Mme de Woldemar peut désormais faire entendre le langage de l'honneur :

« Et à présent [...] que vous me voyez réduite à vous implorer, vous qui m'avez fait plus de mal que mon plus mortel ennemi n'aurait pu m'en faire, quel sort nous réservez-vous à tous deux ? Êtes-vous résolue à arracher Ernest à sa mère, à sa patrie, pour l'envelopper dans la honte dont vous êtes couverte ? Voulez-vous qu'il devienne l'opprobre de sa famille et mon assassin ?...<sup>1464</sup>»

La tension pathétique croît irrésistiblement : Amélie, déchirée, est prête à plier aux injonctions de sa tante, mais Ernest fait entendre une voix où le serment laisse place à l'imploration ; puisque rien ne peut infléchir sa volonté, il adresse à sa mère la prière d'un cœur sensible à laquelle le plus féroce bourreau ne saurait résister :

« - Ô ma mère ! c'est parce que vous vous êtes attendrie sur mes maux, que j'existe encore : ne me retirez pas vos bienfaits : je vous le demande à genoux. » Et en parlant ainsi, il embrassait ceux de Mme de Woldemar avec ardeur : « Regardez mon Amélie, vous l'aimiez tant autrefois ! une faute dont son extrême jeunesse fut l'excuse, l'a-t-elle bannie sans retour de votre cœur ? Regardez mon Amélie, ma mère, et vous l'aimerez

---

<sup>1461</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 168.

<sup>1462</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 170.

<sup>1463</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 170.

<sup>1464</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 171.

encore, et vous me pardonnerez de ne pouvoir vivre sans elle, et vous direz : *Oui, c'est encore là l'enfant de mon coeur, la fille de mon adoption...* «<sup>1465</sup> »

Ce mouvement provoque une réaction similaire de la part d'Amélie qui, à son tour se jette aux pieds de sa tante pour l'implorer : « l'époux que vous me destiniez, le voilà gémissant à vos pieds, vous demandant ma main comme on demande la vie : il est l'idole de mon coeur ».

Blanche éclate en sanglots et même ses parents, à des degrés divers, trahissent une certaine émotion<sup>1466</sup>. Prenant la main d'Amélie, Mme de Woldemar lui tient un discours affectueux :

« Je vous ai beaucoup aimée, et, en vous revoyant, quelles que soient ma colère et votre impardonnable faute, je sens bien que vous m'êtes encore chère, et je gémiss que vous m'ayez mise dans l'impossibilité de vous donner pour épouse à mon fils.<sup>1467</sup> »

Suit alors une analyse qui ne manque point de bon sens concernant la durée des passions dans la vie réelle ; Ernest ne sera pas éternellement heureux d'avoir sacrifié son destin :

« Quelques instants peut-être, tant que le feu d'amour durera ; mais ce feu, que le temps éteint toujours et que le mariage consume si vite, quand il aura disparu, que restera-t-il à Ernest, sinon des regrets, et à vous du repentir ? Dans la plus brillante saison de la vie, dans celle de l'ambition, avec la fierté qu'il a dans l'âme et le nom qu'il porte, se consolera-t-il d'avoir perdu toute considération dans son pays, de n'oser prétendre à aucune dignité, et d'être regardé avec mépris par ses égaux ? <sup>1468</sup> »

---

<sup>1465</sup>A., VIII, Lettre CIII, pages 173-174.

<sup>1466</sup>La plus sobre dans l'expression des sentiments est la mère de Blanche, Mme de Geysa, qui se contente de sembler émue.

<sup>1467</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 175.

<sup>1468</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 176.

En échange de son mortel sacrifice, Mme de Woldemar propose à Amélie de prendre soin de l'enfant de Mansfield, de lui faire donner une éducation princière ; si la vie religieuse semble un refuge agréable à sa nièce, qu'elle cite le couvent qui a ses préférences et aussitôt, Mme de Woldemar s'engage à l'y faire nommer abbesse ! Mais Ernest manifeste avec rage :

« - J'oserai braver les ordres d'une mère qui viole les engagements qu'elle a pris. Ô Amélie ! a-t-il dit en la serrant étroitement dans ses bras, pourrais-je te pardonner jamais de désavouer nos noeuds et d'être infidèle à tes serments ? Que ma mère le soit aux siens, elle en répondra devant Dieu ; mais nous, nous mourrons plutôt que d'être parjures : je suis ton époux, tu m'appartiens, tu es à moi.<sup>1469</sup>»

Ces termes provoquent la suspicion ; questionnée sur sa qualité d'« épouse », Amélie doit bien convenir qu'elle ne l'est qu'à moitié, ce qui provoque un scandale : « À cet aveu, ma mère s'est couvert le visage, mon père s'est levé, la baronne a paru satisfaite, et j'ai laissé échapper un cri de douleur.<sup>1470</sup>» Tandis que Blanche se jette dans les bras de sa cousine pour lui montrer que cet aveu ne la condamne pas définitivement à ses yeux, Mme de Woldemar triomphe : « Bon dieu ! c'est donc pour épouser une femme déshonorée de toutes les manières, qu'un fils ingrat se révolte contre moi ! et c'est sa maîtresse qu'il a osé amener dans ma maison !<sup>1471</sup>» Scandalisé par de tels propos, Ernest éloigne Amélie de cette « mère barbare », mais Mme de Woldemar, qui a percé à jour le secret de sa nièce l'interroge alors directement : « N'aviez-vous aucune raison de craindre la pénétration du médecin ? » Cet aveu fait la joie d'Ernest : en avançant ce pion, Mme de Woldemar a tout perdu ; Amélie avoue que

---

<sup>1469</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 179.

<sup>1470</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 180.

<sup>1471</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 180.

si elle cachait encore la terrible vérité, c'était pour laisser à sa tante un dernier moyen de séparer Ernest d'elle : « maintenant, vous n'en avez plus !<sup>1472</sup>» Interloquée, Mme de Woldemar s'emporte :

« - Je n'en ai plus ! et mes ordres, son honneur et votre dégradation, les comptez-vous pour rien ? - Ah ! madame, quand c'est à l'honneur d'Ernest que je me suis confiée, est-ce l'honneur qui lui persuadera qu'il doit m'abandonner ? Il sait maintenant que j'ai sur lui des droits plus sacrés que les vôtres. Pourquoi, en me forçant à dévoiler ce funeste mystère, lui avez-vous fait une loi de vous désobéir ?<sup>1473</sup>»

Le dialogisme agonistique de la scène atteint ici son point extrême avec le triomphe involontaire de l'héroïne ; car c'est par ses propres armes que se trouve vaincue Mme de Woldemar. Cependant qu'Ernest, tout à la joie d'être père, épanche sa sensibilité dans un discours lyrique :

« Amélie !... il est donc vrai ! Ô trop heureux Ernest ! ô mon épouse adorée ! viens sur mon sein... Dieu bienfaisant ! je te bénis de m'avoir donné une raison de plus de l'aimer... Ô mon Amélie ! pourquoi cette rougeur sur ton céleste visage ? Enorgueillis-toi au contraire de nos liens, de mon bonheur ! ah ! je le jure, jamais, jamais tu ne parus plus touchante, plus chère, plus sacrée à mes yeux !<sup>1474</sup>»

M. de Geysa, attendri par cette scène s'adresse à Mme de Woldemar : « Eh bien, ma soeur, ne pardonneriez-vous pas à Amélie ? - La religion, a répondu la baronne, nous commande, je le sais, d'être miséricordieux envers les coupables, mais non de les récompenser.<sup>1475</sup>»

Obstinément, Mme de Woldemar refuse tout accord, tout consentement, et sort, hautaine, avec fracas. Cependant, le père de

---

<sup>1472</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 182.

<sup>1473</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 182.

<sup>1474</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 183.

<sup>1475</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 183.

Blanche, incite les deux amants à presser leur mariage sans attendre le retour d'Albert :

« - Je n'entends rien à tous ces discours ; mais je vois que le plus pressé est de vous marier. Si vous m'en croyez, mes enfants, ne perdez pas une minute ; et aussitôt qu'Amélie aura le titre de comtesse de Woldemar, soyez sûrs que les dames les plus fières se feront un honneur d'être présentées chez elle. » Amélie s'est jetée dans les bras de mon père en pleurant. « Ô mon oncle ! il me reste donc un ami dans ma famille ! »<sup>1476</sup>»

Ernest presse son oncle de participer à la cérémonie, au bras de la mariée, mais M. de Geysa, qui craint de s'attirer l'inimitié de Mme de Woldemar, se montre moins enthousiaste. La confrontation avec cette dernière a, par ailleurs, épuisé les forces d'Amélie et Blanche constate la détérioration de ses traits :

« [...] je la voyais s'affaiblir malgré tous ses efforts, et sur son visage décoloré la souffrance physique se confondre avec la douleur morale.<sup>1477</sup> »

Un valet annonce alors que Mme de Woldemar se prépare à partir et sollicite un entretien avec M. de Geysa ; cette nouvelle porte à son comble le désespoir d'Amélie :

« Amélie, joignant les mains, a dit à Ernest : - Laisseras-tu ta mère quitter sa maison ? Me laisseras-tu mourir avec le remords de l'en avoir chassée ? Ô Ernest ! je t'en conjure, cours l'apaiser : si pour y parvenir il faut m'abandonner, n'hésite pas à le promettre.<sup>1478</sup> »

Mais Ernest refuse toute concession à cette femme « inexorable » et « barbare », répétant qu'il ne pourrait que mourir sans Amélie ; le discours retrouve une tension pathétique :

« Ernest, a-t-elle repris en pleurant, du jour où j'ai commencé à penser et à sentir, je n'ai jamais demandé au ciel d'autre bonheur que celui

---

<sup>1476</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 185.

<sup>1477</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 188.

<sup>1478</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 189.

d'être aimée comme tu m'aimes : hélas ! comme il me punit aujourd'hui de m'avoir exaucée ! Faut-il que ton amour, cet amour ardent, exclusif, qui seul me semblait le bien suprême, soit l'instrument fatal que Dieu ait choisi pour me frapper !<sup>1479</sup>»

Des bruits signalent alors le départ de Mme de Woldemar : Amélie, hors d'elle (« un sentiment exalté lui prêtait une vigueur surnaturelle »), se dégage de l'étreinte d'Ernest et court hors de la chambre ; elle se jette au-devant de sa tante, se couche sur le seuil :

« - Ma tante, a-t-elle dit d'un air égaré, vous ne passerez qu'en me foulant sous vos pieds ; non, il ne sera pas dit qu'une femme criminelle vous ait forcée à fuir de chez vous ; je mourrai sur cette pierre, je le jure, plutôt que de vous laisser sortir.<sup>1480</sup>»

Des larmes embuent les yeux de Mme de Woldemar, mais, contrairement à ce que pensait Blanche, elle ne cède point : tandis qu'on emmène Amélie, évanouie, Blanche écoute sa mère « plus insensible que Mme de Woldemar » lui annoncer qu'ils retourneront sur leurs terres de Geysa dès le lendemain, abandonnant Ernest et Amélie à leur triste sort.

Le 10 octobre, Mme de Woldemar écrit à Adolphe, depuis le couvent des Ursulines de Melck, pour le presser de se rendre à Vienne afin de rencontrer Ernest : « Vous verrez Amélie, fatal objet de son amour, et je puis ajouter de ma profonde pitié.<sup>1481</sup>» Elle révèle un secret qu'il ne devra pas trahir : le spectacle dont elle a été le témoin l'a tant bouleversée qu'il suffirait de peu qu'elle n'accorde son consentement : le déshonneur lui paraît un mal moindre que la mort du couple. « J'ai dû pour la mémoire de mes aïeux, recourir à tous les moyens capables de faire renoncer leur petit-fils à une union honteuse, et endurcir mon cœur contre les

---

<sup>1479</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 190.

<sup>1480</sup>A., VIII, Lettre CIII, page 191.

<sup>1481</sup>A., VIII, Lettre CIV, page 194.

prières et les larmes.<sup>1482</sup>» Qu'Adolphe la tienne au courant de la situation : au moindre danger, elle cèdera.

Albert, cependant, vient d'arriver à Vienne le 18 octobre : il adresse une lettre à Blanche après avoir constaté l'abatement d'Ernest et la tristesse des serviteurs ; il se reproche sa vaine quête qui l'a tenu éloigné de cette demeure où il aurait pu faire entendre sa voix en faveur de sa soeur ; « fatalité effrayante », constate-t-il en déplorant la situation d'Amélie : « Pauvre victime ! comme tu t'es égarée ! Mais qui pourrait penser à tes torts en voyant tes douleurs ?<sup>1483</sup>». Le jeune homme, au cours de ses périples, a rencontré Grandson avec l'enfant d'Amélie, qui l'ont accompagné à Vienne. Albert constate qu'Ernest, dévoré par la fièvre, refuse tout remède. Sa lettre s'interrompt au moment où on va l'introduire dans la chambre d'Amélie. Quand il en sortira, il reprendra sa rédaction pour décrire l'état de sa soeur :

« Je n'ai plus d'espoir ; la mort est empreinte dans tous ses traits, et, pour l'éternel tourment de ceux qui l'aiment, il semble que, pour leur faire mieux sentir l'étendue de leur perte, son angélique douceur et sa tendre sensibilité s'augmentent encore de ses derniers moments. Que de larmes j'ai versées sur ses mains froides et décolorées ! que de larmes j'ai dérobées à son inquiète amitié !<sup>1484</sup>»

Une scène pathétique a mis en présence l'agonisante et Grandson ; puis, la jeune femme a fait ses adieux à son fils, le mettant sous la protection d'Albert :

« [...] l'enfant a jeté des cris si perçants, que j'ai été obligé de l'emporter de la chambre ; il se débattait entre mes bras pour rester ; en s'adressant à Ernest, il lui a dit : « Mon bon ami Semler, empêche Albert de

---

<sup>1482</sup>A., VIII, Lettre CIV, page 196.

<sup>1483</sup>A., VIII, Lettre CV, page 198.

<sup>1484</sup>A., VIII, Lettre CV, page 200.

m'emmener.» Ce nom fatal de Semler, qui a réveillé tant de divers souvenirs nous a tous atterrés.<sup>1485</sup>»

Une sorte de résignation a signalé à Albert qu'Ernest et Amélie acceptaient leur sort, résolus à mourir ensemble.

Le 21 octobre, Adolphe, qui à son tour est arrivé à Vienne, exprime la même opinion à l'intention de Mme de Woldemar (Lettre CVI) ; l'attitude d'Ernest est surprenante :

« Qu'au moment de perdre l'objet d'un amour si violent, il supporte son malheur avec une telle constance, c'est ce que je ne puis pas comprendre, et ce qui me confirme dans l'opinion que les passions sont inexplicables.<sup>1486</sup>»

Albert a fait part à Adolphe de sa conviction ; montrant les deux amants, enlacés et immobiles, il a prédit leur fin : avant peu de temps «leurs coeurs, que l'amour brûle encore, seront glacés par la mort<sup>1487</sup>». Adolphe a pris conscience des changements effrayants qui s'étaient opérés en son ami Ernest, désormais indifférent à tout. Alors, voyant combien la situation était critique, il lui a fait part de la mission dont Mme de Woldemar l'avait chargé :

« Je vous crois ; ce n'est pas vous qui voudriez me tromper ; mais à présent, il est trop tard : regardez Amélie, et vous verrez qu'il n'est plus temps.<sup>1488</sup> »

Adolphe veut qu'Amélie entende les paroles de sa tante ; il entr'ouvre le rideau du lit et contemple la jeune femme : « ses yeux étaient fermés ; quelques gouttes de sueur coulaient sur son front pâle ; sa

---

<sup>1485</sup>A., VIII, Lettre CV, page 201.

<sup>1486</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 203.

<sup>1487</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 205.

<sup>1488</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 206.



respiration était courte et embarrassée<sup>1489</sup>» ; il prend sa main : « Madame... Amélie... je suis Adolphe... J'apporte le consentement, le pardon de madame de Woldemar...<sup>1490</sup>» Grandson, qui veillait au chevet de la mourante s'emporte qu'on vienne déranger la pauvre enfant. Amélie fait un effort pour écarter le rideau qui cache Ernest, puis rassérénée par sa présence, elle prononce un discours pathétique à propos des fautes qu'elle a commises. Grandson proteste en désignant Ernest comme le seul responsable :

« - Lui ! s'est écriée Amélie avec un effroi qui lui a prêté des forces ; lui ! a-t-elle répété en jetant ses deux bras autour de son amant, comme pour le garantir de la colère divine ; non, non, s'il est coupable, je le suis. Dieu juste, si nous t'offensâmes par notre amour, je t'offensai comme lui, et tu nous puniras ensemble.<sup>1491</sup>»

Adolphe interrompt ce tendre dialogue : Amélie ne veut-elle pas vivre pour pouvoir bénéficier du pardon de sa tante ? Avec dignité, Amélie reconnaît ses torts :

« [...] si je n'eusse pas été coupable, j'aurais supporté mes adversités ; mais vivre sans innocence, avoir perdu le contentement de moi-même et l'estime d'Albert, c'était trop pour moi... Ô Ernest ! pardonne si je n'ai pu me consoler de t'avoir tout sacrifié ; mais la vertu ne m'était pas moins chère que ton amour ; et, privée de l'une ou de l'autre, il fallait mourir.<sup>1492</sup>»

Elle prie Adolphe de dire à Mme de Woldemar qu'elle n'est nullement responsable de sa mort (« Dites-lui bien que je n'accuse que moi de mes malheurs.<sup>1493</sup>»). Elle ne veut conserver de sa tante que le souvenir de la tendresse qu'elle lui prodiguait dans son enfance. Adolphe en

---

<sup>1489</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 206.

<sup>1490</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 207.

<sup>1491</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 208.

<sup>1492</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 209.

<sup>1493</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 210.

profite pour lui demander si elle accepterait de répéter ces paroles à Mme de Woldemar. Aussitôt, Amélie ayant favorablement répondu à sa question, Adolphe dépêche un courrier à la mère d'Ernest ; au matin, il viendra en personne la chercher : « Vous ne sauverez point Amélie ; mais peut-être en la bénissant, vous réconcilierez-vous avec vous-même, et peut-être aussi arracherez-vous Ernest aux funestes projets que je ne suis que trop sûr qu'il médite.<sup>1494</sup>»

La Lettre CVII, écrite le 22 octobre par Albert, décrit trois moments d'une journée d'agonie : le matin à sept heures, l'état d'Amélie connaît une amélioration sensible. Elle a pu se reposer durant la nuit. Adolphe part pour aller chercher la tante d'Amélie et sans doute l'espérance a-t-elle rendu des forces à la pauvre jeune femme. Le médecin a émis un pronostic favorable à condition que la fièvre ne redouble pas, au soir ; cet avis a plongé Ernest dans une sorte de commotion : « des larmes sont sorties par torrents de ses yeux égarés, il est tombé sur le plancher, et frappant sa tête dans un inconcevable désordre, il articulait des mots sans suite.<sup>1495</sup>» Puis, le jeune homme, calmé, a repris sa place attentive auprès de sa bien-aimée.

À 11 heures, l'état d'Amélie s'étant aggravé, le médecin a prévu une crise qu'elle n'aurait pas la force de supporter. Cette fois, Ernest est tombé sur le parquet, comme frappé de la foudre. Albert ne peut qu'épancher sa douleur sur la page, poursuivi par le remords de n'avoir pas su prendre soin de sa soeur.

À 4 heures, enfin, la situation est désespérée :

« Le médecin ne quitte pas Amélie, et retire peu à peu l'espoir qu'il avait donné. Elle s'évanouit à tous moments ; et quand elle reprend connaissance, un nuage obscurcit sa vue, et elle ne nous reconnaît plus

---

<sup>1494</sup>A., VIII, Lettre CVI, page 210.

<sup>1495</sup>A., VIII, Lettre CVII, page 212.

qu'au son de la voix. Tout à l'heure elle vient de m'appeler : «Je ne te distingue plus, mon Albert, m'a-t-elle dit avec une voix défaillante ; mais mon coeur qui bat encore n'a pas cessé de t'aimer... Je vais te quitter... Adieu, mon frère... Je ne pleure que sur toi, car mon fils m'oubliera, et je le laisse entre tes mains.<sup>1496</sup>»

On peut certes relever la force pathétique d'une telle situation : l'agonie de l'héroïne, édifiante, constitue un thème qui fait culminer l'émotion du lectorat.

Comme Amélie réclame le pardon de son frère, Ernest sort de sa torpeur : « Pardonne-moi aussi, Albert ; et quoi qu'il en coûte à ton coeur, promets que je ne mourrai pas haï du frère d'Amélie... - Non, je ne te hais pas.<sup>1497</sup>»

La lettre d'Albert s'achève par une lueur d'espoir : après un court évanouissement, Amélie semble aller mieux : Albert n'ose croire à la mort prochaine de sa soeur ; sans Blanche pourrait-il surmonter une aussi terrible épreuve ?

C'est à Adolphe qu'il appartient de relater les événements qui ont suivi ; Albert, écrasé par la douleur n'a pu reprendre la plume et annoncer à sa fiancée la terrible nouvelle :

« [...] jugez, mademoiselle, s'il a été possible au comte Albert de vous la donner, lorsque moi, éprouvé dès l'enfance par l'adversité, moi qui sais si bien que tous les hommes sont condamnés à souffrir jusqu'à ce qu'il disparaissent de cette vallée de larmes, j'ai eu besoin de plusieurs jours pour me mettre en état de vous faire le rapport exact de ce que j'ai vu dans cette demeure de désolation.<sup>1498</sup>»

---

<sup>1496</sup>A., VIII, Lettre CVII, page 215.

<sup>1497</sup>A., VIII, Lettre CVII, pages 215-216.

<sup>1498</sup>A., VIII, Lettre CVIII, pages 216-217.

Ainsi Adolphe raconte-t-il son arrivée chez Mme de Woldemar : celle-ci, émue par la lettre, était prête à suivre le jeune homme, mais elle tarda à s'exécuter, convaincue qu'en temporisant elle pouvait encore revenir sur sa parole. Enfin, Adolphe parvint à lui faire prendre la route de Vienne. « Lorsque la voiture entra sur le Graben, je vis la baronne pâlir : elle prit ma main. «Je ne sais ce que j'ai, me dit-elle, mais mon coeur se serre en arrivant dans ma maison.»<sup>1499</sup>» Prise d'un sinistre pressentiment, Mme de Woldemar pénètre dans l'hôtel particulier, butant sur des serviteurs consternés : Adolphe l'entraîne vers la salle basse, pousse la porte. Le spectacle macabre le laisse muet :

« [...] au milieu de l'appartement était un cercueil, quelques cierges brûlaient autour ; M. Grandson sanglotait debout près de la croisée ; l'enfant d'Amélie, étendu sur la bière, se frappait la tête en s'écriant : «Ma mère ! lève-toi donc : ô ma mère ! lève-toi et me réponds !»<sup>1500</sup>»

Cette vision arrache un cri à Mme de Woldemar :

« - Amélie ! ô Amélie ! s'écria la baronne. - Elle est là, dit Albert d'un air farouche en montrant le cercueil : mais elle n'y est pas seule... - Ô mon fils ! mon Ernest ! Qu'a-t-on fait de mon fils ? Où est mon fils ? » Albert montra le cercueil une seconde fois sans parler, et madame de Woldemar tomba sans connaissance à ses pieds. <sup>1501</sup>»

Adolphe, de son côté, demeure glacé, toutes ses facultés anéanties par la perte du seul ami auquel il était attaché : « Dans ce triste univers, je n'avais attaché mon coeur qu'à un seul être, et il m'était enlevé à la fleur de l'âge, sans que j'eusse pu l'embrasser une fois encore et lui dire un éternel adieu.<sup>1502</sup>»

---

<sup>1499</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 219.

<sup>1500</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 220.

<sup>1501</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 220.

<sup>1502</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 220-221.

Cette veillée mortuaire, un 1<sup>er</sup> novembre, jour de la Toussaint, prend valeur de symbole ; Grandson serre affectueusement la main d'Adolphe :

« - Ils l'ont tuée, me dit-il, il n'y a plus de joie pour moi au monde ; et ce pauvre enfant, ses sanglots le feront périr aussi. » Il voulut le prendre dans ses bras ; mais Eugène redoubla ses cris. - Laisse-moi, mon oncle, laisse-moi près d'elle ; je veux la réveiller pour qu'elle se lève et que je puisse la caresser... Ô ma mère ! pourquoi dors-tu si longtemps et ne répond-tu pas à ton enfant ? »<sup>1503</sup> »

Adolphe s'agenouille près du cercueil et demande à voir une dernière fois son ami. Albert soulève le linceul : le visage pâle et défiguré d'Ernest apparaît, étrangement serein. Il gît au côté de son épouse. « À la vue de sa soeur le coeur d'Albert se brisa, et de profonds sanglots sortirent du fond de sa poitrine ; il baisa le front glacé de l'infortunée, en l'arrosant de larmes.<sup>1504</sup> »

Albert s'accuse alors de manière pathétique d'avoir abandonné sa soeur : seule consolation, les deux amants sont maintenant « unis ensemble, unis pour toujours ». Adolphe pose ses lèvres sur la main glacée de son ami, attitude révélatrice d'un sentiment trouble et ambigu :

« Adieu, adieu, lui ai-je dit ; tu es mort sans donner un souvenir à Adolphe ; mais Adolphe conservera le tien jusqu'au dernier soupir : il n'aimait que toi dans le monde.<sup>1505</sup> »

Alors, comme s'il était nécessaire de porter au paroxysme ce pathétique déjà envahissant, de lui donner une telle force que nul lecteur ne puisse parcourir ces pages sans verser plus que des pleurs, sans ressentir un extrême déchirement, sans éprouver un ébranlement nerveux général, Sophie Cottin nous offre au travers d'une scène

---

<sup>1503</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 221.

<sup>1504</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 222.

<sup>1505</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 223.

excessive, le châtement attendu, moral, de Mme de Woldemar. Soudain, elle fait irruption dans la pièce, échevelée :

« Je veux voir mon fils, répétait-elle ; mon fils est à moi : c'est mon bien, on ne me l'ôtera pas. » M. Grandson s'est avancé vers elle pour la faire sortir ; elle l'a repoussé d'un air égaré, en reprenant d'une voix terrible : « mon fils !... mon fils !... Je veux voir mon fils ! » Alors, M. Grandson l'a prise rudement par la main, et la faisant tomber à genoux près du cercueil : « Tu le veux, le voilà : si on te le rend ainsi, n'en accuse que toi ; contemple tes deux victimes, et jouis du fruit de ton implacable orgueil. »<sup>1506</sup>»

Il faut toute la rudesse de M. Grandson, qui agit avec une brutalité inimaginable à l'encontre d'une des têtes couronnées les plus prestigieuses des Allemagnes, pour ramener à la réalité la baronne de Woldemar : elle n'a point cessé de considérer son fils comme un bien personnel, soumis à son autorité, et n'a pas réalisé que la mort mettait un terme aux vanités de ce monde ; le tutoiement de Grandson lui signifie qu'en ce lieu de ténèbres il n'est plus de rang ni de hiérarchies qui tiennent, que face à la mort aucune revendication tonitruante n'est de mise : courbée et humiliée, l'aristocrate hautaine doit désormais prendre la mesure des ravages provoqués par son orgueil.

Édifiée par le désastre dont elle est la cause, Mme de Woldemar écoute son neveu Albert lui prodiguer des paroles consolantes : ses deux victimes ne l'ont pas maudite, mais intercèdent désormais pour elle auprès du Juge suprême : « allez donc, espérez en leurs prières, repentez-vous, et, s'il se peut, vivez et mourez en paix. »<sup>1507</sup> La baronne peut prendre l'entière mesure de la supériorité morale du couple et tirer la leçon salutaire des événements dramatiques dont elle a été le témoin privilégié :

---

<sup>1506</sup> A., VIII, Lettre CVIII, page 223.

<sup>1507</sup> A., VIII, Lettre CVIII, page 224.

« »Dieu ! je ne me plains point ! ma peine est bien grande, mais je l'ai méritée... Mon fils !... Amélie ! saintes et douces victimes ! vous n'avez point appelé la colère divine sur ma tête ; mais le remords qui s'est placé là, a-t-elle continué en posant la main sur son coeur, ce remords qui me fait frémir à l'idée d'une éternité que je sens être inséparable de lui, ce remords vous vengera assez...»<sup>1508</sup>»

Adolphe se retire pour écrire sa lettre ; il achève sa missive par le récit de la mort des deux amants qu'on lui a racontée :

« Vers le milieu de la nuit qui a précédé le jour de mon arrivée, Albert était absorbé dans des pensées de mort ; le médecin et les deux gardes, accablés de fatigue, sommeillaient ; Ernest était sous les rideaux ; la lueur d'une lampe n'éclairait que faiblement une partie de la chambre ; tout-à-coup un bruit s'est fait entendre, chacun est accouru, on a apporté des lumières : Amélie ne vivait plus ; son amant s'était jeté sur elle, l'embrassait étroitement, et serrait avec tant de force ce corps inanimé, qu'on n'a pu l'en détacher. Il est resté à-peu-près trois heures dans cette agonie ; il a enfin été saisi d'un mouvement convulsif, a poussé un cri... c'était le dernier.<sup>1509</sup> »

Une courte lettre d'Adolphe signale le départ du convoi funèbre, le 5 novembre, pour le château de Woldemar où seront enterrés les deux amants, auprès du tombeau du père d'Amélie. Le 15 novembre se déroulent les funérailles : avant de se rendre à Vienne, persuadé d'avoir obtenu le consentement de sa mère, Ernest avait remis au curé une somme considérable pour doter et marier six jeune filles le jour où il épouserait Amélie ; et ainsi, chaque année, en commémoration de ce jour béni, six couples devaient bénéficier de cette largesse. Or, sûr de mourir avec Amélie, Ernest avait confirmé cette volonté, mais exigé que cette cérémonie se déroulât sur le tombeau des amants : « on a cru devoir respecter jusqu'à cette volonté d'une âme malade et d'une imagination déjà

---

<sup>1508</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 224.

<sup>1509</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 226.

en délire.<sup>1510</sup>» Telle une tragique mise en scène, les funérailles du couple se font au milieu de cette pompe nuptiale ; un cortège se forme : Albert tient par la main l'enfant d'Amélie, Adolphe soutient M. Grandson ; les domestiques, les fermiers, les pauvres suivent. Le vieux Guillaume accueille cette procession à l'entrée du cimetière et une scène pathétique se déroule, au cours de laquelle les bienfaits d'Amélie sont étalés au grand jour : « J'ai vu une pauvre femme y appeler ses sept enfants : «Pleurez et priez, leur a-t-elle dit, car celle qui vous a donné du pain n'est plus.»<sup>1511</sup>» Au milieu des pleurs de l'assistance, le prêtre fait un sermon édifiant, exemplaire pour les six couples qui vont s'unir : « contemplez cette tombe : ceux qu'elle referme étaient comme vous au printemps de la vie<sup>1512</sup>» Chacune des mariées dépose sa couronne de fleurs sur le cercueil :

« Ces fleurs éparses autour de ces voiles de deuil, ces chants d'hyménée et ces cloches funèbres, cette fête au milieu des larmes, et ces jeunes gens qui se juraient un amour éternel en face de cette tombe qui attestait qu'il n'y a rien d'éternel sur la terre, tout cela brisait l'âme et la remplissait de terreur. L'aspect de ces plaisirs périssables faisait frémir à la lueur de ces lugubres flambeaux, et on eût dit que le jour de l'espérance ne s'était rapproché de celui de la mort que pour détruire la confiance présomptueuse et montrer le néant des folles joies.<sup>1513</sup>»

Adolphe ne peut prononcer que des paroles moralisantes, fondées sur la vanité, sur l'inanité de l'existence terrestre. Il quitte le tombeau où l'on a descendu le cercueil, se retourne : « j'ai vu la porte funèbre se refermer sur ces cendres glacées et tout a été fini.<sup>1514</sup>»

Albert, qui émerge avec difficulté des épreuves qu'il a supportées, reste obsédé par l'image de sa soeur ; puisque Blanche

---

<sup>1510</sup>A., VIII, Lettre CX, page 229.

<sup>1511</sup>A., VIII, Lettre CX, page 230.

<sup>1512</sup>A., VIII, Lettre CX, page 232.

<sup>1513</sup>A., VIII, Lettre CX, pages 233-234.



consent à lui consacrer sa vie, « j'aurais encore des jours heureux sur la terre ; mais, pour oser y penser, je suis encore trop près de ceux de la douleur.<sup>1515</sup>» L'ultime lettre du roman (Lettre CXII), fin novembre, émane d'Adolphe : le jeune homme signale à Blanche le départ d'Albert : « il va chercher auprès de vous des consolations dont il a tant besoin<sup>1516</sup>» ; Adolphe reconduira M. Grandson chez lui, puis il ira se retirer au plus profond des montagnes de la Suisse, solitaire, pour y vivre une existence obscure :

« Tous les liens qui m'attachaient au monde sont rompus ; j'ai perdu mon ami, et mon coeur brisé ne peut plus rien aimer.<sup>1517</sup>»

Une conclusion établit le bilan de cette intrigue :

« Le farouche Adolphe, fidèle à ses projets, se retira dans la partie des Alpes la plus solitaire ; sa mère mourut sans l'avoir pu découvrir, et mourut malheureuse de savoir qu'elle avait un fils qui n'était pas là pour lui fermer les yeux.<sup>1518</sup>»

Indirectement, voici punie la légèreté d'une femme volage et sensible qui n'avait écouté que son coeur et avait voulu transiger avec la morale du temps. En revanche, la coquetterie de Blanche avait disparu et elle devait se révéler l'épouse la plus aimable et la plus tendre : le spectacle malheureux des amours fatales de ses cousins, dictées par l'égarément des sens, lui avait servi de leçon. Mme de Woldemar, retirée du monde, attendit la mort dans «la plus haute dévotion», derrière les murs d'un couvent :

« [...] elle désira que les enfants d'Albert portassent le nom d'Ernest et d'Amélie, mais elle refusa constamment de les voir jusqu'au moment de

---

<sup>1514</sup>A., VIII, Lettre CX, page 235.

<sup>1515</sup>A., VIII, Lettre CXI, page 237.

<sup>1516</sup>A., VIII, Lettre CXII, page 238.

<sup>1517</sup>A., VIII, Lettre CXII, page 239.

<sup>1518</sup>A., VIII, Lettre CXII, page 239.

sa mort : alors seulement elle les appela auprès d'elle, leur légua tout son bien, demanda à leur innocence des prières pour le salut de son âme, et expira poursuivie par l'image de son fils, et doutant de la miséricorde divine.<sup>1519</sup>»

Albert et Blanche élevèrent l'enfant d'Amélie dont l'« âme pure et sensible » conserva le souvenir de sa mère ; Grandson aurait bien voulu qu'on lui confiât cet enfant, mais Albert ne put y consentir :

« [...] pour adoucir les regrets de ce respectable vieillard, et en reconnaissance de l'amour paternel qu'il avait eu pour Amélie, tous les deux ans, il allait avec Blanche passer quelques mois en Suisse, et mettait dans les bras de ce vénérable ami d'Amélie l'enfant qu'elle avait laissé, et la seule image qui restât d'elle sur la terre.<sup>1520</sup>»

Ainsi s'achève un roman dont l'ultime partie, depuis la Lettre CVIII jusqu'à cette conclusion, fonctionne de manière axiologique : il ne s'agit pas d'une fin brutale, mais d'un dernier mouvement, *coda* qui se prolonge, office des ténèbres, dont les derniers accords sont le *lamento* paroxystique et déploratif d'une narration placée sous le signe de la fatalité ; la vanité des hommes, leurs absurdes rites sociaux, les positions des individus fondées sur la tradition, défigurent ce monde et transforment le séjour terrestre en enfer. Le désir de liberté est une force dévastatrice qu'on ne peut brider ; Mme de Simmeren a assumé sa passion dans la douleur mais avec lucidité ; sans doute pensait-elle jusqu'au bout avoir triomphé des préjugés, ayant sacrifié sa réputation au bonheur terrestre : c'est le fils adultérin de sa passion coupable qui apporte le châtement, la désignant d'un doigt accusateur et la vouant à une mort solitaire. Amélie, parce qu'elle ne supportait pas la tyrannique contrainte d'un destin tracé par avance, a fui, trahissant son

---

<sup>1519</sup>A., VIII, « Conclusion », page 240.

milieu, sa famille, ses devoirs. Cependant, toutes les transgressions reçoivent ici-bas leur salaire, une punition méritée, et la mort, comme s'il n'était pas possible aux individus de se rebeller efficacement contre la destinée. Tout n'est-il pas fixé d'avance, déjà écrit ? Est-il possible d'échapper à ce que les puissances supérieures, qui régissent la vie des êtres, ont décidé ? Ernest revient sous le masque séducteur d'Henry Semler : ce qu'Amélie n'a point voulu accepter de force, elle l'accomplira de plein gré ; ironie. Cela semble démontrer que l'on ne parvient jamais à se dérober aux arrêts du sort et qu'une mystérieuse volonté se joue des hommes, justice supérieure qui équilibre les plateaux de la balance. Les épreuves que supportent les êtres sont peut-être le prix à payer pour le véritable bonheur qui n'est pas de ce monde : l'amour n'est pas condamnable en soi, ni condamné. Mais la passion est considérée avec suspicion : il convient de se méfier de cette maladie des sens, sorte de perturbation de la raison qui génère le désordre. En proie à la plus totale souffrance, l'âme à vif, ceux qui ressentent les effets de cette maladie exhalent des plaintes lancinantes dont le lyrisme se métamorphose souvent en hurlement de douleur. Les nerfs sont brisés et c'est l'extrême dépression qui fait entendre son délire. La rédemption et le rachat, péages obligés dont il faut acquitter le prix entier pour transiter vers l'au-delà, constituent le bout de ces cruelles épreuves.

L'antagonisme radical entre l'être naturel et les lois humaines aboutit à un désastre : pour bien le faire comprendre, Sophie Cottin achève son roman en nous faisant parcourir un champ de décombres, peuplé de fantômes ; comme après une cruelle bataille, des survivants, brûlés par la poudre, se cherchent, tendant leurs mains, enterrent les morts et pleurent. Leurs victimes s'en sont allées, libres désormais de

---

<sup>1520</sup>A., VIII, « Conclusion », page 241.

ces lois oppressantes qui les liaient à ce monde-ci ; effarés, ceux qui restent enchaînés tirent une leçon du désastre et considèrent désormais ce triste séjour des mortels d'un autre regard ; inanité de nos vaines prétentions : la vie est courte, et, pour paraphraser Camus, les hommes meurent et ne sont pas heureux ! Lors des funérailles du couple, dans son homélie, le prêtre convoque un passage de l'écriture<sup>1521</sup> : « Les jours de mon pèlerinage sur la terre ont été bien courts et bien malheureux. » Cette impossibilité de vivre pleinement les sentiments naturels, de les vivre avec intensité, de réaliser le champ des désirs, voilà ce qui détruit ceux qui n'acceptent pas d'entrer dans des carcans préétablis, dans les normes instituées et légitimées par le corps social.

L'autre vie, c'est l'espérance : il faut admettre l'existence d'un juge supérieur pour lequel ces tragédies intimes sont relatives, d'un être suprême indulgent qui compense, dans l'ailleurs, la dureté du sort implacable et des afflictions démesurées qui nous accablent ici-bas. Ceux qui ont tiré une véritable leçon de ces malheurs, s'il ne leur est pas donné de croire en un bonheur paisible et vertueux - à l'instar de Blanche et d'Albert - doivent renoncer aux illusions : supprimer le désir n'est-ce pas, au fond, se soustraire à la souffrance ? Plus près des cieux, au sommet des montagnes, là où la nature n'est pas souillée, dans la solitude la plus complète, Adolphe trouvera la sérénité : il importe peu en ces lieux éthérés d'être un déclassé, fruit du péché, marqué d'une souillure indélébile, car, au-dessus des nuages, en ce désert bleu et cristallin où le ciel touche la terre, l'âme est purifiée. Aussi Adolphe disparaîtra-t-il sans que personne, pas même sa mère, puisse le retrouver : ayant tranché tout lien avec la société, tel le marin qui d'un

---

<sup>1521</sup> *Genèse*, ch. 47, v. 9, selon l'indication de la romancière, page 231 (A, VIII).

coup de hache libère les amarres, Adolphe nous propose la solution alternative, l'autre possibilité, champ d'évasion non moins terrible que la mort, comme si l'espace social n'offrait aucune solution et qu'il était impossible de pactiser avec le monde.

c. l'hyperesthésie sentimentale :
-----------------------------------

Avec *Amélie Mansfield*, Sophie Cottin a concrétisé le projet d'écrire un roman épistolaire d'envergure. Qu'il nous soit permis d'affirmer que son oeuvre n'est pas indigne d'intérêt : sans doute illustre-t-elle un genre fortement représenté à cette époque et que l'évolution des moeurs a rendu, à présent, désuet<sup>1522</sup> ; l'illusion consisterait à croire qu'un tel roman n'apporte rien de fondamentalement neuf, tant par sa forme que par ses thèmes. En fait, l'hyperesthésie des sentiments qui s'y manifestent représente certainement un élément particulier au feuillet de réception, de même que, nous l'avons vu, les références à l'espace « germanique ».

Le fonctionnement narratif d'un roman épistolaire repose sur l'échange d'une correspondance. L'exposition des faits requiert un agent extérieur qui rend nécessaire la relation des événements : Amélie et Ernest confient, chacun de leur côté, leur parcours sentimental à un

---

<sup>1522</sup>Voir René Pomeau (*op.cit.*, page 71) : « Le glas de la correspondance sonne, dans le roman français, avec Proust, lorsque du fond de la Bretagne, le narrateur de *la Recherche du temps perdu*, pour réduire l'angoisse de sa séparation avec sa mère, au lieu de lui écrire une lettre, lui téléphone. Il est normal aussi que dans le film *Les Liaisons dangereuses* (1960), les personnages

narrataire interne. Albert, le frère d'Amélie, et Adolphe, l'ami sévère et vertueux d'Ernest, jouent ce rôle de « confident-régulateur » : ils rendent plausible l'écriture des lettres auxquelles un destinataire est indispensable (l'existence textuelle, matérielle, de la lettre, en tant qu'objet véhiculant une information, suppose une adresse, comme la flèche suppose une cible) ; mais la fonction de « régulation » du discours ne saurait être négligée : ainsi, le frère aimé est-il digne d'entendre les épanchements sentimentaux de sa soeur, d'écouter ses plaintes, d'être le confident privilégié de ses secrets. Adolphe, en tant qu'ami, est apte à jouer le rôle de confesseur. Même muet, Adolphe est un cruel-censeur, incarnant un redoutable « sur-moi » qui fait peser ses interdits sur le pauvre Ernest, et représente (met en représentation), par procuration, la figure maternelle de l'inflexible Mme de Woldemar. Certes, comme il n'est pas agi par des motifs sordides, il se laisse aller à davantage d'indulgence que la mère d'Ernest. D'abord incompréhensif, il finira par manifester moins de rigueur à l'égard de son ami dont il mesure la vulnérabilité face aux orages de la passion ; les sentiments d'Ernest, néanmoins, lui demeurent étrangers parce qu'ils relèvent de l'instinct le plus brut, de la pulsion animale, et échappent au contrôle de l'esprit :

« Je ne vous écris point, parce que je n'entends pas plus votre langue que je ne comprends votre état : si ce délire perpétuel, si ces menaces que vous m'osez faire, si ces mouvements désordonnés, effroyables, qui vous portent à noyer votre maîtresse et à maudire votre mère, sont les effets de l'amour, combien vous augmentez le mépris que m'a toujours inspiré cette odieuse frénésie !<sup>1523</sup>»

---

se servent moins du courrier que de la bande de magnétophone, du téléphone, du message téléphoné [...].»

<sup>1523</sup>A., VII, Lettre LI, page 82.

Le « délire perpétuel » ayant contaminé tout le mental, le corps physique échappe à son tour à ce contrôle. L'amoureux est alors en proie à une « frénésie » gestuelle qui résulte d'une perception perturbée du temps. De fait, il est prisonnier d'un temps long : les heures, loin de l'objet aimé, s'écoulent avec une lenteur mortelle. L'attente devient intolérable. Les plaintes répétées, les lamentations aiguës, les prières pathétiques sidèrent, pour un moment, l'intelligence, la plongent dans un état d'hébétude passager :

« Je commençais à ne plus penser, et déjà l'égarément de mon cerveau confondait tous les objets qui étaient autour de moi, tandis que la douleur restait comme un plomb sur mon coeur.<sup>1524</sup>»

Mais cela ne peut guérir le sujet. Son agitation nerveuse le reprend, se mue en gesticulation : la répétition de mouvements mécaniques et l'instabilité des états de conscience, qui visent à meubler l'interminable laps temporel, caractérisent cette phase qui se traduit par un comportement erratique. Cela reporte sur l'espace la distorsion temporelle : pour le sujet, il devient nécessaire de renouer avec des impressions fugitives, désormais ancrées dans l'esprit, en revisitant les lieux où l'amour a été éprouvé, lieux qui servent d'amers à cette circumnavigation mentale. Se raccrocher au réel, c'est mesurer les distances, évaluer correctement l'écoulement de ce fluide amorphe auquel est attachée la destinée et qu'on appelle le temps : or, le temps et le mouvement entretiennent une relation physique, les instruments de mesure inventés pour comptabiliser les minutes se réduisent à mesurer un mouvement, le déplacement d'une aiguille sur le cadran nacré d'une horloge : peut-être le sujet pourrait-il échapper au temps, en arrêter le cours, s'il parvenait à échapper au cadre dans lequel il se trouve muré,

---

<sup>1524</sup>A., VII, Lettre LVI, pages 121-122.

emmuré-vivant ; seuls la mort ou le sommeil peuvent donner l'illusion d'échapper à ce référent ; mais l'automate humain se trouve condamné parce qu'il n'est plus libre lorsqu'il se trouve possédé par l'image obsédante de l'autre, de l'être aimé, dont l'absence cruelle est vécue comme la pire des pénitences :

« Je quitte la plume, je la reprends ; je gravis les roches brûlantes qui bordent le lac ; je reviens chercher l'ombre dans ma grotte ; je sollicite du repos, je n'en puis trouver ; je ferme mes yeux, je les rouvre aussitôt ; je fixe avec inquiétude l'aiguille de ma montre : à peine s'est-il écoulé une demi-heure !...<sup>1525</sup>»

Cette torture abominable ne peut cesser qu'avec l'épuisement total des forces : telle une plaie béante, la fixation amoureuse, vide le sujet de ses forces vives ; la mort, tout naturellement, serait la conséquence de cette hémorragie de fluide vital - d'énergie - si l'être aimé n'intervenait pas à temps. Sa présence salutaire relève du miracle : au son de sa voix les cieus s'ouvrent. Mais le temps qui s'était allongé, élastiquement, à l'extrême, subit un brutal *collapsus*, une contraction térébrante pour l'âme ; le choc est tel que le souffle manque, s'éteint. La chaleur du contact physique peut rendre la vie, restituer la part d'énergie perdue, encore faut-il agir vite, et au plus près du coeur :

« »Henry, que me voulez-vous ? Me voilà.» Le son de cette voix a tout changé ; le monde où j'étais a disparu ; la peine est sortie de mon coeur ; une vision céleste m'enlevait aux supplices de l'enfer, pour me transporter dans les régions de la félicité ; mais cet intervalle immense, que je venais de franchir en une seconde, a pensé me devenir funeste : j'ai cru que j'allais mourir, je ne pouvais plus respirer ; j'ai mis la main d'Amélie sur mon coeur. «Ranime-le, lui ai-je dit d'une voix inarticulée, ou reçois son dernier soupir.» Et ma tête est retombée sans force sur la pierre.<sup>1526</sup>»

---

<sup>1525</sup>A., VII, Lettre LIV, page 94.



En raison de cette analyse symptomatologique de la passion amoureuse, la tonalité de l'oeuvre met en vibration la corde la plus sensible du lecteur. Plus encore que dans les romans précédents, les larmes coulent abondamment, baignant les visages, les mains des personnages, leurs habits.

En tout premier lieu, les pleurs constituent l'exutoire manifeste/manifesté de la crise nerveuse, de l'extrême douleur morale :

« [...] je tombai le front contre le plancher que j'inondai de mes pleurs, en répétant : Amélie ! Amélie !<sup>1527</sup> »

La dureté du plancher est ici révélatrice de l'épaisseur matérielle du monde (le sujet se heurte à un mur) ; les pleurs désespérés versés sur ce mur inerte n'ont aucune vertu émolliente. Fort heureusement, le personnage n'est pas toujours confronté à sa solitude morale et sa crise psychologique trouve parfois un spectateur ou un témoin compatissant :

« [...] elle s'est précipitée dans mes bras en versant un torrent de larmes.<sup>1528</sup> »

Ainsi, la larme joue-t-elle un rôle nécessaire : elle permet aux tensions contenues de s'exprimer librement, de ne pas contaminer la conscience comme un subtil poison<sup>1529</sup> ; cette maladie lancinante qu'est

---

<sup>1526</sup> A., VII, Lettre LVI, page 122.

<sup>1527</sup> A., VII, Lettre LXXII, page 203.

<sup>1528</sup> A., VII, Lettre LXXV, page 223.

<sup>1529</sup> Retenons cette analyse d'Anne Vincent-Buffault (*Histoire des larmes*, Marseille, Éditions Rivages, 1986, page 149) : « Maladie à la mode dès les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, les nerfs l'emportent sur les vapeurs du siècle précédent. Mais là où les vapeurs, du moins dans la littérature et les correspondances, apparaissaient comme une affection gênante qui frappait particulièrement les âmes sensibles, les nerfs qui résultent d'un excès de tension, d'un trouble contenu qui parfois éclate au grand jour, avec

la passion trouve un remède provisoire dans cette purgation de l'âme. Les pleurs coulent sans retenue et, à la moindre des occasions, arrosent le sol desséché, comme un vin de vigueur :

« Quel bien elles m'ont fait ces larmes ! Elles ont appelé les miennes, et la vie m'a été rendue.<sup>1530</sup>»

Car le sujet puise dans cet élixir un regain de force, à l'image de ces plantes oubliées derrière une vitre qu'un arrosage ranime : l'hypotension des personnages est un indice de leur statut dépressif et atone. Aussi les larmes permettent-elles le plus souvent de reprendre pied dans la réalité car elles sont une manifestation tangible : venues de l'intérieur de l'individu, elle coulent à l'extérieur ; ainsi établissent-elles une sorte de pont entre l'univers psychique, intérieur, où l'être finit par se trouver douloureusement englué, et le monde externe, régi par les événements. C'est par la peau, organe du toucher, surface lisse sur laquelle les larmes glissent, que le sujet appréhende ses propres pleurs et prend conscience de ceux de ses interlocuteurs :

« [...] et courant me précipiter aux pieds de ma mère, je les ai arrosés d'un déluge de pleurs ; les siens aussi inondaient son visage : je les sentais couler sur les miens [...]»<sup>1531</sup>

Un lien s'établit par ce biais, forme de communication directe qui permet d'éprouver l'indicible, d'exprimer un sentiment à l'état brut, non verbalisé :

« En parlant ainsi, je mouillais de mes larmes le visage de ce bon vieillard»<sup>1532</sup>

---

convulsions, rires et larmes, affectent l'individu dans son identité et témoignent de son incapacité à se maîtriser. »

<sup>1530</sup>A., VII, Lettre LVI, page 123.

<sup>1531</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 208.

<sup>1532</sup>A., VII, Lettre LXXII, page 200.

Cette communication directe préfigure, en quelque sorte, le langage des anges, celui qui permettra aux âmes désincarnées, dans l'autre monde, de converser sans obstacles, de façon immédiate : c'est le langage de l'âme sensible. Ainsi, entre frère et soeur, ce langage des larmes permet-il de prendre la mesure d'une intolérable souffrance que des mots insuffisants ne pourraient décrire :

« Pendant que je parlais, il me regardait fixement, et des larmes coulaient le long de ses joues.<sup>1533</sup>»

Dans le cas du roman épistolaire, cet échange peut prendre un caractère ostensif<sup>1534</sup> différé : la larme involontaire, tombant sur la page, peut diluer l'encre, marquer la feuille d'une tache qui exhibe le sentiment éprouvé (ici le pressentiment de douleurs futures qu'Albert dépeint tragiquement, à Blanche) :

« Malgré moi, mes larmes inondent mon papier ; ah ! ce sera peut-être des larmes de sang qu'il me faudra verser sur son sort !<sup>1535</sup>»

Entre amants, cette preuve figée reporte, dans le temps et l'espace, cette communication que la séparation n'a pas rendue possible immédiatement. Les larmes demeureront, signe éternel, dolosif et tragique, d'un supplice insoutenable :

« Je n'ajoute rien : si un jour ces lignes, trempées de mes larmes, parviennent jusqu'à toi, elles te diront assez ce que j'ai dû souffrir en les écrivant.<sup>1536</sup>»

---

<sup>1533</sup>A., VII, Lettre LXXI, page 188.

<sup>1534</sup>Sur le langage ostensif, voir notre « Annexe méthodologique ».

<sup>1535</sup>A., VIII, Lettre XCIV, pages 81-82.

<sup>1536</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 61.

L'expression douloureuse de la souffrance voyage ainsi, par malle-poste, jusqu'à son destinataire qui peut en mesurer l'étendue, longtemps après, même si le « froid papier », qui se borne à l'enregistrer, ne peut restituer en totalité le caractère spontané de l'émotion :

« Ô mon Amélie ! tu pleures, et je ne suis point là ! un froid papier te portera ma joie, mon amour, mes larmes ; et moi, je ne le suivrai point !<sup>1537</sup> »

Cependant si la lettre est un substitut matériel qui vient remplacer l'épaisseur physique d'un individu, en transmettant ses épanchements lacrymaux, le roman de Sophie Cottin nous en fournit un autre, plus original, sous la forme du portrait : l'image d'Amélie exhibe ses larmes sous le regard de son amant. L'imagination torturée d'Ernest suffit à expliquer ce phénomène. Le portrait agit ici comme un support qui permet au jeune homme d'appréhender quels eussent été les sentiments d'Amélie en cette circonstance particulière :

« [...] à ce discours terrible, mon sang s'est glacé, ma tête s'est troublée, j'ai regardé le portrait. Adolphe, il ne souriait plus ; il m'a semblé le voir se couvrir de larmes, attendant son arrêt avec une anxiété pareille à celle qui désolait mon coeur.<sup>1538</sup> »

Si les larmes peuvent transiter dans l'espace grâce à des supports matériels, elle imprègnent parfois les objets du monde physique à d'autres fins : nous avons vu plus haut qu'elles pouvaient inonder un plancher. Elles peuvent également se répandre sur la pierre, l'imprégner :

« Quand j'ai cessé de [...] voir [la voiture], je suis tombée à genoux sur le pavé ; j'ai collé mon visage contre la pierre où j'étais assise, en

---

<sup>1537</sup> A., VIII, Lettre LXXXVIII, page 42.

<sup>1538</sup> A., VII, Lettre LXXII, page 206.

l'entourant de mes deux bras. De combien de larmes je l'ai baignée !<sup>1539</sup>»

L'apparente inertie de la matière, son absence totale de réaction, suggère alors l'indifférence totale de l'univers, de la création, au désarroi moral des créatures, des êtres humains : ce silence absolu est bien celui d'une divinité inflexible et morne. Quel espoir reste-t-il dans ces conditions ? Celui d'une délivrance méritée au terme d'un périple semé d'épreuves, qui fera le partage des pleurs et substituera aux larmes de peine des larmes de joie :

« Un jour tu donneras des larmes aux récits de mes maux ; mais alors ton heureux amant les essuiera, et des larmes de joie couleront à leur tour.<sup>1540</sup>»

d. Bribes d'un discours amoureux :
------------------------------------

On peut sans nul doute se demander si *Amélie Mansfield* mérite l'épithète de « roman larmoyant ». Les crises lacrymales constituent un caractère inhérent à la psychologie des personnages et s'intègrent parfaitement aux sentiments éprouvés. Elles ne constituent pas à elles seules l'intégralité du discours amoureux des personnages, mais en soulignent l'extrême sensibilité. Dans ce roman épistolaire qui, par définition, privilégie l'expression personnelle, l'atmosphère sentimentale est régie par la tension lyrique.

L'emphase amoureuse est une des caractéristiques de ces esprits qui éprouvent l'exaltation de leur sentiment amoureux comme une

---

<sup>1539</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 106.

<sup>1540</sup>A., VIII, Lettre LXXXVIII, page 44.

ivresse : leur être se trouve entièrement envahi, et subjugué à la fois (c'est-à-dire placé sous le joug) par la passion brutale dont ils découvrent, à la fois stupéfaits et stupéfiés, la force irrationnelle.

Du point de vue stylistique, l'anaphore et la répétition sériée qui maintient la tension argumentative jusqu'à la conclusion ultime, élèvent le lyrisme du discours à un degré d'intensité inégalé. Dans la Lettre XLIV, sous la plume d'Ernest, par exemple :

« Ô Adolphe ! si vous saviez sous combien de formes elle sait se faire adorer ; si vous saviez comme la noble pudeur, la tendre émotion, la touchante sérénité se peignent alternativement sur ses traits célestes ; si vous connaissiez le charme de son sourire, la puissance de son regard ; si vous contempriez cette union de la mélancolie et de la vivacité, ce maintien si décent et ces formes si voluptueuses ; si vous la voyiez rougir et s'effrayer au nom d'amour, tandis qu'elle le porte dans ses yeux, dans son coeur, que tout en elle le décèle et l'inspire ; si vous saviez l'objet de cet amour, qu'elle ne repousse que par le pressentiment douloureux des maux qui attendent une sensibilité exquise ; si vous étiez de toutes parts pressé d'une séduction telle, que nul homme n'a reçu du ciel assez de force pour y résister, et que vous fussiez près de céder, croyez-vous qu'il fallût vous accuser d'être faible et sans courage ? »

La supposition est ici l'instrument d'une plaidoirie destinée à persuader l'interlocuteur, invité à « savoir », « connaître », « contempler », « voir », « savoir », « être » : ces modalités le faisant accéder à la compréhension de la situation du scripteur, par une sorte de processus d'empathie – et saturant son esprit critique sous une avalanche verbale qui interdit toute objection – appellent, évidemment, sinon l'approbation du moins l'indulgence du destinataire.

Parfois le style emprunte un rythme majestueux de lenteur et de régularité pour traduire « l'effet » presque religieux que produit la contemplation (idolâtre) de la femme aimée :

« Je la vois, je la contemple, je l'adore, et je me tais<sup>1541</sup>»

3                    5                    4                    4

L'exaltation se traduit également, dans le style, par des exclamatives nominales ; lorsque l'être ne sait plus à quel saint se vouer, quel recours invoquer à son aide, il erre, désorienté : « Ô déchirante et cruelle pensée ! Ô mon Dieu ! Ô mon frère ! [...] Ô Albert ! ne me regarde pas ainsi [...]»<sup>1542</sup> Le « Ô » lyrique mime le sanglot désespéré, le pleur omniprésent qui coule naturellement sur la page où court la plume. Théâtral, le discours passionnel emprunte au monologue ses rythmes et ses désordres, parce que l'esprit, dérangé de son assise, se meut dans une dimension qui est celle de la Tragédie ; le monologue est le lieu d'un dédoublement où l'individu se parle à lui-même, soliloquant devant le spectateur :

« Et si tu laisses voir ta tendresse, que te restera-t-il pour résister à ses désirs ? Est-ce à ta force que tu te confieras ? Malheureuse ! vois ce qu'elle est devenue ! Est-ce sa générosité que tu imploreras ? Iras-tu à ses pieds, les mains jointes, la honte sur le front, le conjurer de t'épargner ?»<sup>1543</sup>

L'injonction querelleuse de la femme abusée qui revendique ses droits éclate en reproches sérieux où les dentales dures des pronoms à la deuxième personne du singulier claquent comme autant de pointes acerbes :

« C'est bien assez d'avoir perdu ton amour ; oui, je l'ai perdu, et je ne dois point m'en plaindre, puisque je t'avais donné le droit de me mépriser ; oui, je l'ai perdu, car tu es à Vienne avec ta mère, sans que j'en sache rien, sans que, depuis trois mois, tu aies songé à m'écrire une seule ligne. Tu voyages avec ta mère, tu dors en paix, tu souris peut-

---

<sup>1541</sup>A., VII, Lettre XLIV, page 47.

<sup>1542</sup>A., VII, Lettre XLV, page 57.

<sup>1543</sup>A., VII, Lettre XLV, page 57.

être, tandis que tu me sais plongée dans des douleurs sans mesure et sans terme. Quoi ! pas un mot de pitié après tant d'amour ! Que ne me disais-tu seulement : *Je suis Ernest !* Ne savais-tu pas qu'il me suffisait de ce nom pour me faire renoncer à toi ? Pourquoi te rendre coupable d'un plus grand crime que celui dont Dieu me punit aujourd'hui ?<sup>1544</sup>»

À nouveau, la construction rythmique de la phrase, les anaphores (« oui, je l'ai perdu»), montrent un sens artistique élaboré qui ne sacrifie ni la rhétorique ni la musicalité de la langue : si l'esthétique théâtrale mise en oeuvre peut déconcerter un lecteur moderne, n'oublions pas que la lettre vise à communiquer une parole et que son caractère oratoire, notamment lorsqu'il s'agit d'exprimer des sentiments violents et tourmentés, ne doit pas être négligé. Le système de représentation des contemporains de Sophie Cottin intègre parfaitement ces données, et on ne saurait reprocher à notre romancière cette « écriture-artiste » axée sur l'expressivité.

Si le discours amoureux repose en partie sur des données stylistiques, on ne peut en négliger l'aspect axiologique, c'est-à-dire ce qui fait sens et confère au texte une dimension éthique et sociologique : ce point de vue permettra de dégager plus aisément la position de parole de notre romancière. Les personnages féminins, dans ce roman, entretiennent un rapport, tout à la fois privilégié et particulier, avec l'amour : le désir de s'émanciper de toute tutelle constitue très probablement l'un des ressorts de l'intrigue. Amélie épouse M. Mansfield pour échapper au déterminisme rigoureux de sa condition et de son milieu. Mme de Simmeren choisit délibérément l'élue de son coeur sans craindre les effets désastreux de l'adultère sur sa réputation :

---

<sup>1544</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », pages 100-101.



« Assurément ma cousine de Woldemar est une femme de beaucoup d'esprit ; mais elle n'a pas le sens commun ; elle vous rejette, et m'a toujours accueillie : quelle injustice ! Ah ! si vous connaissiez les aventures de ma jeunesse, vous verriez le cas qu'on doit faire de l'opinion du monde et du jugement des hommes !<sup>1545</sup>»

L'opinion du monde, pourtant redoutable aux femmes, ne semble guère l'affecter ; sans doute Mme de Simmeren nous paraît-elle singulièrement moderne. Hors des normes imposées par la société, elle a trouvé le bonheur et professe son hostilité absolue à l'égard du mariage qu'elle dénonce avec énergie. Le véritable amour n'a pas besoin de simagrées mais se nourrit de sa propre substance et perdure malgré les ravages du temps :

« Ma chère enfant, a-t-elle ajouté d'un ton plus bas, et comme jouissant de la confiance qu'elle me faisait, un coeur de femme ne peut répondre de son indifférence que quand il a épuisé l'amour en le goûtant, comme moi, jusqu'aux approches de la vieillesse. Je vous dirai en grand secret (parce que c'est une vérité qu'il n'est pas bon de répandre), que l'amour ne vit qu'autant qu'il est libre ; qu'il n'en est point qui puisse résister au mariage ; et que, si je redevais jeune, l'homme dont je voudrais le plus être aimée est celui que j'épouserais le moins. Quand j'ai perdu mon amant, ma beauté était passée depuis longtemps, et pourtant, il m'aimait toujours ; peut-être s'il vivait encore, malgré mes rides et mes cheveux gris, lui paraîtrais-je plus belle que vous.<sup>1546</sup>»

Il ne fait pas de doute que l'opinion de cette femme attachante exerce une séduction sur Amélie. Cette dernière, certes, n'a pas choisi la voie imposée par sa famille, mais, contrairement à Mme de Simmeren, son mariage respecte les lois morales puisqu'il a été béni par un prêtre. Au contraire, Mme de Simmeren apparaît socialement comme une pécheresse qui a bafoué le sacrement matrimonial avec complaisance et mis au monde un enfant adultérin, même si l'époux trompé ne méritait

---

<sup>1545</sup>A., VI, Lettre IX, page 88.

<sup>1546</sup>A., VI, Lettre X, pages 92-93.

guère mieux. Amélie, rejetée par son milieu familial, ressent à l'évidence une certaine attraction pour cette femme qui a su braver les interdits ; comme cette dernière, elle éprouve le poids de la réprobation générale. Son expérience des hommes lui a appris la méfiance : son mariage a été un échec total, M. Mansfield auquel elle avait sacrifié sa position sociale et son rang, l'ayant trompée. Aussi, à l'égard de l'institution matrimoniale peut-elle être tentée d'adopter la position de Mme de Simmeren :

« [...] ce n'est pas dans la sainte union du mariage que l'amour se conserve : ma triste expérience et l'exemple de Mme de Simmeren ne me l'ont que trop prouvé.<sup>1547</sup> »

Il n'en reste pas moins vrai que son moralisme naturel reprend le dessus (sans doute est-ce davantage le moralisme de Sophie Cottin que celui d'Amélie qui s'exprime) ; sa conversation avec Mme de Simmeren lui laisse une impression pénible : voir quelqu'un de son sexe assumer avec si peu de remords une faute aussi grave ne laisse pas de l'étonner. C'est surtout la complaisance avec laquelle Mme de Simmeren conserve le souvenir de ses frasques passées qui confond Amélie :

« [...] elle a jeté dans mes idées un désordre plus pénible que la tristesse même, et j'ai besoin d'oublier qu'il est des êtres dans le monde qui, au bout d'une longue carrière, se rappellent leurs fautes avec complaisance, parviennent presque à les faire aimer, et loin de s'en repentir, trouvent, dans le bonheur dont elles furent la source, de quoi embellir le soir de leur vie. »

L'aspect paradoxal de la situation engendre « un désordre » mental : est-ce l'exemple offert par ce discours qui inconsciemment induira l'attitude d'Amélie lorsque, sans retenue aucune, elle s'abandonnera à la passion, négligeant toutes les barrières morales ?

---

<sup>1547</sup> A., VI, Lettre XXX, page 202.

Albert, beaucoup plus lucide en la matière que sa soeur, ne montre aucune indulgence pour Mme de Simmeren qui vit sans honte avec le souvenir du « désordre de sa conduite » et de sa « corruption ». L'aboutissement de toute existence étant la mort, le temps viendra nécessairement où l'âme, devant comparaître devant son juge suprême, éprouvera la dent du remords :

« [...] attends, Amélie, attends les derniers jours de madame de Simmeren, et alors seulement tu pourras juger si Dieu nous a trompés en écrivant ces mots dans nos coeurs : *Sois sage, et tu seras heureux.*<sup>1548</sup> »

Dans ces conditions, la vertu parfaite se présente comme l'unique remède, la « sagesse » prônée par Albert se rapprochant d'une absence de désirs, l'ataraxie devient le seul gage du bonheur parfait. Les mythes tibétains nous montrent l'âme du défunt aux prises avec de monstrueux démons créés de toutes pièces par les terreurs morbides du mourant, incarnations horribles de ses fautes : la culpabilité serait-elle le poids le plus terrible qu'il faille supporter ? Albert le suggère lorsqu'il rappelle à sa soeur la mort exemplaire et sereine du père :

« [...] attends d'avoir vu un coupable sur son lit de mort, et d'avoir comparé sa fin avec celle de mon père.<sup>1549</sup> »

Dans la Lettre XXXIV, se trouve dressé un réquisitoire à l'encontre de Mme de Simmeren : Albert, faisant entendre la voix de la morale, fustige l'attitude de cette femme d'une véritable volée de bois-vert. Il ne s'agit pas tant de peser les fautes de Mme de Simmeren que de couvrir de désapprobation l'exécrable exemple auquel, avec complaisance, elle donne une publicité scandaleuse. Ce que redoute

---

<sup>1548</sup>A., VI, Lettre XV, page 113.

<sup>1549</sup>A., VI, Lettre XV, page 113.

Albert, c'est la contagion ; que de telles moeurs s'affichent, et le doute triomphera, la vertu sera ridiculisée :

« Ainsi, cette femme qui vécut dans le désordre et s'avilit jusqu'à s'y plaire ; cette femme qui trahit la foi conjugale et ne devint mère que pour marquer le front d'un innocent d'un opprobre éternel ; cette femme qui vient inquiéter les coeurs chastes et tendres en leur peignant l'amour qu'elle inspira, en leur disant que c'est dans la route du vice qu'elle trouva le bonheur ; qui, en jetant ainsi du doute sur les récompenses de la vertu, fait à tout ce qui l'approche autant de mal qu'il lui est possible d'en faire ; cette femme serait regardée avec indulgence !<sup>1550</sup>»

Dans la bouche du vertueux Albert, le discours amoureux, théorisé, prend alors une autre tournure, apologétique. L'ordre social est, à l'évidence, menacé gravement par le désordre de la passion ; seules les unions équilibrées, conformes à l'intérêt de tous, méritent l'approbation. C'est au sein du mariage qu'est l'harmonie comme le souligne stylistiquement l'accumulation ordonnée, mais quelque peu verbeuse, de ce passage :

« Arrête actuellement tes regards sur un mariage qui vient d'enchaîner à jamais la destinée de deux amants : c'est là que rien n'outrage l'amour, et que tout le protège ; c'est là qu'il n'est pas une seule circonstance qui ne conspire à augmenter sa puissance, à prolonger sa durée, à l'embellir de nouveaux charmes : les suffrages de la société, le consentement des familles, le respect des gens de bien, les éloges que l'on entend sur l'objet aimé, l'engagement qu'on ne craint pas de prendre avec le public par l'aveu répété de son amour, les enfants qui naissent, les intérêts qui se confondent ; la confiance, qui est à la fois un hommage et un plaisir ; enfin la délicieuse certitude de puiser le bonheur suprême dans le sein de la vertu.<sup>1551</sup>»

L'idéal de bonheur décrit par le jeune homme représente celui, mesuré, des Lumières, qui s'oppose à la véhémence orageuse de l'âme

---

<sup>1550</sup> A., VI, Lettre XXXIV, pages 220-221.

<sup>1551</sup> A., VI, Lettre XXXIV, page 223.

romantique ; le paradoxe cotinien consiste à prendre (apparemment) la défense du premier thème, mais à décrire avec complaisance les fureurs du second, avec lyrisme et rage. Albert, certes, énonce des préceptes intangibles, en croyant avec sincérité que la raison suffit à commander aux sentiments : l'innocence et la vertu lui paraissent des défenses solides et l'union légitime offre les meilleures garanties à l'amour. Soulignons que cette légitimité dépend de plusieurs facteurs (le mariage d'Amélie et de M. Mansfield peut-il être déclaré légitime, n'ayant pas reçu l'aval familial et résultant d'un rapt ?) et que la bénédiction religieuse, condition nécessaire, n'est pas suffisante pour en assurer la conformité :

« Ma jeune amie, s'il était possible que le bonheur d'être constamment aimée dût s'obtenir au prix d'une faute, il faudrait y renoncer ; car l'innocence vaut encore mieux que l'amour. Mais si Dieu avait séparé ainsi les biens que notre coeur lui demande sans cesse, il nous aurait condamnés à de cruels tourments, et sa bonté n'aurait pas été parfaite : pour qu'elle le fût, il fallait qu'il appartint à la vertu d'être l'objet qui excite et développe le plus d'amour, et voilà précisément ce qui est. En effet, que désirent et que cherchent tous les amants ? L'excès et la durée ; or ces biens ne se rencontrent point dans une union illégitime, autant, à beaucoup près, que dans *la sainte union du mariage*.<sup>1552</sup>»

La position masculine est définie par Albert selon l'impératif de l'honneur : il lui semble très improbable qu'un homme éprouve du respect pour une femme qui lui ait accordé ses faveurs, ait cédé à son désir. L'idée selon laquelle l'on n'épouse pas une maîtresse traverse tout le roman, comme si le plaisir avilissait l'amour, comme si le désir, incontrôlé et incontrôlable, était incompatible avec ce sentiment éthéré. Aussi la femme doit-elle agir avec mesure, conserver ses atouts :

« [...] y-a-t-il un amant qui consente à priver la femme qu'il idolâtre d'estime et de bienveillance ; qui la veuille plutôt avilie qu'honorée, et

---

<sup>1552</sup>A., VI, Lettre XXXIV, pages 221-222.

qui ne rougisse pas de sa honte ? Mon Amélie, l'homme libre qui n'épouse pas sa maîtresse n'a jamais brûlé du feu sacré ; il n'y a point de culte dans son coeur, le délire n'est que dans ses sens.<sup>1553</sup>»

Le tempérament féminin – nous l'avons vu dans *Malvina* – amène souvent ce sexe à user des seules armes dont il dispose ; la coquetterie fait partie de cet arsenal subtil qui permet à la femme de mieux s'assurer les faveurs masculines. Mais c'est une arme à double tranchant et celle qui l'utilise risque bien vite de se trouver prise à son propre jeu. Blanche, que le spectacle du monde n'a pas encore instruite des dangers véritables qui guettent la vertu, en use innocemment sans bien mesurer les plaies qu'elle ouvre :

« [...] je vois trop qu'il est des moments où le désir de plaire l'entraîne si impérieusement, que la crainte de blesser l'amitié, l'amour même, ne l'arrêterait pas : le repentir viendrait bientôt, j'en suis sûr ; mais le mal serait fait, et un mal dont elle ne concevrait peut-être jamais la profondeur. Quelquefois elle se fait un jeu d'exciter ma jalousie : il est rare qu'elle réussisse, je l'estime trop pour la soupçonner ; alors elle augmente d'efforts, et quand elle est parvenue à ébranler ma confiance, il semble qu'elle soit plus satisfaite d'elle-même. Ainsi donc se rabaisser dans l'opinion de son amant en déchirant son coeur, donner de fausses espérances à des êtres qu'on n'aime pas, se perdre dans leur estime et exciter leur vengeance, voilà l'amusement d'une coquette et ce qu'on appelle son triomphe ; encore est-ce le beau côté de ce caractère, puisque ce manège n'est employé que pour s'assurer la tendresse d'un amant.<sup>1554</sup>»

Aussi, lorsqu'alertée par son frère blessé dans son amour, Amélie s'attache à rappeler à l'ordre son imprudente cousine, celle-ci défend avec fougue sa position. On la sent grisée par cette supériorité qu'assure la coquetterie sur le sexe opposé :

« [...] on sait bien qu'Amélie est une exception, et dis-moi, qu'as-tu gagné à l'être ? En renonçant à cette douce et innocente coquetterie que

---

<sup>1553</sup> A., VI, Lettre XXXIV, page 222.

<sup>1554</sup> A., VI, Lettre XVIII, page 122.

je défends ici, as-tu été plus aimée ? as-tu été plus heureuse ? Crois-moi, cousine, c'est être ingrate de ne pas bénir cette mobilité de sensations et cette envie constante de plaire qui est pour notre sexe le préservatif des grandes passions, c'est-à-dire, des grands malheurs et des grandes sottises ; et lors même que ta coquetterie serait un tort, il faudrait encore l'admettre, parce qu'au fond il vaut mieux être heureux que parfait, et que d'ailleurs Dieu nous a créés pour elle. Pour elle ! vas-tu t'écrier en reculant d'effroi à la vue du monstre hideux. Oui, mon Amélie, pour elle, je le répète ; sans son secours quel serait notre sort ? Qui nous apprendrait que nous ne pouvons garder l'empire qu'en ayant l'air de le céder, et que les hommes nous laissent toujours faire lorsque nous les laissons ordonner ?<sup>1555</sup>»

Mais l'empire obtenu sur la gent masculine ne s'acquiert qu'au prix d'une altération grave de la transparence des rapports humains ; chacun joue un rôle, s'affuble d'un masque, et se voit réduit à conduire une stratégie, à avancer ses pions avec prudence. Pauvre Blanche qui pense avoir découvert le véritable chemin qui mène au bonheur ! Un autre qu'Albert lui aurait fait mesurer de façon cuisante l'erreur détestable dans laquelle elle se complaît. Cette coquetterie qui transforme la relation amoureuse en joute armée peut conduire, on le sait, jusqu'à des liaisons qualifiées de « dangereuses » : cela est bien naturel lorsqu'on avance masqué. Amélie en haillons, mendiant assise sur une borne ; Amélie, en domino noir, hantant le bal viennois. Ernest, sous les traits du voyageur du soir, Henry Semler perdu dans la tourmente, puis sous le masque trompeur d'Adolphe de Reinsberg. Dans ces conditions, le rapport amoureux ne saurait prétendre à une totale limpidité, chacun étant aux trousses de l'identité perdue, incapable de montrer son véritable visage, de décliner son nom.

---

<sup>1555</sup>A., VI, Lettre XIX, pages 126-127.

Axiologiquement parlant, la mort des amants incite toujours à la réflexion : de la catastrophe finale, il faut tirer la leçon qu'impliquent ces comportements amoureux ; la déviance par rapport aux normes aboutit au désastre. Voilà deux coeurs qui auraient pu connaître le bonheur parfait s'ils s'étaient pliés aux volontés de leur milieu familial ! Blanche se trouvera guérie de sa coquetterie naissante, définitivement.

Mais le discours passionné qui donne vie aux deux amants ne fait-il pas envier leur rébellion ? Plus esthétique que le bonheur mièvre d'une union légitimée, se prolongeant dans l'insipide anonymat d'une existence languide, la fulgurance d'une passion trouve un aboutissement naturel dans la mort ; Tristan et Iseut, Roméo et Juliette, Paul et Virginie, Amélie et Ernest, tous témoignent d'une impossibilité flagrante, celle de vivre leur amour dans le cadre spatio-temporel ordinaire. La mort ouvre un autre champ, un autre espace, d'accomplissement. L'ordre divin est plus ouvert, plus riche en promesse, et plus indulgent pour les amants, que l'ordre humain, étriqué et imparfait. Le cadre physique interpose entre les corps matériels une distance, interdit la fusion, impose la séparation, barrières qui, toutes, seront supprimées dans l'au-delà. L'opacité cèdera à la transparence. À la fin du roman, le seul qui paraisse l'avoir compris est Adolphe de Reinsberg qui part, vivre en ermite, aux lèvres des cieux, aux bords de l'éther infini ; peut-être, en ces lieux retirés, pourra-t-il fusionner avec ces âmes qui peuplent l'autre face de l'univers, se fondre dans l'immensité immatérielle, lui, à qui Ernest a volé jusqu'à son nom, empruntant son identité factice - lui, qui nourrissait, en fait, une seule passion démesurée, pour Ernest, son unique compagnon, son seul véritable amour :

« Je me suis retiré aussi : j'ai cherché à me rendre maître de mon affliction, afin de la supporter en homme : il ne m'a pas été possible ;



l'idée de ne plus voir Ernest me jetait dans des accès de douleur que je ne pouvais vaincre, et j'errais comme un forcené qui, dans sa rage insensée, croit pouvoir lutter contre la main de fer du destin. Cependant j'ai fini par me soumettre ; mais j'ai juré sur les cendres de mon ami, que désormais mon coeur déchiré serait inaccessible à tous les sentiments doux et tendres, qui ne servent qu'à affaiblir l'homme, en doublant cette portion de douleur que le ciel l'a condamné à porter.<sup>1556</sup> »

---

<sup>1556</sup>A., VIII, Lettre CVIII, page 225.

e. L'art du récit :

Ainsi le roman de Sophie Cottin se présente-t-il sous le jour d'une fiction beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. L'art du récit, dans ce roman épistolaire, n'est nullement négligé. Le cadre spatio-temporel se trouve étroitement mis au service de la narration ; chronologiquement, l'action, qui occupe un espace de dix-neuf mois, s'écoule du début du mois de mai au début du mois de novembre, avec des temps forts remarquables :

mai	2 mai - 22 mai : Projets de départ pour le château de M. Grandson, en Suisse. Échange de correspondance avec celui-ci (le «cahier» d'Amélie, relation de sa vie.)
juin	14 juin : Départ.
juillet	Début du mois : séjour au château de Simmeren.
août	4 août : Arrivée à Bellinzona.
septembre	Échange de correspondance. Période d'attente et d'espérance. Amélie est installée au château de M. Grandson.
octobre	
novembre	
décembre	
janvier	Les rigueurs hivernales.
février	13 février (Lettre XXIV) : Sauvetage du voyageur. Henry Semler se réfugie chez M. Grandson.
mars	Évolution psychologique d'Ernest.
avril	Période où l'amour augmente et fait son chemin dans les deux coeurs.
mai	<u>Évolution majeure.</u> Le printemps des alpages : promenade de Henry Semler qui rencontre Amélie dans la chapelle en ruines. Rapprochement du couple (transgression). 11 mai : les protagonistes se trouvent à Lugano, au bord des lacs. 21 mai : sommé d'épouser Amélie par M. Grandson,

	Henry Semler ne peut se justifier. Il est chassé. 23 mai : Amélie a cédé au jeune homme (début de sa grossesse).
juin	6 juin : retour d'Amélie au château de Grandson. 28 juin (Lettre LXXII) : Ernest, au château de Woldemar, puis à Lunebourg, tente de fléchir sa mère. Départ projeté à Vienne.
juillet	Fin juillet : Amélie éprouve des doutes mortels.
août	12 août (« journal ») : Amélie quitte, en cachette, le château de M. Grandson (elle est au courant de sa grossesse avancée).
septembre	20 septembre (Lettre XCVI) : Adolphe rencontre Amélie à Dresde
octobre	1 <sup>er</sup> octobre : Amélie arrive à Vienne. 3 octobre : elle se déguise en mendicante. 4 octobre : le bal masqué. Après le 22 octobre (date imprécise) : mort des deux protagonistes.
novembre	3 novembre : Adolphe se substitue à Albert pour relater la fin des amants à Blanche. 15 novembre : il raconte les funérailles pathétiques.

On le voit, la période de l'amour, qui succède à un éblouissant hiver sauvagement romantique, culmine avec le retour à la vie de la nature, dans les alpages : à la fin du mois de mai, au bord des lacs italiens, les corps s'unissent. La narration utilise également les données géographiques de façon subtile : la Suisse, lieu naturel, représente l'exil heureux où l'âme se ressource loin de la civilisation ; pour Albert, c'est la primitive Bohême qui sert d'asile. En revanche, Dresde, cité de l'orgueil hautain, Prague, ville de la corruption, Vienne, capitale des fêtes, représentent l'univers dépravé par les lois sociales, soumis à la vanité. Les lacs italiens figurent la volupté : à mi-chemin entre deux mondes, entre la solitude des cimes vierges et la corruption urbaine, ils constituent une zone intermédiaire propice à tous les abandons.

Une fois mis en place ce cadre spatio-temporel, la romancière y met en mouvement des personnages fonctionnels : l'un des enjeux du roman consiste à représenter le conflit légal entre la réalisation des désirs individuels des deux héros, Amélie et Ernest, et la volonté inexorable de leurs proches, régie par une éthique sociale aristocratique ; les personnages se répartiront ainsi, tout naturellement, en « adjuvants » et « opposants ». L'attitude de certains personnages, par ailleurs, pourra sembler assez ambiguë par moments : Albert abreuve sa soeur de considérations morales et manifeste ainsi une tendance naturelle à rejoindre le camp des « bien-pensants ». Cependant, son amour fraternel le conduit à accepter tous les sacrifices (ne risque-t-il pas de perdre irrémédiablement Blanche si Amélie renonce à épouser Ernest ?) et il défend de son mieux son infortunée soeur, constamment en butte aux insinuations de Mme de Woldemar. M. Grandson, homme simple, lui aussi défenseur de la morale, provoque des dommages en refusant de se montrer plus souple à l'égard du jeune Henry Semler qu'il prend pour un vil séducteur ; il précipite de la sorte les événements, son refus radical poussant Ernest à assouvir son désir de posséder Amélie. Adolphe, enfin, n'est pas dépourvu d'ambiguïté : moralement, son jugement à l'égard de son compagnon, est d'une sévérité sinon janséniste, du moins calviniste. Adolphe, de ce point de vue, demeure un homme du XVII<sup>e</sup> siècle dont l'austérité peut effrayer. Intègre, il ne joue absolument pas le jeu auquel on pensait le destiner : Mme de Woldemar croit avoir sur le jeune homme suffisamment d'ascendant pour en faire sa créature – n'a-t-il pas modéré de manière remarquable le caractère insupportable d'Ernest ; or, alors qu'elle pense pouvoir bénéficier de la totale gratitude et de l'entier dévouement de quelqu'un dont elle a assuré l'éducation, à qui elle a donné un nom, une identité, Adolphe lui tient tête :

« Si j'étais votre égal, madame, peut-être vous eussé-je parlé moins librement ; mais un malheureux comme moi, qui n'a de bien que son honneur, et de moyens pour le défendre que sa fierté, doit peut-être, quand on l'attaque, prendre un ton qui fasse sentir aux grands et aux heureux de la terre que leur puissance ne s'étend pas jusqu'à pouvoir avilir l'homme de bien.<sup>1557</sup>»

Cet être moral éprouve une difficulté insurmontable à comprendre la passion exacerbée d'Ernest pour une femme ; les envolées impudiquement lyriques par lesquelles ce dernier tente de le faire accéder à ses sentiments lui paraissent les signes d'un état pathologique. La menace de perdre son ami le fait agir, contraint, en sa faveur. Longtemps, il pensera que la raison peut dominer l'empire des sens ; ce n'est que vers la fin qu'il réalisera quelle force irrationnelle possède les amants, accordant sa compassion à ces désordres qui l'effraient. Sans doute n'est-il guère attiré par les femmes à la légèreté desquelles il attribue son malheur : aussi ne trouve-t-il guère de paroles consolantes pour une mère qui ne représente que le sexe opposé et qui, par sa conduite, l'a voué à l'obscurité et au déshonneur. Est-ce la cause réelle de cette homosexualité refoulée qui se manifeste clairement lorsqu'en perdant Ernest, il constatera que sa vie n'a plus de sens, et qu'il fuira la société, laissant mourir sa mère dans une totale détresse morale ? Personnage complexe et torturé, déclassé, Adolphe s'inscrit bel et bien dans la lignée des personnages romantiques.

D'un point de vue strictement narratologique, l'art du récit peut être analysé plus précisément. Il met en action ce que nous définissons comme des « personnages fonctionnels<sup>1558</sup>». Dans la Lettre XXIV,

---

<sup>1557</sup>A., VIII, Lettre LXXXVI, page 31.

<sup>1558</sup>C'est-à-dire des personnages qui assument une fonction (fonctionnalité) narrative telle que la « facilitation » du récit : ainsi, ils peuvent servir de relais

Philippe, le jeune domestique de Semler, manifeste son exigence impérieuse de prendre la parole : il joue un rôle de relais dans cette narration, rôle à la fois nécessaire et testimonial, comme celui que remplissait la petite Azoletta dans *Malvina*. Car il est évident qu'un personnage ne peut s'auto-définir en déclarant, par exemple : « je suis bon, généreux, et doté d'un courage incomparable » – une telle suffisance le rangerait automatiquement dans le camp des fanfarons ; l'essence profonde (et vraie) d'un personnage résulte nécessairement du regard porté par autrui et non pas de l'auto-proclamation de ses vertus personnelles. Philippe atteste des vertus morales de son maître : ce témoignage, bien entendu, va au-delà de la simple affirmation, car il repose sur une mise en récit, sur une mise en action, de ces vertus morales ; il s'agit de relater la geste du personnage-désigné, le personnage-désignateur remplissant la fonction narrative de la transmettre à un auditoire (sans pour autant que soit négligé le lecteur, qui demeure, bel et bien, le destinataire privilégié du récit). Au contraire de son maître qui ne peut faire acte de vantardise, Philippe, le valet, jouit de la faculté du « pouvoir-dire ». L'on pourrait ainsi avancer que Philippe joue un rôle dans la mise en place de l'hagiographie du personnage-désigné dont il exhibe la « prouesse », garante de l'authenticité de ses vertus :

« Sans eux, nous périssions ; nous leur devons la vie, mais c'était moi qui la coûtai à mon maître. - Taisez-vous, Philippe, interrompit le plus jeune des voyageurs, pouvons-nous, dans un pareil moment, songer à autre chose qu'à l'intrépide humanité de ceux qui nous ont sauvés, et au touchant intérêt de ceux qui nous accueillent ? - Non, non, reprit le domestique, à présent que nous voici en sûreté, il faut que je dise tout ce que je vous dois, ou que j'étouffe.<sup>1559</sup>»

---

narratif et « facilitent » ainsi un transfert de communication en le rendant plausible - possible.

<sup>1559</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 155-156.

Les conditions qui régissent cette prise de parole se trouvent mathématiquement articulées ( « il faut » – sinon – « j'étouffe » ) ; l'intervention du maître ( « Taisez-vous - interrompit »), qui vise à reprimer ce flot (ce flux) verbal manifeste la volonté d'interdire la révélation : le personnage-désigné refuse ainsi de la prendre en charge, c'est-à-dire de déléguer complaisamment à son domestique le rôle de faire-valoir. Ce retrait du personnage-désigné accentue sa noblesse : sa modestie, qui est le complément naturel et indispensable du courage, se trouve soulignée par ce procédé. Dès lors, il devient indispensable qu'une instance supplémentaire vienne exiger que s'exprime le « vouloir-dire » du valet ; c'est tout naturellement M. Grandson qui joue ce rôle, en tant qu'hôte des voyageurs égarés. Lui seul est apte à « déborder » cette parole qui ne demande qu'à s'exprimer, naturellement :

« - Parlez, mon brave homme, s'écria mon oncle en lui serrant la main, il faut toujours se hâter de dire le bien qu'on nous fait.<sup>1560</sup>»

Or, M. Semler se manifeste à nouveau, pour compromettre cet acte de parole en le déclarant entaché de déraison (désormais privé du droit de museler Philippe, il délègue à M. Grandson la faculté de faire taire le bavard : « Veuillez envoyer coucher ») ; en effet, le serviteur, qui ne jouit pas de toutes ses facultés peut-il témoigner avec lucidité ?

---

<sup>1560</sup> A., VI, Lettre XXIV, page 156.

<sup>1561</sup> A., VI, Lettre XXIV, page 156.

« - Veuillez envoyer coucher ce pauvre garçon, monsieur, reprit vivement l'autre voyageur ; le froid, la peur et le vin ont un peu troublé sa tête, il a besoin de repos... - Non, non, interrompit son domestique, je n'en pourrai pas trouver que je n'aie raconté notre aventure. <sup>1561</sup>»

Philippe, loin d'obéir à son maître, fait de sa prise de parole une sorte de devoir absolu dont l'urgence, nécessaire, est exprimée par la martèlement négatif de sa réponse (« Non, non... je n'en... que je n'aie...») et les sonorités ([r] et [t]) soulignant son entêtement. Le personnage peut alors narrer les événements, donnant à son récit l'apparence d'une hypotypose, sollicitée par M. Grandson, mais également par un lecteur en attente d'informations :

« Il faut donc que vous sachiez, monsieur, continua-t-il en s'adressant à mon oncle, que mon maître aujourd'hui, vers quatre heures, n'était plus qu'à une lieue de Bellinzona, lorsqu'il s'est aperçu que je ne le suivais pas : alors, malgré la fatigue de sa mule et l'ouragan qui menaçait, il a voulu revenir sur ses pas pour me chercher. J'étais resté en arrière avec le conducteur que voici, parce que ma mule s'était foulé le pied dans une descente rapide, et ne pouvait plus marcher. Moi-même je m'étais fait grand mal à l'épaule en tombant : mon maître nous a trouvés dans cet état. La nuit s'approchait, je souffrais beaucoup, ma mule ne pouvait plus me porter ; il m'a forcé à monter sur la sienne, et m'a suivi à pied. <sup>1562</sup>»

Tout le « savoir-raconter » du locuteur se déploie dans ce récit – apologétique puisqu'il « héroïse » Semler ; la référence évangélique sous-jacente (le bon pasteur abandonne son troupeau pour aller chercher la brebis égarée) accentue la qualité du dévouement du jeune maître (l'inversion – le maître se mettant au service de son serviteur – n'est pas gratuite et reflète le même paradigme religieux). Les larmes soulignent émotionnellement la tension dramatique de ce récit qu'elles

---

<sup>1562</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 156-157.



ponctuent, en point d'orgue, pour libérer les pleurs d'un auditoire attendri :

« À cet endroit de son récit, le pauvre Philippe a fondu en larmes en baisant les mains de son maître : celui-ci a profité de ce moment pour lui ordonner de se taire et de se retirer.<sup>1563</sup>»

Le maître peut alors faire acte de présence, profitant pleinement de cette suspension pour rabrouer son serviteur et l'inviter au silence ; une fois encore, ce n'est qu'un effet destiné à accentuer le sacrifice admirable du courageux héros : ses tentatives, même inefficaces, d'enrayer la narration ne font qu'anoblir davantage sa figure maintenant ornée des pudiques lauriers de la modestie :

« Je m'en vais, lui a répondu le bon domestique en étouffant de pleurs ; je ne veux point vous désobéir ; je ne dirai point comment, quand la neige a commencé à tomber, vous faisiez mille contes pour me distraire du danger auquel votre bonté vous exposait pour moi, comment votre courage nous a sauvés autant que celui de ces braves gens ; car tandis que, nos deux conducteurs et moi, nous nous lamentions sans avoir la force de chercher les moyens de nous sauver d'une mort que nous regardions comme certaine, n'est-ce pas vous seul qui avez sonné la cloche, qui, pour mieux vous faire entendre, avez gravi le haut rocher dont vous êtes tombé si rudement ?<sup>1564</sup>»

La prétériton augmente le poids des paroles du domestique, renforce leur impact : « je ne veux point vous désobéir ; je ne dirai point comment » ; car la vérité ne peut être tue et le brave homme d'emboucher les tonitruantes trompettes de la renommée, bien qu'il s'en défende et jure de ne pas ajouter une seule parole à son hypotypose

---

<sup>1563</sup>A., VI, Lettre XXIV, page 157.

<sup>1564</sup>A., VI, Lettre XXIV, pages 157-158.

débordante de subordonnées emboîtées et où des relatives appendiculaires égrènent les hauts-faits du bon gentilhomme.

Le récit du valet fait l'objet d'un « redoublement » narratif dans la Lettre XXVI, sous la plume d'Ernest qui relate à son ami Adolphe les péripéties du sauvetage ; d'emblée, comme le porteur du message n'est autre que le bavard Philippe (lequel ne manquera pas de communiquer son « savoir » propre), Ernest justifie qu'il faille donner une version personnelle des événements :

« Comme Philippe vous contera sans doute avec la plus scrupuleuse exactitude tous les dangers que nous avons courus, je ne crois pas qu'après lui il me reste rien à vous apprendre sur cet article ; mais ce qu'il ne vous peindra pas, et ce que vous ne saurez jamais, puisque vous n'avez pas vu Amélie au moment où elle venait de nous sauver, c'est l'impression que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité.<sup>1565</sup>»

En l'occurrence, Ernest est le seul personnage doté du « pouvoir-raconter » car son « savoir » personnel est le résultat d'une expérience propre : Ernest et Amélie, à l'instar d'un couple de composés chimiques, sont en effet appelés à entrer en réaction ; Ernest seul peut communiquer à Adolphe l'impression foudroyante ressentie. Le « redoublement » narratif dont font l'objet les péripéties du sauvetage offre au lecteur le plaisir d'éprouver une nouvelle fois les affres subies par les voyageurs égarés au sein de la tourmente, et de jauger la présence d'esprit du héros :

« Un accident, survenu à la mule de Philippe, retarda notre route, la nuit nous surprit ; un froid excessif commençait à nous engourdir, et déjà nous nous sentions atteints d'un assoupissement funeste, lorsque en regardant autour de moi si je n'apercevais aucun vestige d'habitation, je me heurtai contre une haute perche à laquelle une cloche était attachée ; je la sonnai sans relâche pendant une demi-heure, craignant beaucoup

---

<sup>1565</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 168.

que la violence du vent n'en fit perdre le son dans l'air : cependant j'entends bientôt quelques coups de feu ; je vois une lueur éloignée errer çà et là, et se réfléchir sur la neige ; je redouble le bruit ; Philippe et nos guides reprennent courage, joignent leurs cris aux miens, et enfin nous voyons paraître six hommes, qui, nous ayant entendus de loin, avaient bravé tous les dangers pour venir à notre secours.<sup>1566</sup>»

Le récit se centre sur le personnage principal qui donne sa propre version de l'aventure. L'on peut ainsi recomposer les événements au travers d'une série de témoignages d'individus qui occupaient des positions différentes dans l'espace.

<p style="text-align: center;"><b>AMÉLIE :</b></p> <p>Lettre XXIV. Amélie relate les péripéties du sauvetage, perçues depuis le château où est allumé un grand feu (elle a perçu l'appel de la cloche ; elle ignore ce qui se passe sur le terrain, éprouve de l'angoisse pour les six hommes qui ont été dépêchés au secours des voyageurs égarés ; elle entend les coups de feu.) Dans la salle basse, le récit de Philippe lui fait découvrir le comportement héroïque que de M. Semler.</p>	<p style="text-align: center;"><b>PHILIPPE :</b></p> <p>Lettre XXIV. Le domestique fait le récit de son aventure (resté en arrière, il a été secouru par son maître dont il rapporte l'héroïsme, le dévouement, et les souffrances). Son maître a sonné la cloche : il est tombé et s'est blessé.</p> <p style="text-align: center;"><b>ERNEST (M. SEMLER) :</b></p> <p>Lettre XXVI. Ernest relate le sauvetage. Il a secouru son valet, trouvé fortuitement la perche, agité la cloche. Des coups de feu ont retenti ; les sauveteurs sont arrivés. La première personne rencontrée au château, auprès du feu, a été Amélie. Dans la salle basse, le récit de Philippe a produit une émotion visible sur Amélie.</p>
---	---

On peut vérifier que la cohérence du récit est assurée par la co-présence dans les différentes versions d'éléments qui en gèrent

---

<sup>1566</sup>A., VI, Lettre XXVI, pages 176-177.

l'isotopie : le grand feu, les détonations, la cloche agitée avec énergie, le récit de Philippe. Or, ce que le regard d'Ernest apporte de supplément, c'est la vision d'Amélie s'appliquant à coordonner les actions : il est important qu'au retour des montagnards elle ne manifeste d'abord aucune attention aux voyageurs qui ont été sauvés, mais se préoccupe prioritairement des sauveteurs qui ont risqué leur vie sur ses injonctions. Cela permet au regard d'Ernest de ne pas s'impliquer, de se situer extérieurement par rapport à cette scène, donc d'apporter (au lecteur) une vision spéculaire (spectaculaire) d'Amélie en action, d'Amélie, « en représentation » :

« Elle les remercie, les bénit, exalte leur action : à l'ardente reconnaissance qu'elle témoigne, on dirait que c'est elle seule qu'ils ont sauvée. Sa physionomie, animée par tout ce qu'il y a d'excellent dans la sensibilité, le rouge brûlant de ses joues, l'éclat de ses yeux et de son teint, la vivacité avec laquelle elle s'occupe de tout, commande autour d'elle, vole à chacun de nous comme pour soulager plus tôt ce que nous avons souffert, donne un charme plus qu'humain à toute sa personne.<sup>1567</sup>»

Cette Amélie en mouvement, à laquelle le feu et le froid ont ajouté des charmes (le rouge des joues et l'éclat des yeux), se mire dans le regard du spectateur idéal qu'est devenu Ernest, figé-fixé par cette apparition angélique qui contredit sa haine ancienne, désormais lettre-morte ; c'est bien sous son regard que la jeune femme se donne en spectacle au lecteur, parce que, précisément, l'esthétique à laquelle obéit Sophie Cottin, comme nous l'avons repéré à maintes reprises, est fondée la « mise-en-tableau », c'est-à-dire sur une scénographie :

« Je la regarde, mes yeux ne peuvent s'en détacher.<sup>1568</sup>»

---

<sup>1567</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 179.

<sup>1568</sup>A., VI, Lettre XXVI, page 179.

Ainsi le point-de-vue par lequel passe la narration est-il un filtre majeur qui détermine la tonalité du récit : tout ici se centre sur Amélie, parce que, de la part d'Ernest, il ne pouvait en être autrement.

Ces quelques remarques auront permis de constater que Mme Cottin, loin d'être une romancière naïve, maîtrise à la perfection, l'esthétique littéraire que met à sa disposition le feuillet de réception contemporain ; *Amélie Mansfield* constitue un échantillon irremplaçable d'un état précis de l'horizon littéraire et montre quelles influences s'exercent sur l'écriture romanesque, en 1802-1803.

f. Présence du romantisme :
-----------------------------

Parmi ces influences, celle du romantisme est aisément repérable : nous ne reviendrons pas sur des aspects que nous avons déjà traités, tels les personnages dont nous avons défini le caractère et le comportement : les accès de lyrisme « frénétique » qui confèrent au roman son caractère de *lamento* passionnel nous ont permis d'évaluer l'extrême sensibilité de la corde que fait vibrer la romancière. Amélie et Ernest, unis par une passion dévorante et létale, en rupture avec leur milieu, sont les rejetons des temps nouveaux. Le portrait de M. Grandson, qui n'est pas dépourvu d'humour, est celui d'un marin qui pourrait faire penser au capitaine que campe Alfred de Vigny dans la première nouvelle de *Servitude et grandeur militaires*, « Le cachet rouge », rude et bon enfant , usant d'un parler franc :

« »[...] je ne suis pas toujours bon, et ils ont eu souvent à souffrir de mes brusqueries ; mais quand on a passé sa vie avec des marins, on ne peut pas être doux comme une femme.» Un des gens a secoué la tête ; mon oncle l'a vu, et lui a dit : «Tu as de la rancune, toi ; tu n'as pas oublié

encore que j'ai voulu te jeter par la fenêtre ? - Je l'aurais bien moins oublié si je ne m'étais pas échappé d'entre vos mains, car j'aurai les os brisés à présent. - Eh bien ! ne t'ai-je pas assez récompensé de la peur que je t'ai faite ? - Oh ! si bien, a repris le domestique, que, fussiez-vous exécuter vos menaces, je ne pourrais me résoudre à quitter votre service.<sup>1569</sup>»

Mme de Woldemar, « accoutumée à régner despotiquement sur tout ce qui l'entourait <sup>1570</sup>», dominatrice et inexorable, pourrait sortir d'un roman balzacien. L'orgueil qui sert de moteur à ses actes repose sur l'ambition familiale, le désir de conserver un rang, un prestige, un pouvoir ; sa *libido dominandi* entre naturellement en conflit avec la *libido amandi* d'Ernest qui contrecarre ses projets.

Nous avons également pu repérer ce qui faisait d'Adolphe de Reinsberg, déclassé et sans identité, un personnage romantique : sa manière de considérer l'existence humaine de façon pessimiste, d'envisager le néant comme supérieur au réel insatisfaisant et vicié auquel nous condamnons l'existence, donnent à sa vision négative une tonalité neuve qui préfigure le « mal du siècle » :

« C'est ainsi que, dans cette vie qui passe comme l'ombre, tout se touche, tout se presse, tout se confond : le mariage et la mort, la prospérité et l'infortune, nos joies si courtes et nos si longues douleurs... Ah ! si l'homme, à son berceau, pouvait pressentir ce qu'est l'existence, quel est celui qui, pour échapper à ce présent fatal, ne se rejeterait pas dans le néant ?<sup>1571</sup>»

Mais d'autres éléments méritent une étude. *Amélie Mansfield* se place sous le double signe du romantisme des sentiments<sup>1572</sup> et du

---

<sup>1569</sup>A., VI, Lettre XVI, page 117.

<sup>1570</sup>A., VI, Lettre IV, page 53.

<sup>1571</sup>A., VIII, Lettre CIX, page 227.

<sup>1572</sup>Nous pensons avoir étudié, dans ce qui précède, le « romantisme des sentiments » auquel s'alimente l'essentiel du pathétique cotinien.

romantisme de la nature – et, plus précisément, de celui de la montagne.<sup>1573</sup> En 1786, deux guides de Chamonix (Paccard et Balmat) avaient gravi, les premiers, le Mont Blanc, précédant de peu l'illustre savant genevois, Horace Benedict de Saussure. Ce dernier, ayant conçu le projet de cette ascension durant l'été 1760, put la mener à bien en 1787, provoquant un engouement pour les cimes qui allait profondément marquer la première génération romantique, celle justement à laquelle appartient Sophie Cottin. Ramond de Carbonières, à partir de 1781, date à laquelle il publie sa traduction des *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse, traduites de l'anglais et augmentées des observations faites par le traducteur dans le même pays*, apporte une notable contribution à cette mode : il se spécialisera, par la suite, dans les descriptions des montagnes de France et l'on sait que c'est dans les Pyrénées que notre romancière aura l'occasion de fréquenter ce brillant causeur. Dans le domaine de la peinture, la montagne romantique nous est révélée au travers de la vision de Caspar-David Friedrich (1774-1840), qui appartient à la même génération que Sophie Cottin (née en 1770) et qui fonde la thématique de son oeuvre sur un système de représentation où ne manquent pas les similitudes<sup>1574</sup>.

Ce romantisme de la nature est présent dans les descriptions du roman. Certes, l'esthétique romanesque n'a pas encore totalement intégré la nécessité de la description détaillée réaliste et il serait vain de vouloir trouver dans *Amélie Mansfield* l'équivalent balzacien de la

---

<sup>1573</sup>L'on pourrait prolonger la théorie de René Girard, du « désir mimétique », en montrant qu'elle prend appui sur l'une des trois *libido - sciendi - amandi - dominandi*.

<sup>1574</sup>Bien qu'il faille préciser que l'essentiel des oeuvres auxquelles nous nous référons aient été produites entre 1806 et 1840, c'est-à-dire après le décès de Sophie Cottin.

description, telle qu'on peut la rencontrer, une génération plus tard<sup>1575</sup>, dans *Le Lys dans la vallée* ; le description<sup>1576</sup> « expressive » se fonde sur le *topos* du *locus amoenus* et s'inscrit tout naturellement dans l'émergence des nouvelles valeurs qui fécondent le champ littéraire : l'imagination trouvant sa consécration sous la forme du « rêve » ou de la « rêverie », le sujet peut participer de toute la force de son psychisme à la grande symphonie naturelle ; à la fois spectateur privilégié et acteur de ce vaste concert, il y trouve un aliment privilégié qui nourrit ses états d'âme :

« Je me plais à errer dans ces routes solitaires et sauvages où on croit être seul au monde ; à parcourir ces prairies si vertes et si fraîches, qu'il semble que jamais pied d'homme ne les ait foulées ; à voir couler ces eaux limpides qui, toujours les mêmes par leur pureté, toujours différentes par leurs accidents, nourrissent ces longues rêveries auxquelles tu sais que j'aime tant à me livrer. <sup>1577</sup>»

Nous ne sommes guère éloignés ici des descriptions similaires que l'on trouve dans *La Nouvelle Héloïse*. La nouveauté consiste peut-être à décrire un paysage moins pacifique – en raison de intempéries hivernales – dont l'aspect fantastique ne saurait échapper :

« Quelquefois, en dépit de la bise qui souffle avec violence, nous allons, mon oncle et moi, à la découverte, à travers la neige durcie, et il est enchanté de me trouver autant de force avec un air si délicat. Nous gravissons les roches nues et pyramidales qui entourent le château, et dont les flancs chevelus sont rayés de neige : dans leurs profondes cavités, nous découvrons parfois quelques mousses échappées à la destruction universelle, et ce reste de verdure me rend à lui seul tout le printemps. Mais rien n'est beau, rien n'est sublime comme de voir le soleil à son couchant colorer des plus belles nuances de rose et de carmin ces neiges d'une blancheur virginale et ces glaces d'un bleu transparent : tout l'horizon de l'Italie paraît bordé d'une large ceinture de pourpre ; et

---

<sup>1575</sup>1835-1836 : nous considérons qu'une génération représente trente années environ.

<sup>1576</sup>Voir J.-M. Adam et A. Petitjean, *Le Texte descriptif*, Paris, Nathan, 1990, pages 16 et svtes.

<sup>1577</sup>A., VI, Lettre XVII, page 119.



quand la lune, s'élevant au-dessus, vient verser sa lumière argentée sur cette vaste enceinte de neige et sur ces immenses rocs de granit découpés avec tant de hardiesse, l'air acquiert alors un degré de pureté qui semble être le partage du ciel. Au milieu de ce silence si profond, si majestueux, si universel, auprès duquel le silence d'une nuit d'été semblerait un joyeux concert, l'âme s'élève, s'agrandit, interroge son créateur, aspire à l'entendre, sent toute sa puissance, espère tout de sa bonté, et se livre avec transport au sentiment d'adoration et de reconnaissance qu'inspire cet être infini de qui émanent tous les biens.<sup>1578</sup>»

Les touches de couleur - rose, carmin, blanc, bleu transparent, pourpre - n'ont pas qu'une fonction pittoresque ; elle dénotent un sens de l'observation réel (la large ceinture de pourpre qui souligne l'horizon, du côté de l'Italie, montre bien que Sophie Cottin a observé de tels phénomènes de réfraction qui caractérisent les basses couches atmosphériques, notamment en hiver, au crépuscule.) Ces couleurs composent une atmosphère éthérée, bien caractérisée, où les effets de transparence mêlent la glace et le feu. La lune, enfin, transfigure ce paysage, lui conférant une intensité majeure. Madame Cottin cherche à rendre compte le plus fidèlement possible des sensations qui découlent de la contemplation d'un paysage de montagne<sup>1579</sup> ; en bonne « romantique », elle en signale la sauvage beauté, relève des couleurs, et surtout décrit les sensations psychiques que produit une telle vision. La montagne a le don de mettre l'âme en condition de communiquer avec l'invisible : l'être se sent aspiré vers l'ineffable et prend conscience d'une dimension supérieure, verticale, qui l'élève vers un monde d'idées supérieures. Perdant conscience de ses limites physiques, le sujet éprouve la sensation que ses sens s'étendent à tout l'espace. La nuit

---

<sup>1578</sup>A., VI, Lettre XXII, pages 141-142.

transparente sous la lueur de la lune succédant à l'ardente luminosité crépusculaire, ce sont les deux faces de l'être qui se trouvent symbolisées, l'inconscient et le conscient.

À la lecture d'une telle page, il est facile de comprendre pourquoi certaines méchantes langues ont soutenu qu'il existait une relation entre Sophie Cottin et Chateaubriand et que ce dernier rédigeait certains passages de ses romans. Mais en fait, si notre romancière possède une veine lyrique dont l'amplitude égale celle de l'auteur du *Génie du christianisme*, elle sait faire preuve d'un regard plus intimiste, à telle enseigne que l'extrait suivant fait songer à Colette, autre plume féminine non dépourvue de grâce :

« [...] il a auprès de lui deux filles, l'une âgée de seize ans, l'autre de quinze. Toutes deux sont vêtues à la mode des paysannes du pays, et partagent joyeusement entre elles les soins de la piété filiale et ceux des travaux rustiques. Je dirige souvent mes promenades de leur côté, et d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin bordé de chênes et de peupliers qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport, me comblent de leurs innocentes caresses, me racontent toutes leurs petites histoires, et ne me laissent jamais aller que je n'aie goûté leurs raisins et leur crème. Bientôt je me verrai forcée d'interrompre ces courses champêtres : nous entrons dans la mauvaise saison, les chemins deviennent difficiles, la neige commence à couvrir les hauteurs, l'abondance des pluies fait déborder les torrents : et le vent, qui retentit dans les montagnes avec plus de violence que partout ailleurs, enlève chaque jour un charme à la campagne : les fleurs tombent oubliées sur le sol qu'elles embellissaient, et le rameau de verdure qui nous couvre encore aujourd'hui, demain jonchera la terre. Ainsi se détruisent peu-à-peu tous les liens qui nous attachent à la vie. <sup>1580</sup>»

---

<sup>1579</sup>À l'époque où elle écrit ce roman, elle ne connaît sans doute pas encore les Alpes autrement que par des récits indirects, mais cette « montagnarde » a déjà parcouru le massif pyrénéen.

<sup>1580</sup>A., VI, Lettre XX, pages 132-133.

La description se mêle au tableau de genre, avec la silhouette de ces jeunes filles, dont on peut remarquer que la présence constitue un artifice destiné à « donner du champ », à donner de la profondeur à la vision, (« d'aussi loin que ces aimables filles m'aperçoivent dans le chemin bordé de chênes et de peupliers qui conduit au presbytère, elles courent au-devant de moi avec transport »), ce qui revient à gérer l'espace descriptif en l'humanisant.

La projection mentale dans un futur proche permet d'anticiper des changements radicaux qui modifieront l'aspect de la nature, donc de donner libre-cours à une réflexion de type prospectif et philosophique ; le thème de la transformation, du déclin, de l'altération de la beauté, de l'irréversible fuite du temps, colore de nostalgie cet extrait dont la tonalité « romantique » fait songer au *Winterreise* de Schubert.

Lorsqu'enfin s'installe l'hiver, nous trouvons, dans la Lettre XXII, une illustration de la « fonction mathésique<sup>1581</sup> » de la description : en effet, il s'agit de détailler le dispositif ingénieux mis en place par le généreux Grandson afin de secourir les voyageurs qui ne manqueront pas de se perdre dans les tourmentes prévisibles ; le lecteur se trouve ainsi informé tout à la fois des dangers que présente toute course en

---

<sup>1581</sup>Rappelons que les théoriciens assignent à la description trois fonctions : une fonction mathésique (elle diffuse un savoir), une fonction mimésique (elle donne l'illusion de la réalité) ou une fonction sémiotique (elle régule le sens).

montagne et des techniques (modernes<sup>1582</sup>) qui permettent d'éviter le pire :

« Depuis que l'hiver règne ici, que les neiges couvrent toutes les routes, que les avalanches emportent souvent dans leurs chutes les arbres, les cabanes, et même les habitants, mon oncle ne s'occupe que de prévenir et de réparer les funestes accidents dont les montagnes sont souvent la cause et le témoin. Dans un voyage qu'il fit l'hiver dernier à travers les Alpes, il s'arrêta plusieurs jours chez les hospitaliers du mont St-Bernard : il fut si charmé de l'utilité de leur établissement, qu'il prit dès lors tous les renseignements nécessaires pour en former un pareil ici, et il s'occupe chaque jour d'exécuter son projet. Il a fait élever de distance en distance, sur la grande route qui passe devant le château, de hautes perches pour indiquer le chemin à travers la neige : à ces perches on a attaché de grosses cloches, afin que les voyageurs égarés puissent avertir plus sûrement de leur détresse, et trouver plus tôt un asile. Nous avons un chien dressé à la quête des voyageurs perdus dans ces immenses plaines de neige ; et durant la nuit et le jour six hommes veillent alternativement, prêts à voler au secours de ceux qui sont en péril.<sup>1583</sup>»

Notons que la « fonction sémiotique » n'est nullement absente dans la mesure où cette description régule l'isotopie narrative : on sait de quelle manière, plus tard, les six hommes et le dispositif que constituent ces perches munies d'une cloche joueront un rôle capital dans l'action. Il s'agit bien, pour la romancière, d'anticiper cet événement<sup>1584</sup>, d'en rendre naturel le récit : cette description acquiert

---

<sup>1582</sup>Ces techniques sont inspirées par celles des moines du monastère du mont St-Bernard qui, comme on peut le constater ici, étaient fort réputés à l'époque de Mme Cottin. Chateaubriand en parle également dans *Le Génie du Christianisme* (Paris, Garnier-Flammarion, 1966, tome II, page 208 et note LVII, page 377) en se référant aux *Lettres de Coxe*, traduites et augmentées par Ramond de Carbonnières. Les fameux chiens furent d'abord voués à la garde du monastère : vers 1750, les moines les dressèrent à la quête des voyageurs en détresse (mais il ne portaient pas, contrairement à la légende, de tonnelet d'eau-de-vie).

<sup>1583</sup>A., VI, Lettre XXII, page 139.

<sup>1584</sup>Ce que l'on appelait autrefois « l'art de la préparation » : il s'agit toujours pour l'écrivain de construire les structures dont dépendra l'isotopie narrative.

ainsi une fonction d'intégration (elle permet d'intégrer aisément un épisode ultérieur).

Une très belle description prend place dans la Lettre XXXVII, rédigée en mai ; après les rigueurs hivernales, la montagne a retrouvé sa splendeur. Ernest part à l'aventure :

« Le temps était si doux et le pays si enchanteur, que, sans m'en apercevoir, j'ai prolongé beaucoup ma promenade. Je suis arrivé sur le bord d'un lac étroit, serré entre des roches nues, escarpées et couvertes d'une neige éternelle. Je voyais les montagnards descendre par les sentiers étroits en côtoyant le bord des précipices. Encouragé par leur hardiesse, je me suis avancé vers cette sauvage solitude, et là, traversant les torrents, m'enfonçant dans les antres profonds, gravissant la montagne par les plus âpres chemins, je suis parvenu, au bout de deux heures, à une hauteur considérable d'où j'embrassais une vaste étendue de pays.<sup>1585</sup>»

Le « pouvoir » décrire nécessite d'abord une ascension au travers d'un espace parsemé d'obstacles naturels qui met le protagoniste en lutte, non pas contre le paysage, mais contre lui-même ; lutte que l'on pourrait qualifier de sportive et qui signale qu'on ne peut accéder à un monde supérieur qu'en se dépassant soi-même, au prix d'un effort volontaire. Cet effort continu (« au bout de deux heures ») permet d'accéder à une vision privilégiée et élargie (« j'embrassais une vaste étendue »).

« Les flancs des rochers étaient couverts, de la base au sommet, par une immense forêt de sapins et de mélèzes : il fallait la traverser pour retourner directement au château de M. Grandson, que j'apercevais à mes pieds ; mais la pente était si raide, que j'en fusse difficilement venu à bout, si je ne m'étais accroché aux diverses plantes qui commencent à couvrir la terre.<sup>1586</sup>»

---

<sup>1585</sup>A., VI, Lettre XXXVII, pages 242-243.

<sup>1586</sup>A., VI, Lettre XXXVII, page 243.

La position privilégiée du sujet lui permet de choisir un itinéraire précis, donc d'aboutir à ce fameux *locus amoenus* dont on peut remarquer qu'il emprunte ses éléments au romantisme de ruines :

« [...] enfin, arrivé vers le milieu, j'ai trouvé une petite plaine découverte et parsemée de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenantes. En me rapprochant de la forêt, j'ai découvert sous ces arbres vieux comme le monde, une chapelle tombant en ruine, d'un goût gothique, et dont les vitraux, magnifiquement colorés, représentaient différentes histoires de l'Ancien Testament. Ce monument humain, destiné pour le ciel au milieu de cette vaste solitude, m'a causé une profonde émotion.<sup>1587</sup> »

Déjà se profile le « goût gothique » et la ruine vient contester l'harmonie artificielle du décor classique, des jardins anglais, dont se parait auparavant le *topos* du *locus amoenus* ; le champ de la description intègre des éléments neufs qui signalent une transformation des goûts esthétiques : cette transformation, cela va de soi, est intimement dépendante des composantes singulières du feuillet de réception<sup>1588</sup>.

Si les couleurs, dans l'une des descriptions que nous avons étudiée, occupaient une place primordiale, donnant une amplitude au silence des sommets, le calme peut permettre d'appréhender des sons d'une musicalité apaisante : ainsi au bord du lac de Lugano, la houle contre la coque des barques, le clapot répété des rames, crée un effet langoureux qui suspend le temps et éternise la douceur ; l'on entend le chant des bateliers<sup>1589</sup> :

« La nature était dans un calme parfait ; on n'entendait que le doux frémissement des vagues, et dans le lointain le bruit monotone des rames

---

<sup>1587</sup>A., VI, Lettre XXXVII, pages 243-244.

<sup>1588</sup>Rappelons que cette notion de « feuillet de réception » nous appartient et qu'elle représente « l'horizon instantané », c'est-à-dire un état de l'horizon tel qu'on puisse l'appréhender (en isoler les caractéristiques) à un instant donné.

<sup>1589</sup>Il s'agit d'un souvenir d'enfance précis, comme nous avons pu le voir dans la biographie de Sophie Cottin ; c'est le souvenir des barques qui passaient sous les fenêtres de sa chambre, durant les nuits d'été.

et le chant des bateliers : tout cela formait un concert mélancolique, qui affaiblissait malgré moi les forces dont je cherchais à m'armer pour prononcer ce mot terrible d'adieu.<sup>1590</sup>»

Les lacs italiens constituent un lieu thématique dont la romancière exploite à merveille le caractère romantique. Mais le romantisme géographique se présente de façon diffuse dans toute l'oeuvre : l'on peut ainsi isoler un romantisme lié à la toponymie<sup>1591</sup>, un romantisme des montagnes, propre à la Suisse, un romantisme lacustre de Lugano et de ses environs. Sans doute la géographie du centre de l'Europe était-elle relativement peu familière au lecteur ordinaire<sup>1592</sup> au moment de la publication du roman de Mme Cottin : cela permettait, de fait, à l'en-tête des différentes lettres de jouer un rôle éminent. Ces indications exotiques (quoi de plus « exotique » qu'un bureau de poste situé à Feldkirch) fixaient la « couleur locale » nécessaire au fonctionnement romanesque. Dans ce monde « germanique » quel autre lieu, davantage que cette cité mythique qu'était Vienne, pouvait accueillir le dénouement fatal ; certes, aucune description élaborée, touristique, ne vient construire une reconstitution exacte de la capitale autrichienne : « allez sur le Graben » se contente de dire Amélie à sa logeuse et une note de signaler, en bas de page, « la plus belle et la mieux habitée des rues de Vienne<sup>1593</sup> ». Mais bien qu'imaginaire, la ville acquiert sous la plume de Mme Cottin une certaine existence : il y a ces ruelles sordides et désertes où Amélie, déguisée en mendicante, erre sous la pluie, tandis que les réverbères agités par le vent dansent une gigue qui

---

<sup>1590</sup>A., VII, Lettre XLIX, page 72.

<sup>1591</sup>Chaque lettre est postée d'un lieu précis : Dresde, Bellinzona, Lunebourg, Lugano, Constance, Prague, Vienne, mais aussi Coire, Feldkirch ou Bregentz.

<sup>1592</sup>Ce n'est que deux ans plus tard que le feuillet de réception intègre ces « objets » toponymiques, à l'occasion de la campagne que mène, comme nous l'avons vu, la Grande Armée, en Autriche.

fait vaciller leur lueur ; des hommes grossiers l'abordent. Il y a cette église providentielle où elle trouve asile et où s'élèvent soudain des chants angéliques. Il y a la borne de pierre, à l'entrée de l'hôtel particulier où logent les Woldemar, sur laquelle, assise, elle reçoit les ducats de la main d'Ernest qui l'a prise pour une pauvre. Le bal masqué, même s'il n'offre aucun trait caractéristique, induit une atmosphère feutrée de mystère dont le romanesque à l'Eugène Sue n'est pas le moindre des charmes ; les masques circulent, dominos de soie luisante sous les lustres qui illuminent les salons ; la foule se presse, le parfum de complot donne à cette séquence une poésie singulière :

« Plusieurs masques allaient et venaient ; un seul s'est assis du côté de la porte, à quelque distance de nous, et est demeuré tellement immobile, que j'ai cru qu'il dormait.<sup>1594</sup> »

La description de Vienne convoque aussi son peuple de petites gens, l'aubergiste qui loge Amélie dans un sordide galetas, les noctambules, les badauds près du Danube. Nous ne sommes pas dans un roman réaliste et Mme Cottin n'est pas Flaubert, convenons-en ; mais il ne s'agit nullement de dénigrer la manière dont notre romancière produit un espace fictionnel cohérent. Il y a bien, dans cette oeuvre, apparition d'objets/meubles nouveaux qui témoignent de l'apparition, dans le système de représentation collectif, d'une vision nouvelle du monde.

Colette Cazenobe voit en Amélie et Ernest l'ébauche, à quarante années de distance, du couple fascinant des *Hauts de Hurlevent*, Heatcliffe et Catherine Earnshaw. Elle souligne que le public a été sensible au souffle de passion qui anime ce livre : « Cet amour fou, jeune, libre que brisent les convenances, les calculs, les rancœurs, c'était déjà

---

<sup>1593</sup>A., VIII, « Journal d'Amélie », page 112.



l'irrésistible passion romantique.<sup>1595</sup> » Sans doute s'agit-il là d'un constat qui corrobore notre propre analyse et que nous livrons, en guise de conclusion à l'étude de ce roman.



---

<sup>1594</sup> A., VIII, Lettre C, page 120.

<sup>1595</sup> *op.cit.*, page 199 et page 187.